

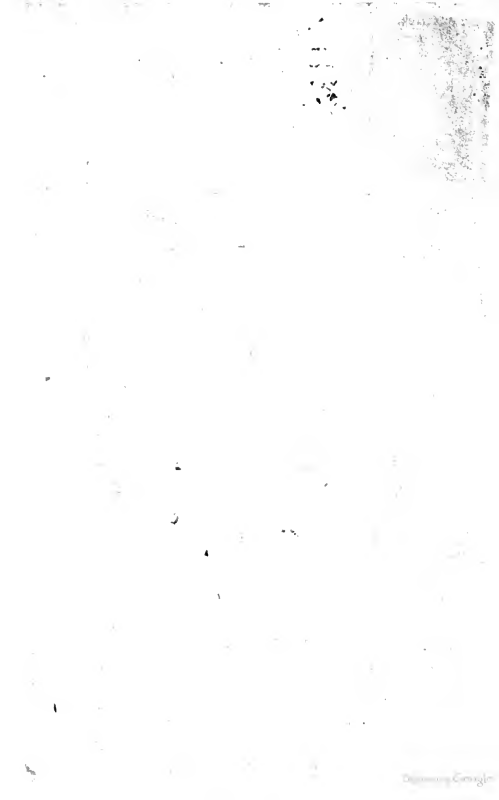
AZ.
III

I



X III

7
57.







ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. F R E R E T.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXV.



AVERTISSEMENT.

CES lettres étoient connues depuis fort longtems sous le titre seul de *Lettres à Eugénie*. Mais le caractère peu communicatif de ceux entre les mains desquels elles tomberent d'abord, le plaisir bizarre & pourtant réel que cause assez généralement à tous les hommes la possession exclusive d'un objet quelconque, l'espèce d'engourdissement, de servitude & de terreur où le pouvoir tyrannique des prêtres tenoit alors tous les esprits, même ceux qui, par la supériorité de leurs talens, devoient naturellement être les moins disposés à plier sous le joug odieux du sacerdoce ; tout cela réuni, contribua tellement à étouffer dès sa naissance, si j'ose m'exprimer de la sorte, ce manuscrit important, que pendant longtems on l'a cru perdu, tant ceux qui l'avoient, le tenoient soigneusement caché, & refusoient constamment d'en laisser prendre copie : elles étoient en effet en si petit nombre,

même dans les bibliothèques des curieux ; que feu Mr. de BOSE qui se plaçoit à rassembler les ouvrages les plus rares dans tous les genres de littérature, ne put jamais s'en procurer une de celui-ci, & que de son tems on n'en comptoit que trois dans Paris, soit que ce fût à dessein, *propter metum Judæorum* ; soit qu'en effet on n'en connût pas davantage.

Ce n'est que depuis cinq ou six ans que les MSS. de ces lettres sont devenus plus communs ; & il y a même lieu de croire qu'ils sont aujourd'hui assez multipliés, puisque celui sur lequel on les a fait imprimer, a été revu & corrigé sur six autres qu'on a rassemblés sans beaucoup de peine. Malheureusement toutes ces copies fourmillent de fautes qui corrompent le sens & renferment plusieurs variantes, qui, pour parler la langue des critiques, ont servi quelquefois à découvrir & à fixer la véritable leçon, mais qui le plus souvent ont rendu plus incertain qu'on n'étoit, sur celle qu'on devoit suivre : nou-

velle preuve de la multiplicité de ces copies ; car plus les manuscrits d'un ouvrage sont nombreux , plus ils different entr'eux , comme on peut s'en convaincre en jettant les yeux sur ceux de la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, & sur les variétés de lecture du nouveau testament recueillies par le savant MILL , & qui montent à plus de trente mille.

Quoi qu'il en soit , on n'a rien épargné pour rétablir le texte dans toute sa pureté , & l'on ose assurer , qu'à l'exception de quatre ou cinq endroits qu'on a trouvés corrompus dans tous les MSS. qu'on a été à portée de consulter , & auxquels on a tâché de suppléer du mieux qu'il a été possible , l'édition qu'on donne aujourd'hui de ces lettres , sera à très-peu de chose près conforme au manuscrit de l'Auteur.

A l'égard de son nom & de sa qualité , on ne peut former là-dessus que des conjectures ; les seules particularités de sa vie sur lesquelles on s'accorde assez généralement , c'est qu'il avoit vécu dans une grande intimité avec le

IV A V E R T I S S E M E N T.

marquis de la Fare, l'abbé de Chaulieu ; l'abbé Terrasson, Fontenelle, M. de Lafféré, &c. On a même entendu dire plusieurs fois à feu MM. du Marfais & Falconnet, que ces lettres avoient été faites par quelqu'un de l'école de Seaux. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'il suffit de les lire pour se convaincre que c'étoit un homme fort instruit & qui avoit médité profondément les matieres qu'il a traitées. Son stile est clair, simple, facile, & on y remarque une certaine urbanité qui fait juger que ce n'étoit pas un homme obscur, ni à qui la bonne compagnie fût étrangere. Mais ce qui distingue surtout cet ouvrage, & qui doit le rendre précieux à tous les gens de bien, c'est le caractère d'honnêteté qui y règne d'un bout à l'autre. Il est impossible de le lire, sans concevoir la plus haute idée de la probité de l'auteur, quel qu'il soit, sans desirer de l'avoir eu pour ami, d'avoir vécu avec lui, en un mot sans rendre justice à la droiture de ses intentions, même quand on n'approuveroit pas ses sentimens. L'amour de la

A V E R T I S S E M E N T. v

vertu, la bienfaisance universelle, le respect des loix, l'attachement inviolable aux devoirs de la morale, tout ce qui peut enfin contribuer à rendre les hommes meilleurs y est fortement recommandé; & si d'un côté il renverse de fond en comble l'édifice ruineux du Christianisme, c'est pour jeter de l'autre les fondemens inébranlables d'un système de morale uniquement établi sur la nature de l'homme, sur ses besoins physiques, sur ses relations sociales; base infiniment meilleure & plus solide que celle de la religion; parce que tôt ou tard le mensonge se découvre, passe & entraîne nécessairement avec lui tout ce à quoi il ser voit d'appui; au lieu que la vérité subsiste éternellement & se consolide en vieillissant:

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.

L'épigraphe qu'on a trouvée sur plusieurs manuscrits de ces lettres, prouve que l'honnête homme à qui on les doit, ne se soucioit pas d'en être connu pour l'auteur, & que ce n'a été ni l'amour de la réputation, ni la soif

VI AVERTISSEMENT.

de la gloire , ni l'ambition de se distinguer par des opinions hardies que les prêtres , & ceux que l'ignorance leur a soumis , appellent *impiétés* , qui ont guidé sa plume ; mais le desir seul de faire du bien à ses semblables en les éclairant , & de déraciner , pour ainsi dire , la religion même , comme étant la source de tous les maux qui les affligent depuis tant de siècles. Voici cette épigraphe : *si j'ai raison , qu'importe, à qui je suis ?* C'est un vers de Corneille dont l'application est très-heureuse , & qui devoit être sur le frontispice de tous les livres de cette nature.

On ne peut rien dire non plus de certain sur la personne à laquelle il a adressé son ouvrage : il paroît seulement par plusieurs circonstances de ces lettres que ce n'est point une marquise supposée comme celle des *Mondes* de M. de Fontenelle , & qu'elles ont réellement été écrites à une femme aussi distinguée par son rang que par ses mœurs. Peut-être étoit-ce à quelque dame de l'école du Temple ou de Seaux ; mais , au fond , ces

détails , ainſi que ceux qui concernent le nom & la vie de notre Auteur , la date de ſa naiſſance , celle de ſa mort &c. ſont peu importants , & ne ſerviroient qu'à ſatisfaire la vaine curioſité de quelques lecteurs oififs qui recueillent avidement ces ſortes d'anecdotes , à qui elles donnent même une eſpèce d'exiſtence dans le monde , & qui s'applaudiffent plus d'en être inſtruits que de la découverte d'une vérité. Je ſais qu'ils tâchent de juſtifier leur curioſité , en diſant que , lorsqu'on lit un livre qui fait ſenſation dans le public , & dont on fait ſoi-même très-grand cas , il eſt naturel de deſirer ſavoir à qui adreſſer ſon hommage : mais ce deſir eſt d'autant plus déraiſonnable qu'il ne peut pas être ſatisfait ; premierement , parce qu'il n'y a jamais eu , & qu'il n'y aura jamais un homme de lettres aſſez imprudent , diſons tous , aſſez inſenſé , pour publier , ou laiſſer imprimer , de ſon vivant , un livre où il foulera aux pieds les temples , les autels & les ſtatues des dieux , & où il attaquera ſans aucun ménagement les opinions religieuſes les

plus consacrées : secondement, parce qu'il est de notoriété publique que tous les ouvrages de ce genre qui paroissent depuis plusieurs années, sont les testamens secrets de plusieurs grands hommes, forcés pendant leur vie de *cacher la lumière sous le boisseau*, dont la mort a soustrait la tête à la fureur des persécuteurs, & dont, par conséquent, les cendres froides n'entendent pas plus sous la tombe les cris importuns des superstitieux, que les éloges des amis de la vérité : Troisièmement, enfin, parce que cette curiosité si mal entendue, peut compromettre de la manière la plus cruelle le repos, la fortune & la liberté des parens ou des amis des auteurs de ces livres hardis. Cette seule considération devoit donc déterminer ces faiseurs de conjectures, s'ils ont réellement des intentions droites, à déposer dans les replis les plus cachés de leur ame leurs soupçons vrais ou faux, & à faire un usage plus utile pour eux & pour les autres de leur esprit enquérant.

L E T T R E S
A E U G É N I E.

P R E M I E R E L E T T R E.

JE ne puis, Madame, vous exprimer les sentimens douloureux que la lecture de votre lettre vient de produire en moi. Sans un devoir rigoureux qui me retient où je suis, vous me verriez voler à votre secours. Est-il donc vrai qu'*Eugénie* soit malheureuse ! Les chagrins, les scrupules, les inquiétudes sont-ils donc faits pour elle ! Au sein de l'opulence & des grandeurs ; assurée de la tendresse & de l'estime d'un époux qui vous adore ; jouissante à la cour de l'avantage si rare d'être chérie de tout le monde ; entourée d'amis qui rendent des hommages sincères à vos talens, à vos lumieres, à vos goûts, comment se peut-il faire que vous éprouviez de la tristesse & des peines ? Votre ame vertueuse & pure ne peut, sans doute, connoître ni honte, ni remords. Toujours fort au-dessus des foiblesses de votre sexe, de quoi pourriez-vous rougir ? Agréablement occupée de vos devoirs, délassée par des lectures utiles & des conversations enjouées ; à portée de diversifier des plaisirs honnêtes, comment les craintes, les dégoûts, les soucis viennent-ils assaillir un cœur

Tome II,

A

à qui tout devoit procurer le contentement & la paix ? Hélas ! si votre lettre ne le confirmoit que trop , au trouble qui vous agite , j'aurois sans peine reconnu l'ouvrage de la superstition. Elle seule est en possession de troubler des âmes honnêtes , sans calmer les passions des âmes corrompues ; elle suffit pour anéantir à jamais le repos des cœurs dont elle s'est une fois emparé.

Oui , Madame , depuis longtems je connois les funestes effets des préjugés religieux ; j'en fus jadis moi-même troublé ; j'ai tremblé comme vous sous le joug de la religion , & si un examen réfléchi ne m'en eût pleinement détrompé , au lieu d'être en état aujourd'hui de vous consoler & de vous rassurer contre vous-même , vous me verriez encore partager vos inquiétudes & peut-être alimenter dans votre âme les idées lugubres dont je vous vois tourmentée. Grâces à la raison & à la philosophie , le calme est depuis longtems rentré dans mon esprit ; j'en ai banni les terreurs qui l'agitoient autrefois. Quel bonheur pour moi si la paix dont je jouis me mettoit à portée de rompre le charme qui vous retient encore dans les fers du préjugé !

Cependant , sans vos ordres exprès , je n'aurois jamais osé vous découvrir une façon de penser trop éloignée de la vôtre , ni combattre des opinions funestes auxquelles on vous persuade que votre bonheur est attaché : j'aurois continué à renfermer en moi-même des sentimens odieux à la plupart des hommes accoutumés à ne rien voir que par les yeux de juges visiblement intéressés à les tromper. Mais un devoir sacré m'oblige aujourd'hui de parler. *Eugénie* inquiète

& troublée veut bien m'ouvrir son cœur ; elle a besoin de secours , elle veut fixer ses idées sur un objet qui intéresse son repos & sa félicité ; je lui dois la vérité ; ce seroit un crime que de garder plus long-temps le silence ; quand mon attachement pour elle ne m'imposeroit pas la nécessité de répondre à sa confiance , l'amour de la vérité m'obligeroit à faire des efforts pour dissiper les chimères qui la rendent malheureuse.

Je vais donc , Madame , vous parler avec franchise. Peut-être qu'au premier coup-d'œil mes idées vous paroîtront étranges , en les examinant de plus près , elles cesseront de vous choquer. La raison , la bonne foi , la vérité auront toujours des droits sur un esprit tel que le vôtre ; j'en appelle donc de votre imagination allarmée à votre jugement plus tranquille ; j'en appelle de l'habitude & du préjugé à la réflexion & à la raison. La nature vous a fait une ame douce & sensible ; elle y a joint une imagination très-vive , & cette dose de mélancolie qui dispose à la rêverie. C'est de ces dispositions mêmes que je vois découler les maux qui vous affligent aujourd'hui. Votre bonté , votre candeur , votre sincérité vous éloignent de soupçonner dans les autres de la fraude ou de la malignité. La douceur de votre caractère vous empêche de contredire des notions qui vous paroïtroient révoltantes si vous daigniez les examiner ; vous aimez mieux vous en rapporter au jugement des autres & souscrire à leurs idées , que de consulter votre raison & vos propres lumières. La vivacité de votre imagination fait que vous saisissez avec empressement les peintures fortes qu'on vous

présente ; des hommes , intéressés à vous troubler , abusent de votre sensibilité pour vous allarmer ; ils vous font frissonner aux mots terribles de *mort* , de *jugement* , de *enfer* , de *supplices* , de *éternité* ; ils vous font pâlir au seul nom d'un *juge* inflexible dont rien ne peut changer les arrêts ; vous croyez voir autour de vous ces démons qu'on a fait les ministres de ses vengeances sur les foibles créatures ; ainsi votre cœur se remplit de frayeur ; vous craignez à chaque instant d'offenser , sans le savoir , un Dieu capricieux , toujours menaçant , & toujours courroucé : conséquente dans vos principes , tous les momens d'une vie qui ne devoient être marqués que par le contentement & la paix , se trouveront bientôt empoisonnés par des inquiétudes , des scrupules , des terreurs paniques dont une ame aussi pure que la vôtre devoit à jamais être exempte. L'agitation où ces fatales idées vous jettent suspend en vous l'usage de vos facultés ; votre raison est entraînée par une imagination qui s'égare ; vous tombez dans la perplexité , dans l'abattement , dans la défiance de vous-même , & vous devenez ainsi la dupe de ces hommes qui , en parlant à l'imagination & en étourdissant la raison , sont parvenus depuis longtems à subjuguier l'univers , & à persuader à des êtres raisonnables que la raison leur est inutile ou dangereuse.

Tel est , Madame , le langage constant des apôtres de la superstition , dont le projet fut & sera toujours d'anéantir la raison humaine , afin de pouvoir exercer impunément leur pouvoir sur les hommes ; par-tout les perfides mi-

nistres de la religion ont été les ennemis déclarés ou cachés de la raison , parce qu'ils trouveront toujours la raison opposée à leurs vues ; par-tout ils la décrierent , parce qu'ils eurent lieu de craindre qu'elle ne détruisit leur empire en découvrant leurs complots & la futilité de leurs fables ; par-tout ils se sont efforcés d'élever sur ses ruines l'empire du fanatisme & de l'imagination. Pour y parvenir plus sûrement , ils ont sans cesse effrayé les mortels par des peintures hideuses , ils les ont étonnés & séduits par des merveilles & des mystères , ils les ont embarassés par des énigmes & des incertitudes , ils les ont surchargés de pratiques & de cérémonies , ils leur ont rempli l'esprit de craintes & de scrupules , ils ont fixé leurs yeux sur un avenir qui , bien loin de les rendre plus vertueux & plus heureux ici bas , n'a fait que les détourner de la voie du vrai bonheur , & le détruire à jamais jusqu'au fond de leurs cœurs.

Tels sont les artifices que les ministres de la religion mettent par-tout en usage pour asservir la terre & la tenir sous le joug. Le genre-humain en tout pays est devenu la proie des prêtres ; ils ont donné le nom de *religion* aux systèmes qu'ils avoient imaginés pour subjuguier les hommes , dont ils avoient séduit l'imagination , dont ils avoient troublé l'esprit , & dont ils avoient tâché d'anéantir la raison.

C'est sur-tout dans l'enfance que l'esprit humain est disposé à prendre les impressions que l'on veut lui donner. Aussi nos prêtres se sont-ils prudemment emparé de la jeunesse pour lui inspirer des idées qu'ils ne pourroient jamais

donner à des hommes faits. C'est dans l'âge le plus tendre qu'ils apprivoisent les esprits avec des fables étranges , des notions bizarres & dé-cousues , des chimères ridicules qui , peu-à-peu , deviennent pour eux des objets qu'ils respec-tent & qu'ils craignent pendant le reste de leur vie.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir les in-dignes moyens dont la *politique sacerdotale* se sert pour étouffer dans les hommes leur raison naissante. On ne leur enseigne dans leur enfance que des contes ridicules , impertinens , contra-dictoires , criminels , qu'on leur dit de respecter. On les familiarise peu-à-peu avec des mystères inconcevables qu'on leur annonce comme des vérités sacrées , on les accoutume à se réaliser des fantômes devant lesquels on les habitue à trembler. En un mot , on prend les mesures les plus justes pour en faire des aveugles qui ne consulteront plus leur raison , & des lâches qui frissonneront toutes les fois qu'ils se rappel-leront les idées dont leurs prêtres les ont em-poisonnés dans un âge où ils ne pouvoient se garantir de leurs pièges.

Rappelez-vous , Madame , à vous-même les soins funestes qu'on a pris dans le couvent , où vous fûtes élevée , pour semer dans votre cœur les germes des inquiétudes qui vous affligent aujourd'hui. C'est-là qu'on a commencé à vous parler des fables , des prodiges , des mystères , des doctrines que vous révérez actuellement , tandis que , si l'on vous annonçoit aujourd'hui ces choses pour la première fois , elles vous paroîtroient ridicules & peu dignes de votre atten-

tion. Je vous ai souvent vu rire de la simplicité avec laquelle vous croyiez autrefois les contes de sorciers & de revenans que vous faisoient , dans votre enfance , les religieuses chargées de vous instruire. Entrée dans le monde où depuis long-tems l'on ne croit plus ces chimères, vous vous en êtes peu-à-peu détrompée , & vous rougissez à présent de votre crédulité passée. Pourquoi n'auriez-vous pas le courage de rire de même d'une infinité d'autres chimères tout aussi peu fondées , qui ne vous tourmentent encore , ou que vous ne jugez plus respectables , que parce que vous n'avez point osé les examiner des mêmes yeux , ou parce que vous les voyez respectées par un public qui ne les a nullement approfondies ? si éclairée , si raisonnable sur toutes les autres choses , pourquoi Eugénie renonceroit-elle à ses lumières & à son jugement dès qu'il s'agit de la religion ? Cependant , à ce mot redoutable , son ame se trouble , sa force l'abandonne , sa pénétration ordinaire est en défaut , son imagination s'égare , elle ne voit plus qu'à travers un nuage , elle s'inquiète & s'afflige ; en garde contre sa raison , elle n'ose l'appeller à son secours ; elle se persuade que le parti le plus sûr est de se laisser entraîner aux opinions d'une multitude qui n'a rien examiné & qui se laisse toujours conduire par des guides aveugles ou trompeurs.

Pour rétablir la paix dans votre ame , cessez , Madame , de vous mépriser vous-même ; prenez une juste confiance dans vos propres lumières ; ne rougissez point de vous trouver atteinte d'une épidémie générale & involontaire , à laquelle il

n'a point dépendu de vous d'échapper. Le bon abbé de S. Pierre avoit raison de dire que *la dévotion est la petite vérole de l'ame* ; j'ajouterai qu'il est bien rare de n'en point rester marqué pour toute sa vie. En effet, nous voyons assez souvent les personnes les plus éclairées persister à jamais dans les préjugés de leur enfance. On s'y est pris de si bonne heure pour les inculquer, on prend continuellement tant de précautions pour les rendre durables, que si quelque chose a droit de nous surprendre, c'est de voir que quelqu'un ait la force de s'en dégager. Les génies les plus sublimes sont souvent les jouets de la superstition ; la chaleur de leur imagination ne sert quelquefois qu'à les égarer davantage & à les attacher plus fortement à des opinions qui les feroient rongir, s'il leur étoit permis de consulter leur raison. Pascal voyoit sans cesse les enfers ouverts sous ses pieds ; Malebranche étoit crédule ; Hobbes avoit peur des fantômes & des démons (1) ; l'immortel Newton a commenté l'apocalypse. En un mot, tout nous prouve que rien n'est plus difficile que de se défaire des notions dont nous avons été imbus dans notre enfance. Les personnes les plus sensées & qui raisonnent le mieux sur toute autre matière, retombent dans l'enfance dès qu'il s'agit de la religion.

Ainsi, Madame, vous n'avez point à rougir d'une foiblesse qui vous est commune avec pres-

(1) Voyez à ce sujet Bayle's dict. crit. art. Hobbes Rem. N.

que tout le monde , & dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. Ranimez donc votre courage ; osez examiner avec plus de sang froid les fantômes qui vous allarment. Dans une chose qui intéresse votre repos , consultez cette raison éclairée qui vous met autant au dessus du vulgaire , qu'elle met l'espèce humaine au dessus des autres animaux. Loin de vous défier de vos propres lumières , tournez votre juste défiance contre des hommes bien moins honnêtes & bien moins éclairés que vous , qui , pour vous vaincre , ne s'adressent qu'à votre imagination sensible , qui ont la cruauté de troubler la sérénité de votre âme , qui , sous prétexte de vous arracher uniquement au ciel , prétendent vous faire briser les liens les plus doux ; enfin qui s'efforcent de vous interdire l'usage de cette raison bienfaisante dont la lumière vous guide si sûrement dans toute votre conduite.

Laissez les inquiétudes & les remords à ces femmes corrompues qui ont des reproches à se faire ou des crimes à expier. Laissez la superstition à ces femmelettes ignorantes , dont l'esprit rétréci est incapable de réfléchir. Abandonnez les pratiques futiles & minutieuses d'une dévotion incommode à ces femmes & désœuvrées & chagrines à qui , dès que le regne passager de leurs appas est fini , il ne reste plus de ressources pour remplir le vuide de leurs journées , & qui cherchent par la médisance & la tracasserie à se consoler de la perte des plaisirs dont elles se trouvent privées. Résistez à ce penchant qui semble vous porter à la méditation , à la retraite ,

à la mélancolie. La dévotion n'est faite que pour des ames oisives ; la vôtre est faite pour agir. Vous vous devez à un époux dont vous faites le bonheur ; à des enfans qui dans peu auront besoin de vos leçons pour se former le cœur & l'esprit ; vous vous devez à des amis qui vous honorent & qui chériront votre commerce aimable dans l'âge même où vos charmes se trouveroient flétris ; vous vous devez à la société ; elle a besoin de vos exemples ; elle trouve en vous des vertus qui sont malheureusement bien plus rares dans les personnes de votre rang , que la dévotion. Enfin vous vous devez le bonheur à vous-même ; malgré les promesses de la religion , vous ne le trouverez jamais dans ces agitations où je vois que les idées noires vous jettent ; vous ne rencontrerez en elle que de tristes chimères , des fantômes effrayans , des embarras sans fin , des incertitudes accablantes , des énigmes inexplicables , des rêveries qui ne sont propres qu'à troubler votre repos , vous priver vous-même du bonheur & vous rendre incapable de vous occuper de celui des autres. Il est bien difficile de faire des heureux , quand on ne jouit pas soi-même du bonheur & de la paix.

Pour peu que vous portiez vos regards autour de vous vous trouverez des preuves de ce que j'avance. Les personnes les plus religieuses sont rarement les plus aimables & les plus sociables ; la dévotion , même la plus sincère , en fourmant ceux qui l'embrassent à des pratiques gênantes , en occupant leur imagination d'objets lugubres & affligeans , en échauffant leur zèle ,

n'est guere propre à donner aux dévots cette égalité d'humeur, cette douceur de caractère indulgente, cette aménité qui font le charme de la société. Mille exemples vous prouvent que les dévotes les plus occupées de plaire à Dieu ne sont pas les femmes qui réussissent le mieux à plaire à tous ceux qui les entourent : si quelques-unes font exception à cette règle, c'est qu'elles n'ont point toute la ferveur & le zèle que la religion semble exiger d'elles. La dévotion est ou une passion triste & sombre, ou une passion emportée ; la religion ne souffre point que le cœur se partage ; tout ce qu'un bon chrétien donne aux créatures, est dérobé au créateur ; une ame bien dévote doit craindre de s'attacher aux objets de la terre ; elle perdrait de vue son Dieu jaloux, qui veut qu'on s'occupe uniquement de lui, qui fait à ses créatures un devoir de lui sacrifier leurs penchans les plus doux & les plus innocens, qui veut qu'elles se rendent malheureuses ici bas dans l'idée de lui plaire. D'après de tels principes, nous voyons communément les dévots s'acquitter assez fidèlement du devoir de se tourmenter eux-mêmes & de troubler le repos des autres ; ils croient bien mériter du souverain du ciel en se rendant parfaitement inutiles ou même incommodes aux habitans de la terre.

Je ne suppose point, Madame, que la dévotion produise en vous des effets nuisibles aux autres, je crains plutôt qu'elle ne nuise à vous-même ; la bonté de votre cœur, la douceur de votre caractère, la bienfaisance qui se montre dans toute votre conduite doivent faire présu-

que jamais la religion ne vous portera à des excès dangereux. Néanmoins la dévotion fait souvent d'étranges métamorphoses. Inquiette, agitée, malheureuse au dedans de vous-même, il est à craindre que votre tempérament ne change, que votre humeur ne s'aigrisse & que les idées fâcheuses que vous aurez longtems couvées au dedans de vous-même, n'influent tôt ou tard sur ceux qui vous approchent. L'expérience ne nous prouve-t-elle pas tous les jours que la religion opère des changemens de cette espèce ? ce que l'on nomme des *conversions*, ce que les dévots regardent comme des coups de la grace, ne sont très-souvent que des renversemens fâcheux par lesquels on substitue des vices réels & des dispositions très-fâcheuses à des qualités aimables & utiles. Par un effet fâcheux de ces prétendus miracles de la grace, nous voyons souvent succéder la tristesse à l'enjouement, l'humeur sombre & chagrine à la gaieté, l'ennui à la dissipation ; la médisance, l'intolérance & le zèle à l'indulgence & à la douceur ; que dis-je ? la cruauté même à l'humanité. En un mot, la superstition est un levain dangereux, propre à corrompre les cœurs les plus honnêtes.

Ne voyez-vous pas en effet les excès auxquels le fanatisme & le zèle portent les personnes d'ailleurs les plus sages & les mieux intentionnées ? Des princes, des magistrats, des juges deviennent inhumains & sans pitié, dès qu'il s'agit des intérêts de la religion. Elle transforme souvent les hommes les plus doux, les plus indulgens, les plus équitables sur toute

autre matiere , en bêtes féroces ; les ames les plus sensibles & les plus compatissantes se croient en conscience obligées de s'endurcir , de se faire violence , d'étouffer la nature pour se montrer cruelles à ceux qu'on leur défere comme des ennemis de leur façon de penser. Reconnoissez-vous , par exemple , Madame , la douceur de notre nation & de notre gouvernement dans les persécutions dont on a usé si souvent en France , à l'égard des protestans ? Trouvez-vous bien de la raison , de l'équité , de l'humanité dans ces vexations , ces emprisonnemens , ces exils que l'on a fait subir de nos jours aux jansénistes ? ceux-ci , si jamais ils devenoient assez forts pour persécuter à leur tour , ne traiteroient pas , sans doute , leurs adversaires d'une façon plus équitable & plus modérée. Ne voyez-vous point tous les jours des personnes qui se piquent de sentimens , exprimer sans pudeur la joie qu'elles auroient de voir exterminer des hommes à qui elles ne croient devoir ni bienveillance ni indulgence , uniquement parce qu'ils méprisent des préjugés que le vulgaire regarde comme sacrés , ou qu'une fausse politique croit utiles à l'état ? La superstition a tellement étouffé tout sentiment d'humanité dans quelques personnes , très-honnêtes d'ailleurs , qu'elles ne rougiroient pas de lui sacrifier les hommes les plus éclairés de la nation qui ne sont pas communément les plus crédules ou les plus soumis au joug du sacerdoce.

En un mot , la dévotion n'est propre qu'à remplir le cœur d'un fiel amer qui doit troubler l'harmonie de la société. En matiere de religion

chacun se croit obligé de montrer plus ou moins d'ardeur & de zèle. Ne vous ai-je pas vu souvent incertaine vous-même si vous deviez gémir ou rire de la démente de quelques dévotes ridiculement échauffées de cette vanité religieuse qui constitue l'esprit de parti ? Vous les voyiez s'intéresser à des querelles théologiques, auxquelles, sans y rien concevoir, elles se croyoient obligées de prendre part. Je vous ai trouvée cent fois étourdie de leurs clameurs, indignée de leur aigreur, scandalisée de leurs cabales, & remplie de mépris pour leur ignorance entêtée. Cependant rien de plus naturel que ces travers : l'ignorance fut toujours la mère de la dévotion. Etre dévot ne signifiera jamais qu'avoir une confiance imbécille dans ses prêtres ; c'est recevoir d'eux ses impulsions, c'est ne penser & n'agir que d'après eux ; c'est adopter aveuglément leurs passions & leurs préjugés ; c'est remplir fidèlement les pratiques que leur caprice impose.

Eugénie n'est point faite pour suivre de tels guides ; ils finiroient par l'égarer, par allumer son imagination, par envenimer son caractère. Pour s'emparer plus sûrement de son esprit, ils la rendroient farouche, intolérante, incommode ; en un mot, à l'aide du pouvoir magique de la superstition & de ses notions surnaturelles, ils réussiroient, peut-être, à transformer en vices les heureuses dispositions que la nature lui a données. Croyez-moi, Madame, vous n'auriez rien à gagner à cette métamorphose. Demeurez ce que vous êtes ; tirez-vous au plutôt de cet état d'incertitude & de langueur, de cette alter-

native d'abattement & de trouble où je vous vois flotter. Ne prenez que votre raison & votre vertu pour guides , & j'ose vous répondre que vous aurez bientôt brisé les entraves dont vous commencez à sentir les funestes effets.

Osez donc , je le répète , osez examiner par vous-même cette religion , qui bien loin de vous procurer le bien-être qu'elle vous promet , ne sera pour vous qu'une source intarissable d'inquiétudes & d'allarmes , & vous priveroit tôt ou tard de ces rares qualités qui vous rendent si chère à la société. Votre intérêt exige que vous rendiez la paix à votre ame ; il vous fait un devoir de conserver soigneusement cette douceur , cette indulgence , cet enjouement qui vous font adorer de tous ceux qui vous approchent. Vous devez le bonheur à vous-même ; vous le devez à ceux qui vous entourent. Ne vous abandonnez donc point à vos tristes rêveries ; recueillez toutes les forces de votre jugement pour combattre des chimères que votre imagination se réalise ; elles disparaîtront aussitôt que vous les aurez considérées avec votre sagacité ordinaire.

Ne me dites point , Madame , que votre esprit est trop foible pour sonder les profondeurs de la théologie. Ne me dites point , d'après nos prêtres , que les vérités de la religion sont des mystères qu'il faut adopter sans les comprendre , qu'il faut adorer en silence. En parlant sur ce ton , ne voyez-vous pas que l'on proscrit & condamne cette religion à laquelle on prétend vous soumettre ? Ce qui est surnaturel n'est point fait pour les hommes , ce qui est au dessus de leur

portée ne doit point les occuper. Adorer ce que l'on ne peut connoître, c'est ne rien adorer ; croire ce que l'on ne peut concevoir, c'est ne rien croire du tout ; admettre sans examen ce qu'on nous dit d'admettre ; c'est être lâchement crédule. Dire que la religion est au dessus de la raison , c'est reconnoître qu'elle n'est point faite pour des êtres raisonnables ; c'est avouer que ceux qui l'enseignent aux autres ne sont pas plus à portée que nous d'en sonder les profondeurs ; c'est convenir que nos docteurs n'entendent rien aux merveilles dont ils nous entretiennent tous les jours.

Si les vérités de la religion étoient , comme on l'assure , nécessaires à tous les hommes, elles devroient être intelligibles & claires pour tous les hommes. Si les dogmes que cette religion enseigne étoient aussi importans qu'on nous le fait entendre , ils devroient non-seulement être à la portée des docteurs qui les prêchent, mais encore de tous ceux qui écoutent leurs leçons. N'est-il pas bien étrange que ceux dont la profession est de s'instruire eux-mêmes dans la religion pour l'enseigner aux autres, reconnoissent que ses dogmes sont au dessus de leur propre entendement, & cependant s'obstinent à inculquer au peuple ce qu'ils avouent ne point comprendre eux-mêmes ! Aurions-nous bien de la confiance dans un médecin qui , après être convenu qu'il n'entend rien à son art, nous vanteroit néanmoins l'excellence de ses remèdes ? C'est pourtant ce que font tous les jours nos charlatans spirituels. Par une étrange fatalité les personnes les plus sensées consentent à être les dupes

dupes de ces empyriques qui sont perpétuellement forcés d'avouer leur profonde ignorance !

Mais si les mystères de la religion sont incompréhensibles pour ceux mêmes qui l'enseignent ; si parmi ceux qui la professent , il n'est personne qui sache précisément ni ce qu'il croit , ni qui se soit rendu compte des motifs de sa croyance & de sa conduite , il n'en est pas de même des difficultés que l'on peut opposer à cette religion. Celles-ci sont simples , à la portée de tout le monde , capables de convaincre tout homme qui , renonçant aux préjugés de l'enfance , daignera consulter le bon sens que la nature a donné à tous les êtres de l'espèce humaine.

Depuis un grand nombre de siècles, des théologiens subtils ont été sans relâche occupés à repousser les traits des incrédules , ou à réparer les brèches faites à l'édifice ruineux de la religion par des adversaires qui combattirent sous les drapeaux de la raison ; il s'est de tout tems trouvé des gens qui ont senti la futilité des titres sur lesquels les prêtres se sont arrogé le droit d'affervir les esprits & de dépouiller les nations ; nonobstant tous les efforts des fourbes qui ont pris la défense de la religion , dont seuls ils retiroient du profit , ces grands hommes n'ont pu jusqu'ici parvenir à mettre leur système divin à couvert des attaques de l'incrédulité ; ils ont sans cesse répondu aux objections qu'on leur faisoit , jamais ils n'ont su ni les lever ni les anéantir. Aidés presque toujours de l'autorité publique , ce ne fut que par des injures , des déclamations , des

supplices & des persécutions qu'ils répondirent aux plaintes de la raison. C'est ainsi qu'ils sont restés les maîtres du champ de bataille que leurs adversaires ne purent jamais leur disputer ouvertement. Malgré les désavantages d'un combat si inégal, quoique les défenseurs de la religion fussent armés de toutes pièces & pussent se montrer à découvert, tandis que leurs adversaires n'avoient pour armes que la raison & ne pouvoient ni s'exposer ni se servir de toutes leurs forces, ceux-ci n'ont pas laissé de faire des blessures profondes à la superstition. Cependant, si l'on en croit ses partisans, la bonté de leur cause met leur système à l'abri de tous les coups qu'on peut lui porter, & l'on a mille fois répondu d'une façon victorieuse aux objections que l'on ne cesse de renouveler contr'eux. Malgré cette grande sécurité, nous les voyons très-allarmés toutes les fois qu'un nouveau combattant se présente : celui-ci peut se servir avec succès des objections les plus communes & les plus rebattues, vu qu'il est évident que jusqu'ici l'on n'a pu ni les détruire ni leur opposer des réponses satisfaisantes. Pour vous convaincre, Madame, de ce que j'avance ici, vous n'avez qu'à comparer les difficultés les plus ordinaires que le bon sens oppose à la religion, avec les prétendues solutions qu'on en donne, & vous reconnoîtrez que les difficultés, sensibles pour des enfans mêmes, n'ont jamais pu être levées par les docteurs les plus exercés; vous ne trouverez dans leurs réponses que des distinctions subtiles, des subterfuges métaphysiques, un verbiage inintelligible qui ne peut être le langage de la vérité, & qui ne prouve que l'em-

barras , l'impuissance & la mauvaise foi de ceux qui sont intéressés par état à soutenir une cause désespérée. En un mot , les difficultés que l'on fait contre la religion sont claires & à la portée de tout le monde , tandis que les réponses qu'on leur donne sont obscures , embrouillées , peu satisfaisantes pour les personnes les plus au fait de ce jargon , si tant est que ceux qui font ces réponses entendent eux-mêmes ce qu'ils disent.

Si vous consultez nos docteurs ils ne manqueront pas de faire valoir l'antiquité de leur doctrine , qui s'est toujours soutenue malgré les attaques continuelles des *hérétiques* , des *mécréans* , des *impies* & malgré les persécutions des *payens*. Vous avez , Madame , trop de lumières pour ne point vous appercevoir que l'ancienneté d'une opinion ne prouve rien en sa faveur. Si l'antiquité étoit une preuve de la vérité , le Christianisme seroit forcé de céder au judaïsme , & celui-ci par la même raison céderoit à la religion des Egyptiens ou des Chaldéens , c'est-à-dire , à l'idolâtrie qui étoit fort antérieure à Moïse. L'on a cru pendant des milliers d'années que le soleil tournoit autour de la terre qui demeurait immobile , il n'en est pas moins vrai que le soleil est fixe & que la terre tourne autour de lui. D'ailleurs il est évident que le Christianisme n'est point aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois ; les attaques continuelles que cette religion a essuyées de la part des *hérétiques* , prouvent que jamais il n'a pu y avoir d'harmonie entre les partisans d'un système divin qui péchoit dans ses principes ; au moins

quelques parties de ce système céleste ont déplu à ceux mêmes qui l'admettoient pour tout le reste. Si des *incrédules* ont souvent inutilement attaqué la religion, c'est que les meilleures raisons deviennent inutiles contre l'aveuglement de la superstition appuyée de l'autorité publique, ou contre le torrent de l'opinion & de l'habitude qui entraînent les hommes. A l'égard des persécutions que l'église a éprouvées de la part des *payens*, ce seroit bien peu connoître les effets du fanatisme & de l'entêtement religieux, que de ne pas sentir que la tyrannie n'est jamais propre qu'à l'exciter & à l'étendre de plus en plus.

Vous n'êtes pas non plus faite pour être la dupe des noms & des autorités. On vous accablait par les témoignages multipliés de beaucoup de savans illustres, qui non-seulement ont admis la religion chrétienne, mais encore qui ont été ses défenseurs les plus zélés. On vous parlera de saints *docteurs*, de grands *philosophes*, de puissans *raisonneurs*, de *peres de l'église*, de savans *interprètes* qui ont successivement étayé le système religieux. Je ne leur contesterai point ici leurs lumières, qui néanmoins se trouvent très-souvent en défaut, je me contenterai de vous répéter que souvent les plus grands génies sont aussi peu clair-voyans que le peuple lui-même en matière de religion; qu'ils n'ont point examiné les opinions qu'ils enseignoient, soit parce qu'ils les ont regardées comme sacrées, soit parce qu'ils n'ont jamais remonté jusqu'aux principes, qu'ils auroient trouvés ruineux, s'ils les eussent considérés sans prévention; soit enfin parce qu'ils se sont vus

intéressés à défendre une cause à laquelle leur propre sort étoit lié. Ainsi leur témoignage est récusable & leur autorité ne peut être d'un grand poids.

A l'égard des *interpretes* & des *commentateurs*, qui depuis tant de siècles ont travaillé si péniblement à éclaircir les loix divines, à expliquer les livres sacrés des chrétiens, à fixer les dogmes de la foi, leurs travaux mêmes doivent nous rendre suspecte la religion qui se fonde sur ces livres & qui prêche ces dogmes; ils nous prouvent que des ouvrages émanés de l'être suprême sont obscurs, inintelligibles, & ont besoin de secours humains pour être entendus de ceux à qui la divinité vouloit découvrir ses volontés. Les loix d'un Dieu sage doivent être simples & claires, il n'y a que des loix définitives qui aient besoin d'être interprétées.

Ce n'est donc point, Madame, à ces interprètes que vous pouvez vous en rapporter; c'est vous-même, c'est votre raison que vous devez consulter. Il s'agit de votre bonheur, il s'agit de votre repos; ces objets sont trop sérieux pour laisser à d'autres qu'à vous le droit d'en décider. Si la religion est aussi importante qu'on l'assure, elle mérite, sans doute, la plus grande attention; si cette religion doit influer sur le bonheur des hommes & dans ce monde & dans l'autre, il n'est aucune affaire qui nous intéresse aussi vivement & qui demande par conséquent un examen plus mûr. Est-il donc rien de plus étrange que la conduite que tiennent la plupart des hommes? Intimement convaincus de la nécessité de la religion & de son importance, jamais ils ne

se donnent la peine de l'approfondir ; ils la suivent par routine & par habitude ; ils ne se rendent jamais raison de ses dogmes ; ils la révèrent , ils s'y soumettent , ils gémissent sous son poids sans se demander pourquoi ; enfin ils s'en rapportent à d'autres pour l'examiner , & ceux , au jugement desquels ils se fient aveuglément , sont précisément les personnes dont le jugement devrait leur être le plus suspect : ce sont des prêtres qui sont en possession de juger exclusivement & sans appel d'un système évidemment inventé pour l'utilité des prêtres. Mais que nous disent ces prêtres ? Visiblement intéressés à maintenir les opinions reçues , ils nous les montrent comme *nécessaires* au public , comme *utiles* & *consolantes* pour chacun de nous , comme intimement *liées* à la morale , comme *indispensables* à la société , en un mot comme de la *dernière importance*. Après nous avoir ainsi prévenus , ils nous défendent aussitôt d'examiner ces choses si importantes à connoître. Que penser de cette conduite ? C'est à vous de conclure que l'on veut vous tromper ; que l'on ne craint l'examen que parce que la religion ne sauroit le soutenir , & que l'on redoute une raison qui pourroit dévoiler les plus funestes projets du sacerdoce contre le genre-humain.

Ainsi , Madame , je ne puis trop le répéter , examinez par vous-même , faites usage de vos propres lumières ; cherchez la vérité dans la sincérité de votre cœur , faites taire le préjugé , roidissez-vous contre l'habitude ; défiez-vous de l'imagination ; alors , de bonne foi avec vous-même , vous peserez d'une main sûre les opi-

nions de la religion ; de quelque source qu'il parte , vous n'acquiescerez qu'à ce qui sera convaincant pour votre esprit , satisfaisant pour votre cœur , conforme à la saine morale , approuvé par la vertu ; vous rejetterez avec mépris ce qui choquera votre raison , vous repousserez avec horreur ces notions criminelles & nuisibles à la morale que la religion s'efforce de faire passer pour des vertus surnaturelles & divines.

Que dis-je ? aimable & sage Eugénie ! examinez avec rigueur les idées que par votre ordre je compte vous présenter ; que votre confiance en moi , que votre prévention pour mes foibles lumieres ne vous aveugle pas sur mes opinions ; je les sou mets à votre jugement ; discutez , combattez , ne vous rendez jamais que quand vous croirez reconnoître la vérité. Mes sentimens ne sont ni des oracles divers , ni des opinions théologiques dont il n'est point permis d'appeller ; si j'ai dit vrai , adoptez mes idées , si je me suis trompé , indiquez-moi mes erreurs , & je suis prêt à les reconnoître & à souscrire à ma propre condamnation. Il me sera bien doux d'apprendre de vous , Madame , des vérités que jusqu'ici j'ai cherchées vainement dans les écrits de nos docteurs. Si j'ai dans ce moment quelque avantage sur vous , il n'est dû qu'à la tranquillité dont je jouis & dont vous êtes malheureusement privée quant à présent. Les peines d'esprit , les inquiétudes , les accès de dévotion dont votre ame est troublée , vous empêchent pour le moment de voir les choses de sang-froid & de faire usage de vos propres lumieres ; mais je ne doute pas que bientôt

votre ame raffermie par la raison contre de vaines chimeres ne reprenne sa rigueur naturelle & la supériorité qui lui appartient. En attendant ce moment que je prévois & que je desire , je m'estimerai très-heureux si mes réflexions contribuent à vous rendre cette tranquillité d'esprit si nécessaire pour juger sainement des choses , & sans laquelle il n'est point de bonheur.

Je m'apperçois bien tard de la longueur de ma lettre ; j'espère , madame , que vous me la pardonnerez ainsi que ma franchise ; l'une & l'autre vous prouveront du moins l'intérêt vif que je prends à votre situation pénible , le desir sincere que j'ai de la faire cesser , la forte passion que j'ai de vous voir rendue à votre sérénité accoutumée. Il ne falloit pas moins que des motifs si pressans pour me déterminer à rompre le silence ; il falloit vos ordres positifs pour me forcer à vous entretenir d'objets qui , une fois bien examinés , ne méritent guere d'occuper un bon esprit. Je m'étois fait une loi de ne jamais m'expliquer sur la religion ; l'expérience m'a souvent appris que la plus inutile des entreprises est de vouloir détromper des esprits prévenus ; j'étois bien éloigné de croire que jamais je dusse écrire sur ces matieres ; vous seule , madame , étiez faite pour vaincre mon indolence & me forcer à changer de résolution. Eugénie affligée , tourmentée de scrupules , prête à se plonger dans une dévotion incommode pour les autres sans la rendre plus heureuse elle-même , m'honore de sa confiance , elle me demande des conseils ; elle exige que je parle ; allons , me suis-je dit , écrivons pour Eugénie , tâchons de lui rendre le repos qu'elle a

perdu ; travaillons avec ardeur pour celle au bonheur de laquelle celui de tant d'autres est lié.

Tels sont, Madame, les motifs qui vont me mettre pour quelque tems la plume à la main. En attendant que vous soyez détrompée, j'ose au moins me flatter que vous ne me regarderez point des mêmes yeux dont les prêtres & les dévots voudroient qu'on vît tous ceux qui ont la témérité de contredire leurs idées. A les en croire, tout homme qui se déclare contre la religion, est un mauvais citoyen ; c'est un frénétique armé pour justifier ses passions, un perturbateur du repos public, un ennemi de ses concitoyens que l'on ne sauroit punir avec trop de rigueur. Ma conduite vous est connue ; la confiance dont vous m'honorez suffit à mon apologie ; c'est pour vous seule que j'écris ; c'est pour dissiper les nuages qui troublent votre ame que je vous communique des réflexions, que, sans des raisons si pressantes, j'aurois pour toujours renfermées en moi-même. Si le hazard les faisoit tomber entre les mains d'autres que vous à qui elles fussent de quelque utilité, je m'applaudirois d'avoir contribué à faire des heureux en ramenant des esprits égarés à la raison, en faisant connoître la vérité, en démasquant des impostures qui font tant d'infortunés sur la terre.

En un mot je soumets mes raisons à vos lumières, je me confie pleinement à votre discrétion, & j'ose présumer que mes idées, après vous avoir rassurée contre les vaines terreurs auxquelles je vous vois actuellement livrée, vous convaincront pleinement que cette religion que l'on montre aux hommes comme la chose la plus importante, la plus vraie, la plus intéressante, la

plus utile, n'est qu'un tissu d'absurdités, n'est propre qu'à confondre les idées & à troubler les esprits, & ne peut être avantageuse qu'à ceux qui s'en servent pour dominer le genre-humain. En un mot, j'aurai tort si je ne vous prouve de la façon la plus claire que la religion est fausse, inutile, dangereuse, & que la morale est seule digne d'occuper leurs esprits & d'échauffer leurs âmes.

J'entrerai en matière dans ma première lettre ; je remonterai aux principes, & je me flatte de vous prouver dans le cours de cette correspondance que ces objets, que la théologie s'efforce d'embrouiller & d'entourer de nuages pour les rendre plus respectables & plus sacrés, sont non seulement susceptibles d'être entendus par vous, mais même peuvent être mis à la portée de quiconque jouira du bon sens le plus ordinaire. Si ma franchise vous paroît trop brusque, prenez-vous en à vous-même, Madame ; il a fallu vous parler clairement ; j'ai cru devoir opposer un remède violent & prompt à la maladie dont je vous voyois attaquée. Au reste j'ose espérer qu'avant peu vous me saurez quelque gré de vous avoir montré la vérité dans tout son jour ; vous me pardonnerez d'avoir dissipé les fantômes incommodes qui infestoient votre esprit ; mes efforts pour vous rendre le calme vous prouveront du moins l'intérêt que je prens à votre bonheur, mon zèle pour vous servir & le respect avec lequel je suis &c.

SECONDE LETTRE.

TOUTE religion est un système d'opinions & de conduite fondé sur les notions vraies ou fausses que nous prenons de la divinité. Pour juger de la vérité de tout système, il faut examiner ses principes, voir s'ils sont d'accord les uns avec les autres, s'assurer si toutes ses parties se prêtent des secours mutuels. Une religion, pour être *vraie*, doit nous donner des idées *vraies* de Dieu ; c'est par notre raison seule qu'il nous est possible de juger si celles que la théologie, nous donne de cet être & de ses attributs sont véritables ; la vérité n'est pour les hommes que la conformité avec la raison ; ainsi c'est cette même raison que l'on voudroit proscrire, qui peut seule en dernier ressort nous faire juger des vérités que la religion nous propose. Le vrai Dieu ne peut être que le Dieu le plus conforme à notre raison ; le vrai culte ne peut être que celui que la raison approuve.

La religion n'est importante que par les avantages qu'elle procure aux hommes ; la meilleure des religions seroit celle qui seroit jouir ceux qui la professent des biens les plus réels, les plus étendus & les plus durables ; une religion fausse ne peut faire éprouver à ceux qui la pratiquent que des biens faux, chimériques & passagers ; c'est à la raison à juger si les avantages qu'elle procure sont réels ou imaginaires ; ainsi c'est à la raison qu'il appartient de décider si une religion, un

culte , un système de conduite sont avantageux ou nuisibles au genre-humain.

C'est d'après ces principes incontestables que je vais examiner la religion des chrétiens. Je commencerai par analyser les idées qu'elle nous donne de la Divinité , qu'elle se vante de nous faire connoître d'une façon plus parfaite que toutes les autres religions du monde ; j'examinerai si ces idées s'accordent les unes avec les autres ; si les dogmes que cette religion enseigne sont vraiment conformes à ces idées fondamentales & peuvent se concilier avec elles ; si la conduite qu'elle prescrit répond aux notions qu'elle nous donne de la Divinité. Enfin je terminerai cet examen par celui des avantages que la religion chrétienne procure au genre-humain ; avantages qui , selon ses partisans , surpassent infiniment tous ceux qui résultent de toutes les autres religions de la terre.

La religion chrétienne admét pour base de sa croyance un Dieu unique ; elle nous le définit un pur esprit, une intelligence éternelle, indépendante, immuable, qui peut tout, qui fait tout, qui prévoit tout, qui remplit tout de son immensité, qui a créé de rien le monde ainsi que tout ce qu'il renferme , qui le conserve & le gouverne d'après les loix de sa sagesse , de sa bonté , de sa justice, de ses perfections infinies que l'on voit éclater dans toutes ses œuvres.

Telles sont les idées que le Christianisme nous donne de la divinité. Voyons maintenant si elles s'accorderont avec les autres notions que nous présente ce système religieux qui prétend avoir été révélé par Dieu lui-même, c'est-à-dire, tenir

de lui seul des vérités qu'il a cachées au reste du genre-humain, pour qui son essence est demeurée voilée. Ainsi la religion chrétienne est fondée sur une révélation particulière. A qui cette révélation a-t-elle été faite? C'est d'abord à Abraham & ensuite à sa postérité. Le Dieu de l'univers, le pere de tous les hommes, n'a voulu se faire connoître qu'aux descendans d'un Chaldéen, qui pendant des milliers d'années ont été les possesseurs exclusifs de la connoissance du vrai Dieu. Par un effet de sa bonté spéciale le peuple Juif a été long-tems le seul qui ait joui d'une connoissance également nécessaire à tous les hommes. Il n'y eut que ce peuple qui sçût à quoi s'en tenir sur l'être suprême; toutes les autres nations erroient dans les ténèbres, ou n'avoient que des idées informes, ridicules, criminelles du souverain de la nature.

Ainsi, dès le premier pas, nous voyons que le Christianisme anéantit la bonté & la justice de son Dieu. Une révélation particulière annonce un Dieu partial, qui favorise quelques-uns de ses enfans au préjudice de tous les autres, qui ne consulte que son caprice & non le mérite réel, qui, incapable de faire le bonheur de tous les hommes, ne montre sa tendresse qu'à quelques individus qui n'ont pas plus que d'autres des titres pour lui plaire. Que diriez-vous d'un pere qui, placé à la tête d'une famille nombreuse, n'auroit des yeux que pour un seul de ses enfans, ne se montreroit jamais qu'à lui & qui sauroit mauvais gré aux autres de n'avoir point connu ses traits, tandis qu'il n'auroit jamais consenti à les laisser approcher de sa personne? N'accuseriez-vous

pas un tel pere de caprice , de cruauté , de déraison & de folie s'il faisoit éprouver sa colere à ceux de ses enfans qu'il auroit lui-même exclus de sa présence ? Ne le taxeriez-vous pas d'une injustice dont il n'y a que les êtres les plus insensés de notre espèce qui puissent se rendre capables , s'il les punissoit pour n'avoir point exécuté des ordres qu'il n'auroit point voulu leur donner ?

Concluez-donc avec moi , Madame , que toute révélation particuliere suppose non un Dieu bon , impartial , équitable , mais un tyran injuste & bizarre qui , s'il montre de la bonté & des préférences à quelques-unes de ses créatures , est au moins très-cruel pour toutes les autres. Cela posé , la révélation ne prouve point la bonté , mais le caprice & la partialité du Dieu que la religion nous a dit être rempli de sagesse , de bienveillance & d'équité , & qu'elle nous représente comme le pere commun de tous les habitans de la terre. Si l'intérêt & l'amour propre de ceux qu'il favorise leur fait admirer les vues profondes d'un Dieu , parce qu'il les comble au préjudice de leurs semblables , il doit paroître bien injuste à tous ceux qui sont les victimes de sa partialité. Il n'y a que l'orgueil qui ait pu faire croire à quelques hommes qu'ils étoient , à l'exclusion de tous les autres , les enfans chéris de la providence : aveuglés par leur vanité , ils n'ont point senti que c'étoit démentir sa bonté universelle & infinie que de supposer qu'elle pouvoit aimer de préférence quelques hommes ou quelques nations ; ils doivent être égaux à ses yeux , s'il est vrai qu'ils soient également les ouvrages de ses mains.

C'est néanmoins sur des révélations particulières que se fondent toutes les religions du monde. De même que chaque homme a la vanité de se croire l'être le plus important de l'univers, chaque nation s'est persuadée qu'à l'exclusion de toutes les autres, elle devoit jouir de la tendresse du souverain de la nature. Si les Indiens s'imaginent que c'est pour eux seuls que Brama a parlé, les Juifs & les Chrétiens se persuadent que ce n'est que pour eux que le monde fut créé, & que c'est à eux seuls que Dieu s'est révélé.

Mais supposons pour un instant que ce Dieu se soit réellement manifesté. Comment un pur esprit a-t-il pu se rendre sensible ? Quelle forme a-t-il pu prendre ? De quels organes matériels a-t-il pu se servir pour parler ? Comment l'être infini a-t-il pu se communiquer à des êtres finis ? On me répondra que, pour s'accommoder à la faiblesse de ses créatures, il s'est servi du ministère de quelques hommes choisis pour annoncer ses volontés à tous les autres ; qu'il les a remplis de son esprit, qu'il a parlé par leur bouche. Mais comment concevoir qu'un être infini puisse s'unir avec la nature finie de l'homme ? Comment m'assurer si celui qui se dit inspiré par la divinité, ne débite pas ses propres rêveries ou ses impostures pour des oracles du ciel ? Quels moyens de reconnoître s'il est bien vrai que ce soit Dieu qui parle par sa voix ? On me réplique sur le champ que Dieu, pour donner du poids aux paroles de ceux qu'il a choisis pour être ses interprètes, leur a communiqué une portion de sa toute-puissance, & qu'ils ont opéré des miracles qui prouvent leur mission divine.

Surquoi je demande ce que c'est qu'un miracle ? On m'apprend que c'est une opération contraire aux loix de la nature fixées par Dieu lui-même ; à cela je répons que , d'après les idées que j'ai de la sagesse divine, il me paroît impossible que Dieu qui est immuable puisse jamais rien changer aux loix sages qu'il a lui-même établies : d'où je conclus que les miracles sont impossibles , vu qu'ils sont incompatibles avec les idées que j'ai de la sagesse & de l'immutabilité du Dieu de l'univers. D'ailleurs ces miracles seroient inutiles à ce Dieu ; s'il est tout-puissant ne peut-il pas modifier à son gré les esprits de ses créatures ? Pour les convaincre & les persuader , il n'a qu'à vouloir qu'elles soient convaincues & persuadées ; il n'a qu'à leur dire des choses claires , sensibles , démontrées , & elles se rendront à l'évidence ; il n'aura besoin pour cela ni de miracles , ni d'interprètes : la vérité suffit seule pour entraîner les hommes.

En supposant néanmoins l'utilité & la possibilité de ces miracles , comment puis-je m'assurer si l'opération merveilleuse que je vois faire à l'interprète de la divinité est conforme ou contraire aux loix de la nature ? Suis-je donc au fait de toutes ces loix ? Celui qui me parle au nom de Dieu ne pourroit-il pas exécuter par des voies très-naturelles , mais qui me sont inconnues , des œuvres qui me paroissent tout-à-fait extraordinaires ? Comment m'assurer s'il ne me trompe pas ? L'ignorance où je suis de ses secrets & des ressources de son art ne m'expose-t-elle pas à être la dupe d'un imposteur habile qui aura pu se servir du nom de Dieu pour m'inspirer du respect

respect & me faire illusion ? Ainsi les prétendus miracles doivent m'être suspects quand même j'en serois le témoin. Que sera-ce si ces miracles se sont opérés des milliers d'années avant moi ! On me dira qu'ils sont attestés par une multitude de témoins ; mais si je ne puis m'en rapporter à moi-même, quand il s'agit d'un miracle, comment pourrai-je m'en rapporter à d'autres qui pouvoient être ou plus ignorans ou plus stupides que moi, ou qui peut-être se trouvoient intéressés à confirmer par leurs témoignages des faits destitués de réalité ?

D'un autre côté, si j'admets ces miracles, que peuvent-ils me prouver ? Me feront-ils croire que Dieu s'est servi de sa toute-puissance pour me convaincre de choses qui sont directement contraires aux idées que je dois me former de son essence, de sa nature, de ses qualités divines ? Si je suis persuadé que Dieu est immuable, un miracle ne me fera pas croire qu'il soit sujet à changer. Si je suis convaincu que ce Dieu est juste & bon, un miracle ne me fera jamais penser qu'il puisse être injuste & méchant. Si je suis pénétré de l'idée de sa sagesse, tous les miracles du monde ne me persuaderont point que ce Dieu puisse parler ou agir en insensé. Dira-t-on que la divinité consente à faire des miracles qui la détruisent elle-même, ou qui sont propres à anéantir dans l'esprit des hommes les idées qu'ils doivent avoir de ses perfections infinies ?

C'est pourtant ce qui arriveroit, si Dieu faisoit ou donnoit le pouvoir de faire des miracles en faveur d'une révélation particulière ; il dé-

rangeroit alors le cours de la nature pour apprendre à l'univers qu'il est capricieux, partial, injuste & cruel ; il useroit de sa toute-puissance à dessein de faire voir qu'il manque de bonté pour le plus grand nombre de ses créatures : il feroit une vaine parade de son pouvoir pour masquer l'impuissance où il est de convaincre les hommes par un seul acte de sa volonté : enfin il troubleroit les loix éternelles & immuables de la nature pour montrer qu'il peut changer lui-même & pour annoncer au genre-humain des nouveautés importantes dont malgré sa bonté il l'avoit longtems privé.

Ainsi, sous quelque point de vûe que l'on envisage la révélation de quelques miracles, qu'on la suppose appuyée, elle sera toujours contraire aux idées que l'on nous donne de la divinité ; elle nous fera voir qu'elle est injuste, qu'elle agit d'une façon arbitraire, qu'elle ne consulte que son caprice dans ses faveurs, qu'elle peut changer de conduite, qu'elle n'a pu tout d'un coup infuser à tous les hommes les connoissances qui leur étoient nécessaires, ni les porter à la perfection dont ils étoient susceptibles. D'où vous voyez, Madame, que la supposition d'une révélation ne pourra jamais s'accorder ni avec la bonté infinie, ni avec la justice infinie, ni avec la toute-puissance infinie, ni avec l'immutabilité du Souverain de l'univers.

L'on ne manquera pas de vous dire que le créateur de toutes choses, que le monarque indépendant de la nature est le maître de ses grâces ; qu'il ne doit rien à ses créatures ; qu'il peut en disposer comme bon lui semble sans injustice.

& sans qu'elles soient en droit de s'en plaindre ; que l'homme est incapable de sonder les profondeurs de ses décrets, que sa justice n'est point la justice des hommes. Mais toutes ces réponses que nos théologiens ont sans cesse à la bouche, ne servent qu'à détruire de plus en plus les idées avantageuses qu'ils nous donnent de la divinité. En effet il en résulte que Dieu se conduiroit d'après les maximes d'un souverain fantasque, qui content de faire du bien à quelques favoris, se croiroit en droit de négliger le reste de ses sujets, & de les laisser gémir dans la plus affreuse misère. Vous conviendrez, Madame, que ce n'est point sur un tel modèle que l'on peut former un Dieu puissant, équitable, bienfaisant, que sa toute-puissance doit mettre en état de procurer le bonheur à tous ses sujets, sans jamais craindre d'épuiser les trésors de sa bonté.

Si l'on nous dit que la justice divine ne ressemble point à la justice des hommes, je répondrai qu'en ce cas nous ne sommes point autorisés à qualifier Dieu de *juste*, vu que par la justice il nous est impossible de concevoir autre chose qu'une qualité semblable à celle que nous nommons *justice* dans les êtres de notre espèce. Si la justice divine n'a nulle ressemblance avec la justice humaine ; si cette justice au contraire ressemble à ce que nous appelons *injustice*, alors toutes nos idées se confondent & nous ne savons plus ni ce que nous entendons ni ce que nous disons quand nous assurons que Dieu est *juste*. Selon nos idées humaines (qui sont pourtant les seules que les hommes puissent avoir) la justice, exclura toujours le caprice & la partialité, &

jamais nous ne pourrions nous empêcher de regarder comme inique & vicieux un souverain qui voulant & pouvant s'occuper du bonheur de tous ses sujets, laisseroit le plus grand nombre d'entre eux dans le malheur & réserveroit ses bienfaits pour ceux que sa fantaisie préfère à tous les autres.

A l'égard de ce qu'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures ; ce principe atroce est destructeur de toute idée de justice & de bonté , & tend visiblement à saper les fondemens de toute religion. Un Dieu bon & juste doit le bonheur à tous les êtres à qui il donne l'existence ; il cesseroit d'être bon & juste s'il ne les produisoit que pour les rendre malheureux ; il seroit dépourvu de sagesse & de raison s'il ne leur donnoit le jour que pour être les victimes de ses caprices. Que penseroit-on d'un homme qui ne feroit des enfans que pour avoir le plaisir de leur crever les yeux & de les tourmenter à son aise ?

D'un autre côté toute religion n'est fondée que sur les engagemens réciproques que l'on suppose entre Dieu & ses créatures. Si Dieu ne doit rien à celles-ci , s'il n'est point tenu de remplir ses engagemens avec elles lorsqu'elles remplissent les leurs , à quoi sert la religion ? Quels motifs les hommes auroit-ils pour rendre à la divinité leurs hommages & leur culte ? Auroit-on beaucoup d'empressement à aimer ou servir un maître qui se croiroit dispensé de tout devoir envers ceux qui s'engagent à son service en vue du salaire qu'il leur auroit promis ?

Il est aisé de voir que les idées destructives de la justice divine que l'on nous donne ne sont fondées que sur un préjugé fatal qui persuade au commun des hommes qu'un grand pouvoir doit nécessairement dispenser celui qui le possède des loix de l'équité; que la force peut donner le droit de mal faire, & que personne ne peut demander compte de ses actions à un homme assez puissant pour suivre tous ses caprices. Ces notions sont visiblement empruntées de la conduite des tyrans qui, dès qu'ils ont un pouvoir illimité, ne connoissent plus d'autres regles que leurs propres fantaisies, & s'imaginent que la justice n'est point faite pour eux.

C'est sur cet affreux modele que nos théologiens ont formé le Dieu qu'ils assurent pourtant être juste; tandis que si la conduite qu'on lui attribue étoit vraie, nous serions forcés de le regarder comme le plus injuste des tyrans, comme le plus partial des peres, comme le prince le plus fantasque, en un mot comme l'être le plus à craindre & le moins digne d'amour que notre esprit puisse se former. On nous dit que le Dieu qui a créé tous les hommes n'a voulu se faire connoître qu'à un très-petit nombre d'entre eux; que tandis que ce petit nombre jouit exclusivement de ses bontés, tous les autres sont les objets de sa colere, & qu'il ne les a créés que pour les laisser dans l'aveuglement, afin de les en punir de la façon la plus cruelle. Nous voyons ces traits funestes de la divinité percer dans toute l'œconomie de la religion chrétienne; nous la trouvons dans les livres que l'on prétend inspirés; nous la trouvons dans les dogmes de la

prédestination & de la grace. En un mot, tout, dans la religion, nous annonce un Dieu despotique, que l'on s'efforce vainement de nous représenter comme juste, tandis que tout ce qu'on nous dit de lui ne prouve que ses injustices, ses caprices tyranniques, ses bizarreries souvent cruelles, sa partialité funeste au plus grand nombre des humains. Lorsque nous nous récrions sur sa conduite désordonnée aux yeux de tout homme raisonnable, on croit nous fermer la bouche en disant que ce Dieu est tout-puissant; qu'il est le maître de ses graces; qu'il ne doit rien à personne; que nous sommes des vers de terre qui n'avons point le droit de critiquer ses actions; on finit par nous intimider par la pénitence des châtimens affreux & iniques qu'il réserve pour ceux qui oseront murmurer.

Il est facile de sentir la foiblesse de ces raisons. La puissance, je le répète, ne peut jamais conférer le droit de violer l'équité; un souverain, quelque puissant qu'il soit, n'en est pas moins blâmable quand il ne suit que son caprice pour récompenser ou punir; on pourra bien le craindre, le flatter, lui rendre des hommages serviles, mais jamais on ne pourra l'aimer sincèrement le servir avec tendresse, le regarder comme un modèle de justice & de bonté; si ceux qui ressentent ses bienfaits le trouvent équitable & bon, ceux qui éprouvent ses caprices & ses duretés ne pourront s'empêcher de détester au fond du cœur ses affreuses iniquités. Si l'on nous dit que nous sommes des vers de terre relativement à Dieu, ou que nous sommes dans ses mains comme un vase entre celles d'un potier, je dirai que dans

ce cas il ne peut y avoir ni rapports ni devoirs moraux entre la créature & son créateur; j'en conclurai que la religion est inutile, vu que le ver de terre ne doit rien à l'homme qui l'écrase, & que le vase ne peut rien devoir au potier qui l'a formé; & qu'en supposant que l'homme n'est qu'un ver ou un vase d'argille aux yeux de la divinité, il ne seroit point capable ni de la servir, ni de la glorifier, ni de l'honorer, ni de l'offenser. Cependant on nous répète sans cesse que l'homme peut mériter ou démériter de son Dieu, qu'il doit l'aimer, le servir, lui rendre un culte & des hommages. L'on nous assure encore que c'est l'homme seul que la divinité eut toujours en vue dans tous ses travaux, que c'est pour lui qu'il a créé l'univers, que c'est en sa faveur qu'il a souvent dérangé l'ordre de la nature, que c'est afin d'être honoré, chéri, glorifié par l'homme que ce Dieu s'est révélé. Enfin, suivant les principes de la religion des chrétiens, Dieu ne cesse pas un instant de s'occuper de l'homme, de ce ver de terre, de ce vase d'argille qu'il a formé; bien plus, cet homme est assez puissant pour influer sur l'honneur, sur la gloire de son Dieu; il dépend de lui de le contenter ou de l'irriter, de mériter sa faveur ou sa haine, de lui donner du plaisir ou de l'offenser, de l'appaiser ou de l'irriter.

Sentez-vous bien, Madame, les contradictions frappantes de tous ces principes qui servent néanmoins de fondement à toute religion? En effet il n'en est point qui ne soit établie sur l'influence réciproque de Dieu sur l'homme & de l'homme sur son Dieu; notre espèce que l'on

anéantit, pour ainsi dire, toutes les fois qu'il s'agit de laver la divinité du reproche d'être injuste ou partiale; ces créatures chétives à qui l'on prétend que Dieu ne doit rien, dont on assure que Dieu n'a nul besoin pour sa félicité; la race humaine qui n'est rien à ses yeux se trouve tout d'un coup jouer le plus grand rôle de la nature; elle devient nécessaire à la gloire de son créateur, elle est l'objet unique de tous ses soins, elle a le pouvoir de le réjouir ou de l'affliger; elle peut mériter sa faveur ou provoquer sa colère. D'après ces notions contradictoires, le Dieu de l'univers, la source de toute félicité, n'est-il pas réellement le plus malheureux de êtres? Nous le voyons perpétuellement exposé aux insultes des hommes qui l'offensent par leurs pensées, par leurs paroles, par leurs actions, par leurs omissions; qui le troublent & l'irritent par les caprices de leurs volontés, par leurs passions, par leurs desirs, par leur ignorance même. Si nous admettons les principes du Christianisme, qui supposent que la plus grande portion du genre humain excite la fureur de l'Eternel, & que très-peu d'hommes vivent d'une façon conforme à ses vues, n'en résultera-t-il pas nécessairement que dans la foule immense des êtres que Dieu a créés pour sa gloire, il n'y en a que très-peu qui le glorifient & qui lui plaisent, tandis que tout le reste n'est occupé qu'à le chagriner, qu'à exciter son courroux, qu'à troubler sa félicité, qu'à déranger l'ordre qu'il aime, qu'à frustrer ses desseins, qu'à le forcer de changer ses dispositions immuables?

Vous-êtes, sans doute, surprise de ces con-

traditions que l'on rencontre dès le premier pas de l'examen de la religion ; j'ose vous prédire que votre embarras ne fera qu'augmenter à mesure que vous irez en avant. Si vous examinez de sang froid les idées que nous présente la révélation commune aux juifs & aux chrétiens, & contenue dans les livres que l'on nomme *sacrés*, vous trouverez que la divinité qui parle est toujours en contradiction avec elle-même ; qu'elle se détruit de ses propres mains, qu'elle est perpétuellement occupée à défaire ce qu'elle a fait, à réparer son propre ouvrage, auquel elle ne peut d'abord donner le degré de perfection qu'elle voudroit y trouver. Dieu n'est jamais content de ses œuvres & ne peut, malgré sa toute-puissance, amener le genre-humain au point qu'il desire. Les livres qui contiennent la révélation sur laquelle le Christianisme se fonde, vous montreront partout un Dieu bon qui commet des méchancetés, un Dieu tout-puissant dont les projets échouent sans cesse ; un Dieu immuable qui change perpétuellement de conduite & de maximes ; un Dieu prévoyant qui se trouve à chaque instant pris au dépourvu ; un Dieu sage dont les mesures ne réussissent jamais ; un Dieu grand qui ne s'occupe que de minuties puériles ; un Dieu qui se suffit à lui-même & qui pourtant est jaloux ; un Dieu fort qui est soupçonneux, vindicatif & cruel ; un Dieu juste qui commet ou prescrit les iniquités les plus atroces ; en un mot un Dieu parfait qui nous montre des imperfections & des vices propres à faire rougir les plus méchans des hommes.

Voilà, Madame, le Dieu que la religion vous ordonne d'adorer *en esprit & en vérité*. Je réserve pour une autre lettre l'analyse des livres saints que l'on vous fait regarder comme des oracles du ciel; je m'apperçois que pour une première fois j'ai peut-être trop longtems disserté, & je ne doute pas que dès à présent vous n'ayez déjà senti qu'un système fondé sur une base aussi peu solide que l'est celle d'un Dieu que l'on élève d'une main pour le ruiner de l'autre, ne peut avoir rien de certain & ne peut être regardé que comme un long tissu d'erreurs & de contradictions.

Je suis, &c.

TROISIEME LETTRE.

VOUS avez vu, Madame, dans ma lettre précédente les idées incompatibles & contradictoires que la religion nous donne de la divinité. Vous avez dû vous appercevoir que la révélation qu'on nous montre comme un effet de sa bonté & de sa tendresse pour le genre-humain n'est réellement qu'une preuve d'injustice & de partialité, dont un Dieu infiniment juste & bon devoit être incapable; examinons maintenant si les idées que nous offrent les livres où sont renfermés ses oracles divins, seront plus raisonnables, plus conséquentes, plus conformes aux perfections divines; voyons si les faits que la bible nous rapporte, si les regles qu'elle nous prescrit au nom de Dieu lui-même sont vraiment dignes de ce Dieu, & portent les caracteres d'une sagesse, d'une bonté, d'une puissance & d'une justice infinies.

Ces livres inspirés remontent à l'origine du monde. Moyse, le confident, l'interprète, l'historien de la divinité, nous rend, pour ainsi dire, les témoins de la formation de l'univers; il nous apprend que l'Eternel, ennuyé de son inaction, en sortit un beau jour pour créer le monde qui manquoit à sa gloire; pour cet effet il tira la matiere du néant; un pur esprit produit une substance qui n'a nul rapport avec lui; quoique ce Dieu remplisse tout de son immensité, il trouve encore le moyen d'y placer l'univers & tous les corps matériels qu'il renferme. Ce sont du moins

les idées que nos théologiens veulent qu'on se forme de la création , si tant est qu'il soit possible de s'en faire des idées nettes & de concevoir comment un pur esprit peut produire de la matière. Mais cette discussion nous jetteroit dans des recherches métaphysiques que je dois vous épargner. Il suffira de vous dire que vous pouvez vous consoler de n'y rien comprendre , vû que les penseurs les plus profonds qui vous parleront de la création ou de l'éducation du monde du sein du néant , n'en ont point des idées plus précises que celles que vous pouvez vous en former vous-même ; pour peu , Madame , que vous vous donniez la peine de méditer , vous trouverez presque toujours que nos théologiens , au lieu d'expliquer les choses , n'ont fait qu'inventer des mots propres à les rendre moins claires & à confondre toutes les idées naturelles.

Je ne vous ennuierai pas non plus par le détail fastidieux des bévues dont est remplie la narration de Moyse que l'on veut nous annoncer comme dictée par la divinité ; si on la lit avec un peu d'attention l'on y trouve à chaque pas des erreurs de physique & d'astronomie impardonnables dans un auteur inspiré , & que l'on trouveroit ridicules dans un homme qui auroit le plus légèrement étudié ou contemplé la nature. Vous y trouvez , par exemple , la lumière créée avant le Soleil , tandis que cet astre est visiblement la source de la lumière pour notre globe. Vous y trouvez le soir & le matin établis avant la formation de ce même Soleil dont la présence seule produit le jour , dont l'absence fait la nuit , & qui par ses différens aspects constitue le soir &

le matin. Vous y trouvez que la Lune est prise pour un corps lumineux par lui-même & semblable au Soleil, tandis que cette planète est un corps opaque qui emprunte sa lumière du soleil. Ces fautes si grossières suffisent pour vous faire voir que la divinité qui s'est révélée à Moïse, ne savoit pas à quoi s'en tenir sur la nature quelle avoit tirée du néant, & que vous êtes plus instruite là-dessus que ne l'étoit autrefois le créateur du monde lui-même.

Je n'ignore pas que nos théologiens ont une réponse toute prête à ces difficultés qui semblent attaquer la science divine, & mettre ses connoissances fort au dessous de celles des Galilée, des Descartes, des Newton & même des jeunes gens qui ont à peine étudié les premiers élémens de la physique : ils nous diront que Dieu pour se rendre intelligible aux Juifs sauvages & grossiers s'est conformé à leurs idées informes, & au langage faux & peu correct du vulgaire. Cette solution qui paroît triomphante à nos docteurs & qu'ils emploient si souvent, quand il s'agit de justifier la bible d'ignorance & des expressions vulgaires dont elle se sert, ne peut point nous en imposer. Nous leur répliquerons qu'un Dieu qui fait tout, & qui peut tout, auroit pu rectifier d'un seul mot les idées fausses du peuple qu'il vouloit éclairer, & le mettre à portée de connoître la nature des choses plus parfaitement que n'ont fait les hommes les plus habiles qui sont venus depuis. Si l'on prétend que la révélation n'est point faite pour rendre les hommes savans mais pour les rendre pieux, je dirai que la révélation n'est point faite pour établir des idées fausses,

qu'il feroit indigne de Dieu d'emprunter le langage du mensonge ou de l'ignorance ; que la science de la nature, loin de nuire à la piété, n'est, de l'aveu des théologiens, que plus propre à montrer la grandeur de Dieu ; que la religion seroit inébranlable si elle étoit conforme à la vraie science ; que l'on n'auroit point d'objections à faire contre le récit de Moïse & contre la physique de l'Ecriture Sainte, si l'on n'y trouvoit rien qui ne fût continuellement confirmé par l'expérience, l'astronomie & des démonstrations de la géométrie. Soutenir le contraire, & dire que Dieu se plaît à confondre la science des hommes & à la rendre inutile, c'est prétendre qu'il se plaît à nous rendre ignorans, à nous donner le change & qu'il condamne les progrès de l'esprit humain dont nous devons pourtant le supposer l'auteur. Prétendre que Dieu a été obligé de se conformer dans l'écriture au langage des hommes, c'est prétendre qu'il n'a pas voulu communiquer plus de lumières à ceux qu'il vouloit éclairer, ou qu'il n'a pas pu les rendre susceptibles de comprendre le langage de la vérité. C'est une observation qu'il ne faut point perdre de vue dans l'examen des livres révélés, dans lesquels nous trouverons à chaque page que Dieu s'exprime d'une façon indigne de lui. Un Dieu tout-puissant, au lieu de se dégrader, au lieu de s'abaisser à parler le langage des ignorans, ne pouvoit-il pas les illuminer au point d'entendre un langage plus vrai, plus noble, plus conforme aux idées que l'on nous donne de la divinité ? Un maître habile met peu-à-peu ses disciples à portée d'entendre ce qu'il veut leur enseigner ; un Dieu

doit être en état de leur infuser sur le champ toute la science qu'il a résolu de leur donner.

Quoi qu'il en soit, suivant la gènesé, Dieu après avoir créé le monde produit l'homme du limon de la terre ; cependant on nous assure qu'il l'a fait à *son image*. Mais quelle est l'image de Dieu ? Comment l'homme qui est matériel, au moins en partie, peut-il représenter un pur esprit qui exclut toute matière ? Comment son ame si imparfaite peut-elle avoir été formée sur le modèle d'une ame parfaite telle que nous devons supposer celle du créateur de l'univers ? Quelle ressemblance, quelles proportions, quels rapports peut-il y avoir entre une ame finie & revêtue d'un corps & le créateur qui est un esprit infini ? Voilà, sans doute, de grandes difficultés qui jusqu'ici ont paru impossibles à résoudre & qui vraisemblablement exerceront long-tems tous ceux qui s'efforceront d'entendre le sens incompréhensible du livre par lequel Dieu voulut nous instruire.

Mais pourquoi Dieu fit-il l'homme ? c'est qu'il voulut peupler l'univers d'êtres intelligens qui lui rendissent des hommages ; qui fussent les témoins de ses merveilles, qui le glorifiasse, qui pussent méditer & contempler ses œuvres & mériter ses faveurs par leur soumission à ses loix. Voilà donc l'homme devenu nécessaire à la grandeur de son Dieu, qui, sans cela, vivroit sans gloire, qui ne recevrait point d'hommages, qui seroit le triste souverain d'un empire sans sujets, condition dont sa vanité ne pourroit point s'accommoder. Il est, je pense, inutile de vous faire remarquer combien ces idées sont peu conformes à celles que

l'on nous donne d'un être qui se suffit à lui-même ; & qui sans le secours de personne est souverainement heureux. Tous les traits sous lesquels la bible nous présente la divinité , sont toujours empruntés de l'homme ou d'un monarque orgueilleux , & nous trouverons par-tout qu'au lieu d'avoir fait l'homme à son image c'est toujours l'homme qui a fait son Dieu à la sienne , qui lui a donné sa façon de penser , ses propres vertus , & encore plus , ses propres vices.

Mais enfin cet homme que la divinité vient de créer pour sa gloire remplira-t-il fidèlement les vues de son auteur ? ce sujet qu'il vient d'acquiescer lui sera-t-il obéissant , rendra-t-il hommage à sa puissance , exécutera-t-il ses volontés ? Il ne fait rien de tout cela ; à peine est-il créé que rebelle aux ordres de son souverain il mange d'un fruit défendu que Dieu avoit placé sur son chemin pour qu'il en fût tenté ; par-là il attire la colere divine sur lui-même & sur toute sa postérité ; il anéantit ainsi tout d'un coup les grands projets du tout-puissant , qui , n'ayant fait l'homme que pour sa gloire , est aussitôt si choqué de sa conduite qu'il auroit dû prévoir , qu'il se trouve forcé de changer de sentimens à son égard , de devenir son ennemi , de le condamner avec toute sa race qui n'a point encore pu pécher , à des infirmités sans nombre , à des calamités cruelles , à la mort , que dis-je ! à des supplices que la mort elle-même ne doit pas terminer. Ainsi , le Dieu qui vouloit être glorifié ne l'est point , il ne semble avoir créé l'homme que pour en être offensé afin de le punir

Dans ce récit fondé sur la bible , reconnoissez-vous,

Vous, Madame, un Dieu tout-puissant dont les ordres sont toujours accomplis & dont tous les projets sont nécessairement exécutés ? Dans un Dieu qui tente ou qui permet qu'on soit tenté, voyez-vous un être bienfaisant & sincère ? Dans un Dieu qui punit celui qu'il a fait ou laissé tenter, appercevez-vous de l'équité ? Dans un Dieu qui étend sa vengeance sur ceux-mêmes qui n'ont point encore péché, remarquez-vous quelque ombre de justice ? Dans un Dieu qui s'irrite de ce qui a dû nécessairement arriver, pouvez-vous supposer de la prévoyance ? Dans des supplices rigoureux destinés à venger ce Dieu de ses foibles créatures en ce monde & dans l'autre, pouvez-vous appercevoir la moindre lueur de bonté ?

C'est pourtant sur cette histoire ou plutôt sur cette fable que se fonde tout l'édifice de la religion chrétienne. Si le premier homme n'eût point désobéi, le genre-humain n'eût point été l'objet de la colère divine, & n'eût point eu besoin d'un rédempteur ; si le Dieu qui fait tout, qui prévoit tout, qui peut tout, eût empêché ou prévu la faute d'Adam, il n'eût point été nécessaire que ce Dieu fit mourir son propre fils innocent pour s'appaiser lui-même. Les hommes pour lesquels il avoit créé l'univers eussent été toujours heureux, ils n'auroient jamais encouru la disgrâce de la divinité qui exigeoit leurs hommages. En un mot, sans une pomme imprudemment mangée par Adam & son épouse, le genre-humain n'eût point éprouvé de misères, l'homme eût joui sans interruption du bonheur éternel que Dieu lui avoit destiné, & les vues de la providence sur ses créatures n'eussent point été frustrées.

Tome II.

D

Il seroit inutile de faire des réflexions sur des notions si bizarres, si contraires à la sagesse, à la puissance, à la justice de la divinité; c'est assez de rapprocher les objets que la bible nous présente pour en sentir les inconséquences, les absurdités, les contradictions. Nous y voyons sans cesse un Dieu sage qui se conduit en insensé, qui défait son propre ouvrage pour ensuite le réparer, qui se repent de ce qu'il a fait, qui agit comme s'il n'avoit rien prévu, qui est forcé de permettre ce que sa toute-puissance ne sauroit empêcher. Dans les écritures révélées par ce Dieu, il ne paroît occupé qu'à se noircir lui-même, à se dégrader, à s'avilir aux yeux des hommes qu'il vouloit exciter à lui rendre un culte & des hommages, à renverser ou confondre l'esprit de ceux qu'il avoit dessein d'éclairer.

Ce qui vient d'être dit devroit déjà suffire pour déromper d'un livre qui semble plutôt détruire la divinité que renfermer des oracles dictés ou révélés par elle-même; tout ce qui peut découler de principes si déraisonnables, & si faux ne peut être visiblement qu'un amas d'absurdités. Cependant parcourons encore les principaux objets que cet ouvrage divin nous montre à chaque instant. Passons donc au *déluge*: les livres saints nous apprennent qu'en dépit des volontés du tout-puissant le genre-humain entier déjà puni par des infirmités, des accidens, par la mort, continue à se livrer à la corruption la plus étrange; Dieu s'irrite contre lui; il se repent d'avoir fait l'homme dont, sans doute, il n'avoit point prévu la corruption, & plutôt que de changer les mauvaises dispositions de son cœur qu'il tient entre ses

maîns, il opere le plus grand, le plus impossible des miracles, pour noyer à la fois tous les habitans de la terre, à l'exception pourtant de quelques favoris qu'il destine à peupler le monde renouvelé d'une race choisie qui se rendra plus agréable à Dieu. Le tout-puissant réussit-il dans ce nouveau projet ? Non, sans doute ; la race choisie, sauvée des eaux du déluge sur les débris de la terre détruite, recommence à offenser le souverain de la nature, s'abandonne à de nouveaux crimes, se livre à l'idolâtrie, & oubliant les effets si récents de la vengeance céleste, ne fait que la provoquer par ses forfaits. Afin d'y remédier, Dieu choisit pour son favori l'idolâtre Abraham ; il se découvre à lui, il lui ordonne de renoncer au culte de ses peres & d'embrasser une religion nouvelle ; pour gage de son alliance avec lui ; le souverain de la nature lui prescrit une cérémonie douloureuse, ridicule, bizarre, à laquelle un Dieu sensé veut attacher ses faveurs. En conséquence, la postérité de cet homme choisi doit jouir à jamais de toutes sortes d'avantages ; elle sera pour toujours l'objet de la tendresse partielle du tout-puissant ; elle sera plus heureuse que toutes les autres nations que le ciel va désormais dédaigner pour ne s'occuper que d'elle.

Ces promesses si solennelles n'empêchent point la race d'Abraham de devenir l'esclave d'une nation proscrire & détestée par l'Éternel : ses chers amis éprouvent les traitemens les plus durs de la part des Egyptiens ; mais Dieu qui n'avoit pu les garantir du malheur où ils étoient tombés, leur suscite un libérateur ou un chef qui opere les miracles les plus éclatans afin de les en tirer. A la

voix de Moÿse, toute la nature est renversée; Dieu qui se sert de lui pour déclarer ses volontés, Dieu qui peut créer le monde & le replonger dans le néant ne peut pourtant parvenir à fléchir Pharaon; l'entêtement de ce prince fait dix fois échouer la toute-puissance divine dont Moÿse est dépositaire. Après avoir tenté vainement de toucher un monarque que Dieu se plaît à endurcir, Dieu est obligé de sauver son peuple par les voies les plus communes; il lui dit de s'enfuir, après lui avoir préalablement conseillé de voler les Egyptiens: ceux-ci poursuivent les voleurs fugitifs, mais Dieu qui protège ces voleurs ordonne à la mer d'engloutir des misérables qui ont la témérité de courir après leur bien.

La divinité va, sans doute, avoir lieu d'être bien contente du peuple qu'elle vient de délivrer par un si grand nombre de miracles. Hélas! ni Moÿse ni le tout-puissant ne peuvent venir à bout de son entêtement pour les faux Dieux du pays où ce peuple a été si malheureux; il les préfère au Dieu qui vient de le sauver; toutes les merveilles que l'Eternel opère chaque jour en faveur d'Israël ne peuvent vaincre son opiniâtreté plus merveilleuse & plus inconcevable que les miracles les plus grands. Ces merveilles que l'on nous cite aujourd'hui comme des preuves convaincantes de la mission divine de Moÿse, de l'aveu de ce même Moÿse qui nous les a transmises lui-même, furent incapables de convaincre le peuple qui en fut témoin, & ne purent au moins jamais produire les bons effets que Dieu s'étoit proposé en les opérant.

L'incrédulité, l'obstination, la corruption constante du peuple juif sont, Madame, les preuves les plus convaincantes de la fausseté des miracles de Moïse & de tous ceux de ses successeurs à qui l'écriture sainte attribue comme à lui un pouvoir surnaturel. Si l'on prétend malgré cela que ces miracles sont constatés, au moins sera-t-on forcé de convenir, d'après la bible même, qu'ils ont été très-inutiles, que la toute-puissance divine a constamment échoué dans tous ses desseins, qu'elle n'a jamais pu faire des Hébreux un peuple soumis à ses desirs.

Nous voyons pourtant Dieu s'obstiner continuellement à rendre ce peuple digne de lui ; il ne le perd point un seul instant de vue ; il lui immole des nations entières, il lui permet la rapine, la violence, la trahison, le meurtre, l'usurpation ; en un mot, il lui permet tout ce qui peut le conduire à ses fins ; il lui envoie en tout tems des chefs, des prophètes, des hommes merveilleux qui s'efforcent en vain de le ramener à son devoir. Toute l'histoire de l'ancien testament ne nous montre que les vains efforts de Dieu pour vaincre la dureté de son peuple ; il employe pour cela les bienfaits ; les miracles, la rigueur ; tantôt il lui livre les nations qu'il lui ordonne de haïr, de piller & d'exterminer ; tantôt il permet à ces mêmes nations d'exercer sur ses favoris les plus grandes cruautés ; il les livre aux mains de leurs ennemis, qui sont pourtant les ennemis de Dieu lui-même ; des idolâtres deviennent les maîtres des juifs, ils leur font éprouver les insultes, les mépris, les rigueurs les plus inouïes, ils les forcent quelquefois à sacrifier.

aux idoles & à violer la loi de leur Dieu. La race d'Abraham devient la proie des impies ; les Assyriens , les Perses , les Grecs & les Romains lui font successivement éprouver les traitemens les plus cruels & les outrages les plus sanglans ; Dieu souffre que son temple soit pollué pour punir les juifs.

Enfin , pour terminer les peines de son peuple chéri , le pur esprit qui a créé l'univers envoie son propre fils. Il l'avoit , dit-on , fait annoncer d'avance par ses prophètes , quoique d'une façon très-propre à empêcher qu'on ne pût le reconnoître lorsqu'il devoit arriver. Ce fils de Dieu se fait homme par bonté pour les juifs qu'il venoit éclairer ; délivrer & rendre les plus heureux des mortels. Revêtu de la toute-puissance divine il opère les miracles les plus étonnans qui cependant ne convainquent point les juifs ; il peut tout , excepté de les persuader , & malgré tous ses miracles ; au lieu de les convertir & de les délivrer , il est lui-même forcé de subir un supplice infamant & de perdre la vie comme un vil malfacteur. Dieu est condamné à la mort par ceux même qu'il venoit sauver. L'Eternel endurec & aveugle ceux à qui il envoyoit son propre fils ; il n'a point prévu que ce fils seroit rejeté ; que dis-je ! il a pris des mesures pour qu'on ne le connût pas & pour que son peuple chéri ne pût tirer aucun fruit de la venue du Messie ; en un mot la divinité semble s'être donné les plus grands soins pour que ses projets , si favorables aux juifs , pussent être anéantis & fussent rendus infructueux.

Quand on se récrie sur une conduite si étrange & si peu digne de la divinité , on nous dit qu'il

fallait que tout se passât de la sorte pour accomplir des prophéties qui avoient annoncé que le Messie seroit méconnu, rejeté & conduit à la mort. Mais pourquoi le Dieu qui fait tout & qui prévoyoit le sort de son cher fils, forma-t-il le projet de l'envoyer aux Juifs, à qui il devoit savoir que sa mission seroit inutile ? N'étoit-il pas plus simple de ne le point faire annoncer & de ne le point envoyer ? N'eût-il pas été plus conforme à la toute-puissance divine de s'épargner tant de miracles, tant de prophéties, tant de travaux en pure perte, tant de colere & tant de souffrances à son propre fils, en rendant tout d'un coup l'espèce humaine telle qu'on la vouloit ?

On nous dira qu'il falloit une victime à la divinité ; que pour réparer la faute du premier homme, il ne falloit pas moins que la mort d'un autre Dieu ; que le seul Dieu de l'univers ne pouvoit être apaisé que par le sang de Dieu son fils. Je répondrai d'abord que Dieu n'avoit qu'à ne pas permettre que le premier homme fît une faute ; que par là il se seroit épargné bien des chagrins & des peines, & qu'il auroit sauvé la vie à son cher fils. Je répondrai que l'homme n'a pu offenser Dieu que par ce que Dieu l'a permis ou voulu ; sans examiner comment il est possible que Dieu ait un fils, qui, étant Dieu comme lui, puisse être sujet à la mort, je répondrai qu'il est impossible de voir une faute si grave dans le péché de la pomme, & que l'on ne peut guere trouver de proportion entre l'injure faite à la divinité par une pomme mangée & la mort de son fils.

Je sçai bien qu'on me dira que tout cela sont

des myſteres; mais je répliquerai à mon tour que les myſteres ſont des mots impoſans, imaginés par des hommes qui ne ſavent plus ſe tirer du labyrinthe où leurs faux raifonnemens & leurs principes inſenſés les ont une fois engagés.

Quoi qu'il en ſoit, l'on aſſure que le Meſſie ou le libérateur des juifs avoit été clairement prédit & déſigné par les prophéties contenues dans l'ancien teſtament. Dans ce cas je demanderai, pourquoi les juifs ont-ils méconnu cet homme merveilleux, ce Dieu que Dieu leur envoyoit ? On me répondra que l'aveuglement des juifs a été lui-même prédit & que divers inſpirés avoient annoncé la mort du fils de Dieu. Surquoi je répliquerai qu'un Dieu ſenſé n'eût point dû l'envoyer; qu'un Dieu tout-puiſſant eût pu choiſir des moyens plus efficaces & plus ſûrs pour ramener ſon peuple dans la voie qu'il vouloit lui tracer; s'il ne vouloit pas convertir & délivrer les juifs, il étoit très-inutile de leur envoyer ſon fils & d'expoſer celui-ci à une mort aſſurée & prévue.

On ne manquera pas de me répondre que la patience divine fut à la fin laſſée des excès du peuple juif; que le Dieu immuable qui avoit juré une alliance éternelle avec la race d'Abraham voulut enfin rompre le traité qu'il avoit pourtant aſſuré devoir durer toujours. On prétendra que ce Dieu avoit réſolu de rejeter la nation Hébraïque pour adopter les Gentils, haïs & mépriſés par lui durant près de quatre mille ans. Je répondrai que ces diſcours ſont peu conformes aux idées que l'on doit avoir d'un Dieu qui ne change point, dont la miſéricorde eſt infinie,

dont la bonté est inépuisable. Je dirai que dans ce cas le Messie annoncé par les prophètes juifs étoit destiné aux juifs, devoit être leur libérateur & non le destructeur de leur nation, de leur culte, de leur religion. S'il est possible de démêler quelque chose dans ces oracles obscurs, équivoques, énigmatiques, symboliques des prophètes de Judée que nous trouvons dans la bible ; s'il y a moyen de deviner les logogryphes indéchiffrables que l'on a décorés du nom pompeux de prophéties, nous y verrons toujours que les inspirés, quand ils sont de belle humeur, promettent aux juifs un réparateur des torts, un restaurateur du royaume de Juda, & non un destructeur de la religion de Moïse. Si c'est pour les Gentils que le Messie devoit venir, il n'est plus le Messie promis aux Juifs & annoncé par leurs prophètes : Si Jésus est le Messie des Juifs il n'a pu être le destructeur de leur nation. Si l'on me dit que Jésus a dit lui-même qu'il est venu pour accomplir & non pour abolir la loi de Moïse, je demanderai pourquoi les chrétiens ne suivent plus la loi des juifs ?

Ainsi, de quelque façon qu'on l'envisage, Jésus-Christ ne peut être celui qu'ont prédit les prophètes, puisqu'il est évident qu'il n'est venu que pour anéantir la religion des Hébreux, qui, quoique instituée par Dieu lui-même, étoit pourtant devenue désagréable à ses yeux. Si ce Dieu inconstant, fatigué du culte des juifs, se fût enfin repenti de son injustice pour les Gentils, c'étoit à eux qu'il eût dû envoyer son fils ; il eût au moins par là épargné à ses anciens amis un affreux déicide, qu'il les força de commettre,

faute de pouvoir connoître le Dieu qui leur étoit envoyé. Au reste, il étoit bien pardonnable aux juifs de ne point voir le Messie qu'ils attendoient dans un artisan de Galilée qui n'avoit aucuns des caracteres annoncés par les prophètes, & du vivant duquel ses concitoyens ne furent ni heureux ni délivrés.

Il faisoit, dira-t-on, des miracles; il guériffoit des malades, il redressoit les boiteux, il rendoit la vue aux aveugles, il ressuscitoit des morts, enfin il s'est ressuscité lui-même. A la bonne heure; mais il a visiblement échoué dans le seul miracle pour lequel il étoit descendu sur la terre; il n'a jamais pu ni persuader ni convertir les juifs qui ont vu les merveilles qu'il opéroit chaque jour; malgré ces merveilles ils l'ont fait mettre ignominieusement en croix; il n'a pu malgré son pouvoir tout divin se soustraire au trépas; il a voulu mourir pour que les juifs fussent coupables, pour avoir le plaisir de ressusciter le troisième jour, afin de confondre ainsi l'ingratitude & l'opiniâtreté de ses concitoyens. Qu'en est-il résulté? Ces concitoyens se sont-ils rendus à ce grand miracle & l'ont-ils enfin reconnu? Nullement; ils ne l'ont point vu; le fils de Dieu secrètement ressuscité ne s'est montré qu'à ses adhérens; eux seuls soutiennent avoir conversé avec lui; eux seuls nous ont transmis sa vie & ses miracles, & l'on veut qu'un témoignage si suspect nous convainque de la divinité de sa mission au bout de dix-huit siècles, tandis que les juifs ses contemporains n'ont point été convaincus.

On nous répond à cela que plusieurs juifs se

sont convertis à Jésus-Christ; qu'après sa mort ils en ont converti beaucoup d'autres; que les témoins de la vie & des miracles du fils de Dieu ont scellé leur témoignage de leur propre sang; que l'on ne meurt point pour attester des mensonges; que par un effet visible de la puissance divine une grande partie de la terre est devenue chrétienne, & persiste jusqu'à ce jour dans cette religion divine.

Dans tout cela je ne vois point de miracle; je n'y vois que des choses très-conformes à la marche ordinaire de l'esprit humain. Un imposteur adroit, un charlatan habile peut aisément trouver quelques adhérens dans une populace grossière, ignorante, superstitieuse; ces adhérens entraînés par ses conseils ou séduits par ses promesses consentent à quitter une vie pénible & laborieuse pour suivre un homme qui leur fait entendre qu'il les fera *pêcheurs d'hommes*, c'est-à-dire, qu'il les fera subsister par les ressources de son art aux dépens de la multitude toujours crédule. Le charlatan à l'aide de ses remèdes peut opérer des cures qui semblent merveilleuses à des spectateurs ignorans; ces imbécilles sur le champ voyent en lui un homme surnaturel & divin; il adopte lui-même cette idée, & confirme ses dévots dans la haute opinion qu'ils ont conçue de lui; il se sent intéressé à l'entretenir dans ses sectateurs, dont il trouve le secret d'allumer l'enthousiasme. Pour cet effet notre empirique se fait prédicateur; il parle par énigmes, par sentences obscures, en paraboles, à une multitude qui admire toujours ce qu'elle ne comprend pas. Pour se rendre plus agréable au peuple, il

déclame devant des misérables & des sots contre les riches, les grands, les savans & surtout contre les prêtres, qui furent de tout tems avarés, impérieux, peu charitables & onéreux au peuple. Si ses discours sont reçus avec empressement par le vulgaire, toujours chagrin, envieux & jaloux, ils déplaisent à tous ceux qui se voyent les objets des invectives & des fatires du prédicateur populaire. En conséquence ils lui en veulent, ils lui tendent des pièges, ils cherchent à le surprendre en faute afin de le démasquer une bonne fois & de se venger de lui. Celui-ci, à force d'imposture, leur prête enfin le flanc; à force de miracles ou de prestiges, il se déceit à la fin; pour lors on le faist, on le punit, & il ne lui reste pour adhérens que quelques idiots que rien ne peut détromper; que des partisans accoutumés par lui à mener une vie fainéante; que des fripons adroits qui veulent continuer à en imposer au public par des prestiges semblables à ceux de leur ancien maître, par des harangues obscures, décosuées, embrouillées & fanatiques, par des déclamations contre les magistrats & les prêtres; ceux-ci qui ont le pouvoir en main finissent par les persécuter, par les emprisonner, les fouetter, les châtier, les supplicier. Des vagabonds, accoutumés à la misère, soutiennent toutes ces traverses avec une fermeté que l'on rencontre assez souvent dans beaucoup de malfaiteurs; dans quelques-uns le courage se trouve fortifié par la chaleur du fanatisme. Cette fermeté surprend, émeut, attendrit, irrite les spectateurs contre ceux qui tourmentent des hommes que leur confiance fait regarder comme des innocens qui

pourroient avoir raison & pour qui la pitié d'ailleurs intéresse. C'est ainsi que l'enthousiasme se propage & que la persécution augmente toujours le nombre des partisans de ceux que l'on voit persécuter.

Je vous laisse, Madame, le soin d'appliquer l'histoire de notre charlatan & de ses adhérens au fondateur, aux apôtres & aux martyrs de la religion chrétienne. Avec quelque art qu'ait été faite la vie de Jésus-Christ, que nous ne tenons que de ses apôtres ou de leurs disciples, elle fournit suffisamment de quoi fonder nos conjectures. Je vous observe seulement que la nation des juifs étoit renommée par sa crédulité; que les compagnons de Jésus furent choisis dans la lie du peuple; que Jésus montra toujours de la préférence à la populace dont il voulut, sans doute, se faire un rempart contre les prêtres; & qu'enfin Jésus fut arrêté à la suite du plus éclatant de ses miracles, & nous le voyons mis à mort immédiatement après la résurrection de Lazare qui, d'après le récit même de l'évangile, porte les caractères les plus évidens de la fraude pour tous ceux qui voudront l'examiner sans préjugé.

Je crois, Madame, que ce que je viens de vous dire suffit pour vous faire sentir l'opinion que vous devez prendre du fondateur du Christianisme & de ses premiers sectateurs; ceux-ci ont été ou des dupes ou des fanatiques qui se sont laissés séduire par des prestiges & des discours conformes à leurs desirs ou par des imposteurs adroits qui ont su mettre à profit les fourberies de leur ancien maître, qu'ils ont fait habilement revivre, afin d'établir une religion qui les a fait

subsister eux-mêmes aux dépens des peuples & qui maintient encore aujourd'hui dans l'abondance ceux que nous payons richement pour nous transmettre de pere en fils les fables, les visions & les merveilles dont la Judée fut le berceau. La propagation de la foi chrétienne & la constance des martyrs n'ont rien de surprenant, le peuple court après tous ceux qui lui font voir des merveilles, il reçoit sans raisonner tout ce qu'il leur plaît de débiter, il transmet à ses enfans les contes qu'il a entendu rapporter, & peu à peu ses opinions entraînent les souverains, les grands & même les savans.

Quant aux martyrs, leur constance n'a rien de surnaturel. Les premiers chrétiens, ainsi que tous les novateurs, furent traités par les juifs & les payens en perturbateurs du repos public. Déjà suffisamment enivrés du fanatisme que leur religion inspiroit; persuadés que Dieu se tenoit prêt à les couronner & à les recevoir dans ses demeures éternelles; en un mot, voyant les cieux ouverts & convaincus d'ailleurs que le monde alloit finir, il n'est pas surprenant qu'ils eussent le courage de braver les supplices, de les endurer avec constance & de mépriser la mort. A ces motifs, fondés sur leurs opinions religieuses, il s'en joignoit encore bien d'autres qui sont toujours de nature à opérer fortement sur l'esprit des hommes. Ceux qui comme chrétiens se trouvoient emprisonnés & maltraités pour la foi, étoient visités, consolés, encouragés, honorés, comblés de biens par leurs freres, qui leur prodiguoient leurs soins & leurs secours pendant leur détention, & qui leur rendoient une espèce de

culte après leur mort. Ceux au contraire qui montroient de la foiblesse étoient honnis, méprisés, détestés, & quand ils marquoient du repentir on les forçoit de subir une pénitence rigoureuse qui duroit aussi longtems que leur vie. Ainsi les motifs les plus puissants se réunissoient pour inspirer du courage aux martyrs, & ce courage n'a rien de plus surnaturel que celui qui nous détermine tous les jours à braver les dangers les plus évidens par la crainte de se déshonorer aux yeux de nos concitoyens; une lâcheté nous exposeroit à l'infamie pour le reste de nos jours. Il n'y a rien de miraculeux dans la constance d'un homme à qui d'un côté l'on montre le bonheur éternel & les plus grands honneurs, & qui de l'autre se voit menacé de la haine, du mépris & de regrets durables.

Vous voyez donc, Madame, que rien n'est plus facile que de renverser les preuves par lesquelles les docteurs chrétiens établissent la révélation, qu'ils trouvent si bien appuyée. Les miracles, les martyrs, les prophéties ne prouvent rien. Toutes les merveilles rapportées dans l'ancien & le nouveau testament, si elles étoient véritables, ne prouveroient pas la toute-puissance divine, mais au contraire l'impuissance dans laquelle la divinité se seroit continuellement trouvée de convaincre les hommes des vérités qu'elle vouloit leur annoncer. D'un autre côté, en supposant que ces miracles eussent produit tout l'effet que Dieu pouvoit en attendre, nous ne pouvons plus les croire que sur la tradition & les récits des autres, qui sont souvent suspects, fautifs, exagérés. Les miracles de Moyse ne nous

sont attestés que par Moïse, ou par des écrivains Hébreux, intéressés à les faire croire au peuple qu'ils vouloient gouverner. Les miracles de Jésus ne nous sont attestés que par ses disciples qui cherchoient à se faire des adhérens en racontant à un peuple crédule des prodiges dont ils prétendoient avoir été les témoins, ou que peut-être quelques-uns d'entre eux croyoient avoir vu réellement. Tous ceux qui trompent les hommes ne sont pas toujours des fourbes, souvent ils sont trompés par des dupes de bonne foi. D'ailleurs je crois vous avoir suffisamment prouvé que les miracles répugnent à l'essence d'un Dieu qui est immuable, ainsi qu'à la sagesse qui ne lui permettroit point de rien changer aux loix sages qu'il a lui-même établies. Enfin les miracles sont inutiles puisque ceux que l'écriture nous raconte n'ont pas produit les effets que Dieu s'étoit proposé.

La preuve de la religion chrétienne tirée des prophéties n'est pas mieux fondée. Quiconque examinera sans prévention ces prétendus oracles divins n'y trouvera jamais qu'un jargon ambigu, inintelligible, absurde, décousu, entièrement indigne d'un Dieu qui auroit le dessein de montrer sa préscience & d'instruire son peuple de l'avenir. Il n'existe pas dans toute l'écriture sainte une seule prophétie assez précise pour être littéralement appliquée à Jésus-Christ. Pour vous convaincre de cette vérité demandez aux plus savans de nos docteurs quelles sont ces prophéties formelles dans lesquelles ils ont le bonheur de découvrir le Messie; vous verrez que ce n'est qu'à l'aide d'explications forcées, de figures,

do

de paraboles, de sens mystiques qu'ils viendront à bout d'y trouver quelque chose de sensé & de les appliquer au Dieu fait homme qu'ils nous font adorer. Il sembleroit que la divinité n'a fait des prédictions que pour qu'on ne pût y rien comprendre. Dans ces oracles équivoques, dont il est impossible de pénétrer le sens, nous ne trouvons que le langage de l'ivresse, du fanatisme & du délire. Lorsqu'on croit y entrevoir quelque chose d'intelligible, il est aisé de s'apercevoir que les prophètes ont voulu parler d'événemens arrivés de leur tems ou de personnages qui les avoient précédés. C'est ainsi que nos docteurs appliquent gratuitement au Christ des prophéties ou plutôt des relations faites après coup sur David, sur Salomon, sur Cyrus &c. L'on croit voir annoncer le châtiment du peuple juif dans des récits où il n'est évidemment question que de la captivité de Babylone; dans cet événement bien antérieur à Jésus-Christ, on s'imagine trouver la prédiction de la dispersion des juifs, que l'on suppose une punition visible de leur déicide, & que l'on voudroit faire passer aujourd'hui pour une preuve indubitable de la vérité du Christianisme.

Il n'est donc point étonnant que les juifs anciens & modernes n'aient point vu dans les prophètes ce que nos docteurs nous y montrent ou s'imaginent y voir eux-mêmes. Jésus lui-même n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs dans ses prédictions. Dans l'évangile il annonce à ses disciples de la façon la plus formelle la destruction du monde & le jugement dernier, comme des événemens très-prochains & qui devoient arriver avant que la génération qui subsistoit alors fût passée. Ce-

Tome II.

E

pendant le monde dure encore & ne paroît nullement en danger de finir. Il est vrai que nos docteurs prétendent que dans la prédiction de Jésus-Christ il s'agit de la ruine de Jérusalem par Vespasien & Titus ; mais il n'y a que des personnes qui n'ont point lu l'évangile qui puissent prendre le change là-dessus, ou se payer de cette défaite. Au reste, en l'adoptant, il faudra du moins convenir que le fils de Dieu lui-même n'a point su prophétiser plus clairement que ses obscurs prédécesseurs.

En effet à chaque page des livres sacrés que l'on assure inspirés par Dieu même, ce Dieu ne semble se révéler que pour mieux se cacher ; il ne parle que pour n'être point entendu ; il n'annonce des oracles que pour qu'on ne puisse ni les comprendre ni les appliquer ; il ne fait des miracles que pour faire des incrédules ; il ne se manifeste aux hommes que pour étourdir leur jugement & dérouter la raison qu'il leur avoit donnée. La Bible nous représente sans cesse Dieu comme un séducteur, un tentateur, un tyran soupçonneux, qui ne fait à quoi s'en tenir sur le compte de ses sujets, qui s'amuse à tendre des pièges à ses créatures, qui les éprouve pour avoir le plaisir de les punir d'avoir succombé à ses tentations ; ce Dieu n'est occupé qu'à édifier pour détruire, à démolir pour rebâtir ; semblable à un enfant qui se dégoûte de ses jouets, il défait sans cesse ce qu'il a fait, il brise ce qui étoit l'objet de ses desirs. Nulle prévoyance, nulle constance, nulle harmonie dans sa conduite ; nulle liaison, nulle clarté dans ses discours ; s'il agit, tantôt il approuve ce qu'il a fait, tantôt il

s'en repent ; il s'irrite & se fâche de ce qu'il a permis de faire ; il souffre malgré sa puissance infinie que l'homme l'offense ; il consent que Satan sa créature dérange tous ses projets. En un mot les livres révélés des chrétiens & des juifs ne semblent imaginés que pour rendre incertaines ou même pour anéantir les qualités que l'on attribue à la divinité & que l'on assure constituer son essence. Toute l'écriture sainte, le système entier de la religion chrétienne ne paroissent fondés que sur l'impuissance où Dieu s'est trouvé de rendre le genre - humain aussi sage, aussi bon, aussi heureux qu'il le voudroit. La mort de son fils innocent immolé à sa vengeance est devenue inutile pour la partie la plus nombreuse des habitans de la terre ; presque tout le genre-humain, malgré les efforts continuels de la divinité, continue à l'offenser, à frustrer ses projets, résiste à ses volontés, & persévère dans sa méchanceté.

C'est sur des notions si fatales, si contradictoires, si indignes d'un Dieu juste, d'un Dieu sage, d'un Dieu bon, d'un Dieu raisonnable, d'un Dieu indépendant, immuable & tout-puissant que se fonde la religion chrétienne, que l'on assure établie pour toujours par un Dieu qui s'est pourtant déjà dégoûté de la religion des juifs, avec lesquels il avoit fait & juré une alliance éternelle.

C'est au tems à prouver si ce Dieu sera plus constant & plus fidèle à remplir ses engagemens avec les chrétiens, qu'il ne l'a été à remplir ceux qu'il avoit pris avec Abraham & sa postérité. J'avoue, Madame, que sa conduite passée me donne de l'inquiétude sur celle qu'il pourra tenir

par la suite. S'il a pu reconnoître lui-même, par la bouche d'Ezéchiël, que les loix qu'il avoit données aux juifs *n'étoient pas bonnes*, il pourroit bien quelque jour trouver des défauts dans celles qu'il a données aux chrétiens. Nos prêtres semblent eux-mêmes partager mes soupçons, & craindre que Dieu ne s'ennuye de la protection qu'il a si longtems accordée à son église. Les inquiétudes qu'ils montrent, les efforts qu'ils font pour empêcher le monde de s'éclairer, les persécutions qu'ils suscitent à tous ceux qui les contredisent; semblent prouver qu'ils se défient des promesses de Jésus-Christ, & qu'ils ne sont pas intimement convaincus de l'éternelle durée d'une religion qui ne leur paroît divine que parce qu'elle leur donne le droit de commander en Dieux à leurs concitoyens. Il seroit, sans doute, bien fâcheux que leur empire fût détruit; cependant il est à craindre que si les souverains de la terre & les peuples se lassent une fois de leur joug, le souverain du ciel n'en fût bientôt dégoûté.

Quoi qu'il en soit, j'ose me flatter, Madame, que la lecture de cette lettre vous détrompera pleinement d'une vénération aveugle pour des livres que l'on appelle *divins*, tandis qu'ils ne paroissent faits que pour dégrader & détruire le Dieu que l'on en suppose l'auteur. Dans ma première, je compte vous faire voir que les dogmes établis par ces mêmes livres ou inventés depuis pour justifier les idées qu'ils nous donnent de Dieu, ne sont pas moins contraires aux notions de cet être infiniment parfait. Un système qui part de faux principes ne peut jamais devenir qu'un amas de faussetés. Je suis &c.

QUATRIÈME LETTRE.

VOUS scavez, Madame, que nos docteurs prétendent que ces livres révélés, que j'ai sommairement examinés dans ma lettre précédente, ne renferment pas un mot qui ne soit inspiré par l'esprit de Dieu ; ce que je vous en ai dit doit vous prouver qu'en partant de cette supposition, la divinité a fait l'ouvrage le plus informe, le plus contradictoire, le plus inintelligible qui ait jamais existé ; en un mot un ouvrage dont tout homme sensé rougiroit d'être l'auteur. Si quelque prophétie se trouve vérifiée pour les chrétiens, ce ne peut être que celle d'Isaïe, qui dit : *En écoutant vous entendrez & vous ne comprendrez point.* Mais dans ce cas nous répondrons qu'il étoit assez inutile de parler pour n'être point compris ; se révéler pour ne rien apprendre, c'est ne point se révéler.

Ne soyons donc point surpris si les chrétiens, nonobstant la révélation dont ils assurent avoir été favorisés, n'ont aucunes idées précises ni sur la divinité ni sur ses volontés, ni sur la façon d'entendre ses oracles. Le livre dans lequel ils vont puiser n'est propre qu'à confondre les notions les plus simples, qu'à jeter dans les plus grandes incertitudes, qu'à faire naître d'éternelles disputes. Si ce fut-là le projet de la divinité, elle y a sans doute parfaitement réussi. Les docteurs du christianisme ne furent jamais d'accord sur la façon d'entendre les vérités que Dieu s'é-

toit donné la peine de révéler lui-même ; tous les efforts qu'ils ont employés jusqu'ici n'ont encore pu parvenir à rien éclaircir , & les dogmes qu'ils ont successivement inventés , ne pourront jamais justifier aux yeux d'un homme de bon sens la conduite de l'être infiniment parfait.

Aussi plusieurs d'entre eux sentant les inconvéniens qui pouvoient résulter de la lecture des livres saints, les ont soigneusement ôté des mains du vulgaire & des simples ; ils ont compris qu'une pareille lecture n'étoit propre qu'à scandaliser & qu'il ne falloit que le bon sens pour y découvrir une foule d'absurdités. Ainsi les oracles de Dieu même ne sont point faits pour ceux à qui Dieu a prétendu les adresser ; il faut être initié dans les mystères du sacerdoce pour avoir droit de puiser dans l'écriture sainte les lumières que la divinité destine à tous ses enfans chéris. Mais les théologiens eux-mêmes parviennent-ils à écarter les difficultés que les livres sacrés présentent à chaque page ? A force de méditer les mystères qui y sont contenus , nous donnent-ils des idées plus nettes sur les voies de la divinité ? Non , sans doute ; ils expliquent des mystères par d'autres mystères ; ils entassent de nouvelles obscurités sur les obscurités primitives ; rarement peuvent-ils s'accorder entre eux , & lors même que par hazard leurs opinions se réunissent , nous n'en sommes pas plus éclaircis , & notre raison se trouve toujours également confondue.

S'ils sont d'accord sur quelque point , c'est pour nous dire que la raison humaine , dont on suppose Dieu l'auteur , a pu se dépraver ; n'est-ce pas taxer Dieu d'impuissance , d'injustice , de

malignité? Pourquoi ce Dieu, en créant un être raisonnable, ne lui a-t-il pas donné une raison que rien ne pût corrompre? On nous répond que la raison de l'homme dut être nécessairement bornée; que la perfection ne peut être l'apanage d'une créature; que les voies de Dieu ne sont point les voies de l'homme. Mais dans ce cas pourquoi la divinité s'offense-t-elle des imperfections nécessaires qui se trouvent dans ses créatures? Comment un Dieu juste peut-il exiger que notre esprit admette ce que notre esprit n'est point fait pour comprendre? Ce qui est au-dessus de notre raison peut-il être fait pour nous dont la raison est bornée? Si Dieu est infini, comment une créature finie peut-elle en raisonner? Si les mystères & les desseins cachés de la divinité ne sont point de nature à être compris par l'homme, à quoi bon l'en occuper sans cesse? Si Dieu eût voulu que nous nous occupassions de ses voies, n'auroit-il pas dû nous donner une raison proportionnée aux choses qu'il vouloit que nous scussions?

Vous voyez donc, Madame, qu'en déprimant notre raison, en la supposant corrompue, nos prêtres anéantissent eux-mêmes la nécessité de la religion, qui ne peut être utile ou importante pour nous qu'autant que nous la pourrions comprendre. Ils sont plus, en supposant notre raison dépravée, ils accusent Dieu d'injustice pour exiger que cette raison conçoive ce qu'elle ne peut concevoir. Ils l'accusent d'impuissance pour n'avoir pas rendu cette raison plus parfaite; en un mot, en dégradant l'homme, ils dégradent Dieu & le dépouillent des attributs qui

sont de son essence. Appelleriez-vous bon & juste un pere qui voulant que ses enfans marchassent par une route obscure & remplie de dangers, ne leur donneroit pour se conduire qu'une lumiere trop foible pour trouver leur chemin & pour éviter les dangers continuels dont ils seroient entourés ? Trouveriez-vous que ce pere auroit bien pourvu à leur sûreté en leur donnant par écrit des instructions inintelligibles & qu'ils ne pourroient point déchiffrer à la foible lueur du flambeau qu'il leur auroit donné ?

On ne manquera pas de nous dire que la corruption de la raison & la foiblesse de l'esprit humain sont des suites du péché : mais pourquoi l'homme a-t-il péché ? Comment un Dieu bon a-t-il permis que cet enfant chéri pour lequel il avoit créé l'univers, & dont il exigeoit les hommages, l'offensât lui-même, & par là éteignît ou affoiblit le flambeau qu'il lui avoit donné ? D'un autre côté la raison d'Adam devoit être sans doute bien plus parfaite avant son péché ; dans ce cas comment la raison ne l'a-t-elle pas empêché de succomber & de pécher ? La raison d'Adam étoit-elle corrompue même avant d'avoir encouru la colere de son Dieu ? Étoit-elle dépravée avant d'avoir rien fait qui pût la dépraver ?

Pour justifier la conduite bizarre de la providence ; pour l'empêcher de passer pour l'auteur du péché ; pour lui sauver le ridicule d'être la cause ou le complice des offenses qu'on lui fait à elle-même, les théologiens ont imaginé un être subordonné à la puissance divine ; c'est lui qu'ils ont fait l'auteur de tout le mal qui se

commet dans l'univers. Dans l'impossibilité de concilier les désordres continuels dont le monde est le théâtre, avec les volontés d'un Dieu rempli de bonté, créateur & conservateur des choses, qui aime l'ordre, qui ne cherche que le bonheur de ses créatures, ils ont imaginé un génie destructeur, rempli de méchanceté, qui s'acharnoit à rendre les hommes malheureux & à faire échouer les vues bienfaisantes de l'éternel. C'est cet être malfaisant & pervers que l'on a nommé *Satan*, le *Diable*, l'*Esprit malin*; nous lui voyons jouer un grand rôle dans toutes les religions du monde, dont les fondateurs se sont trouvés dans l'impuissance de faire partir d'une même source & le bien & le mal. A l'aide de cet être imaginaire, on a cru résoudre toutes les difficultés; on n'a point vu qu'une pareille invention anéantissoit évidemment la toute-puissance divine, que ce système étoit rempli de contradictions palpables, & que si c'est le diable qui fait pécher, ce seroit, en toute justice, lui seul qui devoit en porter la peine.

Si Dieu est l'auteur de tout, c'est lui qui a créé le diable; si ce diable est méchant, s'il fait échouer les projets de la divinité, c'est que la divinité permet ou veut que ses projets échouent, ou n'a point assez de force pour empêcher le diable d'exercer son pouvoir. Si Dieu ne vouloit pas que le diable existât, le diable n'existeroit point; Dieu pourroit l'anéantir d'un seul mot, ou du moins Dieu pourroit changer en lui ses dispositions si fâcheuses pour nous & si contraires aux projets d'une providence bienfaisante: dès que le diable agit & subsiste, nous sommes

forcés d'en conclure que la divinité trouve bon qu'il agisse comme il fait & dérange perpétuellement les desseins.

Ainsi, Madame, l'invention du diable ne remédie à rien ; elle ne sert au contraire qu'à embrouiller les choses. En mettant sur son compte tout le mal qui se commet dans le monde, on n'en disculpe nullement la divinité ; toute la puissance qu'on lui suppose est prise sur celle de l'Eternel ; & vous savez très-bien que , d'après les notions de la religion chrétienne, le diable a bien plus d'adhérens que Dieu lui-même ; continuellement il lui débauche ses serviteurs & il parvient à les révolter contre lui ; sans cesse, en dépit de Dieu, il les entraîne dans la perdition ; contre un seul homme qui lui demeure fidèle & qui trouve grace devant ses yeux, vous n'ignorez pas qu'il y en a des millions qui, suivant les étendards de Satan, seront plongés avec lui dans des malheurs éternels.

Mais comment Satan lui-même a-t-il encouru la disgrâce du Tout - Puissant ? Par quel forfait a-t-il pu mériter de devenir l'objet éternel de la colère du Dieu qui l'a créé ? La religion chrétienne nous explique tout cela ; elle nous apprend que le diable étoit dans l'origine un ange, c'est-à-dire , un pur esprit rempli de perfections, créé par la divinité pour occuper un poste distingué dans la cour céleste, destiné comme les autres courtisans de l'Eternel à recevoir ses ordres & à jouir près de lui d'un bonheur inaltérable ; mais l'ambition le perdit ; son orgueil l'ayant aveuglé, il osa se révolter contre son maître ; il engagea d'autres esprits aussi purs que lui

dans son entreprise insensée ; en conséquence de sa témérité il fut précipité du ciel , ses malheureux adhérens furent entraînés dans sa chute ; & depuis endurcis par la volonté divine dans leurs folles dispositions , ils n'ont d'autre occupation dans l'univers que de tenter les hommes , de tâcher d'augmenter le nombre des ennemis de Dieu & des victimes de sa colere.

C'est à l'aide de cette fable que les docteurs chrétiens voyent la chute d'Adam préparée par la Toute-Puissance même antérieurement à la création du monde. Il falloit que la divinité eût un grand desir que l'homme péchât , puisqu'elle s'y prit de si loin pour le faire pécher ! en effet ce fut le diable qui par la suite du tems couvert de la peau d'un serpent sollicita la mere du genre-humain à désobéir à Dieu & à rendre son mari complice de sa rebellion. Mais la difficulté ne sera point levée par toutes ces inventions. Si Satan dans le tems où il étoit un ange vivoit dans l'innocence & méritoit les bontés de son Dieu , comment ce Dieu a-t-il permis qu'il s'élevât dans son esprit des idées d'orgueil , d'ambition & de révolte ? Comment cet ange de lumiere fut-il assez aveugle pour ne point reconnoître la folie de son entreprise ? Ignoroit-il que son maitre étoit tout-puissant ? Qui est-ce qui a tenté Satan ? Quelle raison la divinité put-elle avoir de le choisir pour être l'objet de sa fureur , le destructeur de ses projets , l'ennemi de son pouvoir ? Si l'orgueil est un péché , si l'idée même d'une révolte est le plus grand des crimes , le péché fût donc antérieur au péché , & Lucifer offensa Dieu , même dans son état de

pureté ; car enfin un être pur , innocent , agréable à son Dieu , qui avoit toutes les perfections dont une créature pouvoit être susceptible , devoit être exempt d'ambition , d'orgueil & de folie. Nous devons en dire autant de notre premier pere qui , malgré sa sagesse , son innocence & ses lumieres infuses par Dieu lui-même , n'a pas laissé de pécher en succombant à la tentation du démon.

Ainsi en dernier ressort ce sera toujours Dieu qui sera la cause du péché ; ce sera Dieu qui aura tenté Lucifer dès avant la création du monde , afin qu'il devint à son tour le tentateur de l'homme & la cause de la perte de toute la race humaine. Il sembleroit que Dieu n'eut créé les anges & l'homme que pour leur fournir l'occasion de pécher.

Il est aisé de sentir le ridicule de ce système ; aussi pour le sauver , les théologiens ont-ils cru devoir en inventer un autre non moins absurde qui sert de base à toutes les religions révélées , & par le moyen duquel on croit justifier pleinement la providence divine. Ce système est celui qui suppose le libre arbitre de l'homme , c'est-à-dire , qu'il est le maître de faire le bien ou le mal & de diriger sa volonté. Aux mots de *libre arbitre* je vois déjà , Madame , que vous vous effrayez ; vous craignez , sans doute , une dissertation métaphysique. Rassurez-vous néanmoins , je me flatte de simplifier la question au point de la rendre très-claire , je ne dis pas seulement pour vous , mais encore pour des personnes qui n'auroient point vos lumieres.

Dire que l'homme est libre, c'est le soustraire au pouvoir de l'être suprême, c'est prétendre que Dieu n'est point le maître de sa volonté ; c'est avancer qu'une foible créature peut, quand il lui plaît, se révolter contre son créateur, déranger ses projets, troubler l'ordre qu'il aime, rendre inutiles ses travaux, le chagriner, l'affliger, agir sur lui, mettre ses passions & sa bile en mouvement. Ainsi, du premier coup d'œil, vous voyez découler de ce principe une foule d'absurdités. Si Dieu est ami de l'ordre, tout ce que font ses créatures doit nécessairement conspirer au maintien de cet ordre ; sans cela la volonté divine manqueroit d'avoir son effet. Si Dieu a des projets, ils doivent toujours nécessairement s'exécuter ; si l'homme peut affliger son Dieu, l'homme est le maître du bonheur de ce Dieu, & la ligue qu'il fait avec Satan est assez forte pour dissiper les projets de la divinité. En un mot si l'homme est libre de pécher, Dieu n'est plus tout-puissant.

On nous répondra que Dieu, sans nuire à sa toute-puissance, peut donner à l'homme la liberté, que cette liberté est un bienfait par lequel Dieu veut le mettre à portée de mériter ses bontés ; mais d'un autre côté cette liberté le met aussi à portée de mériter sa haine, de l'offenser & par-là d'encourir des malheurs infinis ; d'où je conclus que cette liberté n'est nullement un bienfait & nuit évidemment à la bonté divine. Cette bonté seroit plus réelle si les hommes se trouvoient forcés à faire toujours ce qui doit plaire à Dieu, ce qui est conforme à l'ordre, ce qui peut les conduire au bonheur. Si les hommes, en vertu de

leur liberté, font des choses contraires aux vûes de Dieu, ce Dieu qui prévoit tout, a dû prévoir qu'ils abuseroient de leur liberté; s'il a prévu qu'ils pécheroient il auroit dû les en empêcher; s'il n'a point empêché qu'ils fissent du mal, il a consenti au mal qu'ils pouvoient faire; s'il y a consenti, il ne peut s'en offenser; s'il s'en offense ou s'il les punit du mal qu'ils ont fait, il est injuste & méchant; s'il permet qu'ils courent à leur perte, il doit s'en prendre à lui-même & ne peut avec raison les châtier d'avoir abusé de leur liberté, d'avoir été trompés ou séduits par les objets qu'il avoit lui-même placés sur leur chemin pour les séduire, pour les tenter, pour déterminer leurs volontés à mal faire (*).

Que diriez-vous d'un pere qui donneroit à ses enfans en bas âge & dépourvus d'expérience, la liberté de satisfaire leurs appétits désordonnés jusqu'à se faire du mal? Ce pere seroit-il en droit de se fâcher de l'abus qu'ils feroient de la liberté, qu'il leur auroit accordée? N'y auroit-il pas de la malice à ce pere, qui auroit prévu ce qui devoit arriver, de mettre ses enfans à portée de se nuire? Ne montreroit-il pas le comble de la déraison, s'il les punissoit du mal qu'ils se sont fait & du chagrin qu'ils lui causent? Ne seroit-ce pas à lui-même qu'il devoit s'en prendre de la sottise de ses enfans?

(*) Conférez-ici ce que dit Bayle *Didion. crit. art. Origene*, rem. E. art. *Pauliciens* rem. E. F. M. & dans le troisieme volume des *réponses aux questions d'un Provincial*.

Voilà pourtant les points de vue sous lesquels le système de la liberté de l'homme nous montre la divinité. cette liberté seroit de sa part le présent le plus dangereux ; puisqu'elle mettroit l'homme en état de se faire les maux les plus affreux. D'où nous devons conclure que ce système, loin de justifier la divinité, la rend coupable de malice, d'imprudence, d'injustice & de folie. Ce seroit renverser toutes nos idées que de prétendre qu'un être infiniment sage & bon consentit à punir ses créatures des penchans qu'il leur auroit donnés ou qu'il auroit souffert que le diable leur inspirât. Toutes les subtilités de la théologie ne tendent réellement qu'à détruire les notions qu'elle même nous donne de la divinité. Cette théologie est évidemment le tonneau des Danaïdes.

Cependant nos docteurs ont imaginé des moyens pour étayer leurs suppositions ruineuses. Vous avez plus d'une fois ouï parler de la *Prédestination* & de la *Grace* ; mots terribles ! qui excitent encore parmi nous des disputes dont la raison seroit forcée de rougir, si les chrétiens ne se faisoient un devoir de renoncer à la raison ; & qui n'en ont pas moins des conséquences funestes pour la société. N'en soyons point surpris ; les principes faux ou obscurs d'où partent les théologiens doivent nécessairement produire des dissensions entre eux : leurs querelles seroient indifférentes, si l'on n'y attachoit pas plus d'importance qu'elles ne le méritent.

Quoi qu'il en soit, le système de la prédestination suppose que Dieu dans ses décrets éternels a résolu que quelques hommes élus & favo-

risés recevroient des graces spéciales, à l'aide desquelles ils pourroient se rendre agréables à Dieu & parvenir au bonheur éternel, tandis qu'une infinité d'autres sont destinés à la perdition, & ne recevront du ciel aucune des graces nécessaires pour obtenir le salut. Il suffit, je pense, d'exposer ce système pour en reconnoître l'absurdité. Il fait de Dieu, de l'être infiniment bon & parfait, un tyran partial, qui n'a créé le plus grand nombre des hommes que pour être les jouets & les victimes de son caprice; il suppose que Dieu punit ses créatures pour n'avoir point reçu les graces qu'il n'a point voulu leur donner; il nous présente ce Dieu sous des traits si révoltans que les théologiens sont forcés d'avouer que ce qu'ils nous disent là-dessus est un profond mystère, dans lequel l'esprit humain n'est point fait pour pénétrer. Mais si l'homme n'est pas fait pour porter un œil curieux sur cet affreux mystère, c'est-à-dire, sur l'étonnante absurdité que nos docteurs ont enfantée vainement pour rendre compte des voies de Dieu, ou pour tâcher de concilier l'injustice atroce de ce Dieu avec sa bonté infinie, de quel droit veulent-ils nous faire adorer ce mystère, nous obliger de le croire, nous forcer de souscrire à une opinion qui sappe la bonté divine jusques dans ses fondemens? Comment raisonnent-ils d'un dogme & se querellent-ils avec acharnement sur un système auquel de leur aveu ils ne comprennent rien eux-mêmes?

Plus vous examinez la religion, & plus vous aurez d'occasions de vous convaincre que les choses que nos docteurs appellent des *Mystères*
ne

ne font jamais que les difficultés qui les embarrassent eux-mêmes, quand ils ne peuvent venir à bout d'éviter des absurdités dans lesquelles leurs faux principes les jettent nécessairement. Ce mot n'est point fait pour nous en imposer ; ces graves docteurs n'entendent point eux-mêmes les choses dont ils nous parlent sans cesse ; ils inventent des mots faute de pouvoir expliquer les choses, & ils donnent le nom de *Mystères* à ce qu'ils ne comprennent pas mieux que nous.

Toutes les religions du monde sont fondées sur la prédestination ; toutes les révélations, comme vous avez déjà pu l'entrevoir, supposent ce dogme odieux, qui fait de la providence une injuste marâtre, qui montre une prédilection aveugle pour quelques-uns de ses enfans au préjudice de tous les autres. Elles font de Dieu un tyran qui punit des fautes nécessaires auxquelles il a lui-même sollicité ou dans lesquelles il a permis que l'on fût entraîné. Ce dogme qui a servi de base à tout le paganisme, est encore le grand pivot de la religion chrétienne, dont le Dieu ne doit pas moins exciter la haine que les divinités les plus méchantes des peuples idolâtres. Avec de telles notions, il n'est point étonnant que ce Dieu soit pour ceux qui le méditent un objet effrayant, affligeant, dont l'idée suffit pour troubler l'imagination & pour porter à des folies dangereuses.

Le dogme de l'autre vie servit encore à disculper la divinité des injustices apparentes ou passagères dont on dut naturellement l'accuser. On prétendit qu'elle se plaisoit à éprouver ici-

Tome II.

F

bas ses amis mêmes, bien résolue de les en dédommager amplement par la suite dans un autre séjour que l'on imagina pour les âmes. Mais, comme je crois déjà l'avoir insinué, ces épreuves que Dieu fait essuyer aux bons, ou montrent son injustice, au moins passagère, ou contredisent son *omniscience*. Si Dieu fait tout & connoît jusqu'aux replis les plus cachés du cœur de ses créatures, qu'a-t-il besoin de les éprouver? S'il a résolu de leur accorder les grâces nécessaires pour les soutenir, n'est-il pas assuré qu'elles ne succomberont jamais? S'il est injuste & cruel, ce Dieu n'est pas immuable, il dément son caractère, au moins pour quelque tems, il déroge à des perfections qui devroient toujours se trouver en lui. Que penserions-nous d'un roi qui pendant quelque tems feroit éprouver à ses favoris les traitemens les plus affreux, sans qu'ils eussent rien fait pour mériter leur disgrâce, & qui croiroit avoir tout réparé en les comblant ensuite de ses plus grandes faveurs? Un tel prince ne nous paroîtroit-il pas méchant, fantasque & cruel? Cependant ce prince soupçonneux seroit pardonnable à quelques égards, si pour son propre intérêt & pour mieux s'assurer de l'attachement de ses amis il leur faisoit subir quelques épreuves. Il n'en est pas ainsi de Dieu, qui sachant tout, qui pouvant tout, ne peut jamais avoir rien à craindre des dispositions de ses créatures. D'où l'on voit que c'est faire jouer à la divinité un rôle bien puerile, bien ridicule, bien injuste, que de supposer qu'elle éprouve ses serviteurs, & qu'elle les fasse souffrir sans raison en ce monde.

pour les dédommager dans un autre. Nos théologiens ne manqueront pas de trouver des motifs de cette conduite de Dieu qu'ils croiront propres à le justifier ; mais ces prétendus motifs seront empruntés de la toute-puissance de cet être, de son pouvoir absolu sur ses créatures à qui il ne doit pas rendre compte de ses actions, & partout nous verrons que notre théologie, croyant justifier son Dieu, en fait un despote, un tyran, c'est-à-dire, le plus haïssable des maîtres.

Je suis, &c.

CINQUIEME LETTRE.

NOUS voici, Madame, conduits à l'examen du dogme de la vie future dans laquelle on suppose que la divinité, après avoir fait passer les hommes par les tentations, les épreuves & les traverses de la vie présente, afin de s'assurer s'ils sont dignes de son amour ou de sa haine, leur donnera les récompenses ou leur infligera les châtimens qu'ils auront mérités. Ce dogme, qui est un des points capitaux de la religion chrétienne, est fondé sur un grand nombre de principes ou de suppositions dont nous avons déjà fait voir l'absurdité & l'incompatibilité avec les notions que cette même religion nous donne de la divinité. En effet, il suppose que l'homme peut offenser ou réjouir le souverain de la nature, influencer sur son humeur, exciter ses passions, l'affliger, le tourmenter, lui résister & se soustraire à son pouvoir. Il suppose la liberté de l'homme, système que nous venons de trouver incompatible avec la bonté, la justice, la toute-puissance divine. Il suppose que Dieu a besoin d'éprouver ses créatures & de les faire, pour ainsi dire, passer par un noviciat pour savoir à quoi s'en tenir sur leur compte. Il suppose dans un Dieu, qui n'a fait l'homme que pour le rendre heureux, l'impuissance de le mettre tout d'un coup dans la route qui le conduiroit infailliblement à une félicité permanente. Il suppose que l'homme se survivra lui-même, ou que même après sa mort il continuera à penser, à sentir,

à agir comme il faisoit de son vivant. En un mot, il suppose l'immortalité de l'ame ; opinion inconnue au législateur des Juifs, qui n'en a parlé nulle part au peuple à qui Dieu s'étoit manifesté ; opinion que du tems de Jésus-Christ les uns admettoient & les autres rejettoient à Jérusalem, sans que le MESSIE, qui venoit pour instruire, daignât fixer les idées de ceux qui pouvoient se tromper à cet égard ; opinion qui paroît avoir été enfantée dans l'Égypte ou dans les Indes, antérieurement à la religion Judaïque, mais qui ne fut connue des Hébreux que quand ils eurent occasion de s'instruire de la philosophie payenne des Grecs & de la doctrine de Platon.

Quelle que soit l'origine de ce dogme, il fut avidement adopté par les chrétiens, qui le jugerent très-convenable à leur système religieux dont toutes les parties sont fondées sur le merveilleux, & qui se feroient un crime d'admettre la moindre opinion qui fût conforme à la raison. Ainsi, sans remonter jusqu'aux inventeurs de ce dogme inconcevable, examinons de sang froid cette opinion en elle-même ; voyons la solidité des principes sur lesquels elle s'appuye ; adoptons-la si nous la trouvons bien fondée, & rejettons-la si elle nous paroît dénuée de preuves & contraire à la raison, quand même elle auroit été reçue comme une vérité constante par toute l'antiquité ; quand même cette idée seroit adoptée par le plus grand nombre des hommes.

Ceux qui soutiennent l'immortalité de l'ame, regardent cette ame comme un être distingué de leur corps, d'une substance totalement diffé-

rente de la fienne qu'ils désignent sous le nom d'*Esprit*. Si l'on demande ce que c'est qu'un esprit ? on nous dit que c'est ce qui n'est point matière, & si l'on demande ce que l'on peut entendre par ce qui n'est point matière, qui est la seule chose dont nous puissions nous former une idée, on nous dira que c'est un esprit. En général, il est aisé de voir que les hommes les plus sauvages, ainsi que les penseurs les plus subtils, se servent du mot *esprit* pour désigner toutes les causes dont ils ne peuvent se faire des notions bien claires : ainsi le mot *esprit* ne désigne jamais qu'un être dont on n'a point d'idée.

Cependant on a prétendu que cet être inconnu, entièrement différent du corps, d'une substance qui n'avoit rien de conforme à la fienne, étoit pourtant capable de faire mouvoir ce corps, ce qui, sans doute, est déjà un mystère très-inconcevable. On a vu que cette substance spirituelle se trouvoit unie avec le corps matériel & régloit toutes ses fonctions. Comme on avoit supposé que la matière ne pouvoit ni penser, ni vouloir, ni sentir, on a cru que l'on concevroit bien mieux ces opérations en les attribuant à un être dont on avoit encore des idées bien moins claires que de la matière. En conséquence l'on a imaginé une foule de suppositions gratuites pour expliquer l'union de l'ame avec le corps. Enfin, dans l'impossibilité de se tirer des embarras insurmontables dans lesquels on s'étoit jetté en faisant l'homme double & en supposant qu'il renfermoit en lui-même un être distingué de lui-même, l'on a tranché toutes les difficultés en disant que cette union étoit un grand mystère,

ce qui veut dire en 'bon françois que l'on n'y comprenoit rien ; & l'on a eu recours à la toute-puissance de Dieu , à sa volonté suprême , à des miracles qui sont toujours les dernières ressources que les théologiens se réservent quand ils ne savent plus comment se tirer d'affaire.

Voilà donc à quoi se réduit tout le jargon métaphysique des profonds rêveurs qui depuis tant de siècles nous parlent d'une ame , d'une substance immatérielle dont ils n'ont aucune idée , d'un esprit, c'est-à-dire, d'un être totalement différent de ce que nous pouvons connoître : tout le verbiage théologique se borne à nous dire en termes pompeux, faits pour en imposer aux ignorans, que l'on ne fait point ce que c'est que l'ame ; que l'on appelle *esprit* toute cause dont la nature & la façon d'agir sont inconnues ; dont on ne comprend point le mécanisme ou le jeu ; & que sa façon d'agir & d'être est l'effet de la puissance d'un Dieu , dont l'essence est encore plus éloignée de la nôtre & plus cachée pour nous que l'ame humaine elle-même. A l'aide de ces mots qui ne vous apprendront rien du tout , vous en saurez autant , Madame , que tous les théologiens du monde.

Si vous voulez vous faire des idées plus précises de vous-même , écarterez donc les préjugés d'une vaine théologie qui ne consiste qu'à répéter des mots sans leur attacher des idées claires & qui en distinguant l'ame du corps , ne semble se proposer que de multiplier les êtres sans raison , ne fait que rendre plus incompréhensibles & plus obscures les notions peu distinctes que nous avons de nous-mêmes. Ces notions devien-

dront au moins plus simples & plus exactes si nous consultons la nature, l'expérience & la raison ; elles nous prouveront que l'homme ne sent que par les organes matériels de son corps, qu'il ne voit que par ses yeux, qu'il ne touche que par sa peau, qu'il n'entend que par ses oreilles &c. que lorsqu'aucuns de ses organes ne sont actuellement remués, ou n'ont été antérieurement ébranlés, l'homme ne peut avoir ni idées, ni pensées, ni mémoire, ni réflexion, ni jugement, ni desirs, ni volontés. L'expérience nous montrera que des êtres corporels & matériels sont seuls capables d'agir sur ses organes corporels, & que sans ces organes ce qu'on appelle son *ame* ne penseroit point ; ne sentiroit point, ne voudroit point, n'agiroit point. Tout nous démontre que l'ame subit continuellement les mêmes vicissitudes que le corps, elle se développe, se fortifie, décline & s'affoiblit avec lui ; enfin tout nous annonce qu'elle doit périr avec lui, à moins de prétendre que l'homme sentira lorsqu'il n'aura plus les organes qui lui font éprouver le sentiment ; qu'il verra, qu'il entendra sans avoir ni des yeux ni des oreilles : qu'il aura des idées sans avoir des sens pour recevoir l'impression des êtres physiques, & en exciter les perceptions dans son entendement ; enfin qu'il jouira ou souffrira lorsqu'il n'aura plus ni nerfs ni sensibilité.

Ainsi tout conspire à prouver que notre *ame* est la même chose que notre corps envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions, moins visibles à la vérité que les autres. Tout s'accorde à nous convaincre que sans le corps

L'ame n'est plus rien, & que toutes les opérations que l'on attribue à cette ame ne pourront plus s'exercer dès que le corps sera détruit. Notre corps est une machine qui tant que nous vivons est susceptible de produire des effets que l'on désigne sous différens noms pour les distinguer les uns des autres ; le sentiment est un de ces effets, la pensée en est un autre, la réflexion en est un autre &c. Ces dernières se passent au dedans de nous-mêmes, & notre cerveau paroît en être le siège ou l'organe qui en est susceptible. Cette machine une fois dérangée ou détruite n'est plus capable de produire les mêmes effets ni d'exercer les mêmes fonctions. Il en est de notre corps comme d'une horloge qui n'indique plus les heures ou qui ne sonne plus quand on vient à la briser.

Ainsi, belle Eugénie, cessez de vous occuper tristement du sort qui vous attend lorsque vous n'existerez plus. Après la mort du corps, l'ame ne subsistera plus ; ces feux dévorans dont on la menace n'auront point de prise sur elle ; elle ne sera plus susceptible de plaisirs ni de douleurs, d'idées riantes ou chagrines, de réflexions gaies ou lugubres. Ce n'est que par le corps que nous sentons, que nous pensons, que nous sommes gais ou tristes, heureux ou malheureux ; ce corps une fois dissout n'aura ni perceptions, ni sensations & par conséquent ni mémoire ni idées ; ses parties dispersées n'auront plus les mêmes qualités que quand elles étoient réunies, elles ne pourront plus conspirer à produire les mêmes effets. En un mot, le corps étant détruit, l'ame, qui n'est que le résultat de l'ensemble de ce corps, ne sera plus rien.

Nos docteurs ont si bien senti que l'ame qu'ils avoient si gratuitement distinguée du corps, ne pouvoit rien faire sans lui, qu'ils ont été forcés d'admettre un dogme ridicule inventé par les Mages de Perse, connu sous le nom de la *résurrection*. Ce système suppose que les parties dispersées du corps se rapprocheront un jour afin de le remettre dans son état primitif. Pour que ce phénomène étrange s'opere, il faudra que les particules de nos corps détruits, dont les unes se convertissent en terre, d'autres passent dans les plantes, d'autres dans des animaux tant de notre espece que de toute autre ; il faudra, dis-je, que ces particules dont quelques-unes se mêlent avec les eaux ou voltigent dans l'air ; qui souvent auront successivement appartenu à plusieurs hommes différens, se rassemblent pour reproduire l'individu qu'elles auront antérieurement constitué. Si vous ne concevez pas la possibilité de la chose, les théologiens vous l'expliqueront en vous disant que c'est un profond mystere qui ne peut se concevoir ; ils vous apprendront que la résurrection est un miracle, un effet surnaturel de la puissance divine. C'est ainsi qu'ils se tirent de toutes les difficultés que le bon sens leur oppose.

Si par hazard, Madame, vous ne vouliez pas vous contenter de ces raisons sublimes auxquelles le bon sens répugne, ils chercheront à séduire votre imagination par les peintures vagues des plaisirs ineffables dont jouiront en Paradis les corps & les ames de ceux qui auront adopté leurs rêveries ; ils vous diront qu'on ne

peut refuser de les en croire sur leur parole sans encourir l'indignation éternelle du Dieu des miséricordes ; ils allarmeront cette imagination par les peintures effrayantes des tourmens cruels que le Dieu de la bonté prépare au plus grand nombre de ses créatures.

Mais si vous considérez les choses de sang froid, vous sentirez la futilité de leurs promesses flatteuses & de leurs menaces qui ne sont faites que pour épouvanter les simples. Vous reconnoîtrez que, quand il seroit vrai que l'homme pût se survivre à lui-même, Dieu en le récompensant ne seroit que se récompenser lui-même des graces qu'il lui auroit accordées, & qu'en le punissant il le puniroit de n'avoir point reçu les graces qu'il auroit eu la dureté de lui refuser. Conduite puérile ou barbare qui doit paroître également indigne d'un Dieu sage & d'un Dieu bon.

Si votre esprit, raffermi contre les terreurs dont la religion chrétienne se plaît à pénétrer ses sectateurs, est capable de peser les circonstances affreuses dont on suppose que seront accompagnés les supplices recherchés que Dieu destine aux victimes de sa vengeance, vous trouverez qu'ils sont impossibles & totalement incompatibles avec toutes les idées qu'on vous donne de la divinité. En un mot vous reconnoîtrez que les châtimens de l'autre vie ne sont que des chimères, inventées pour troubler la raison humaine, pour la subjuguier sous le poids de l'imposture, pour anéantir à jamais le repos des esclaves que le sacerdoce veut se faire & retenir sous son joug.

En effet on nous apprend que ces tourmens seront horribles, ce qui ne s'accorde guere avec les idées d'un Dieu bon ; on nous dit qu'ils seront éternels, ce qui ne s'accorde point avec les idées d'un Dieu juste, qui devoit proportionner les châtimens aux fautes, & qui par conséquent ne peut punir sans fin des fautes passageres & dont les effets sont bornés par le tems. On nous répond que les offenses contre Dieu sont infinies, & que par conséquent la divinité, sans blesser sa justice, peut se venger en Dieu, c'est-à-dire, se venger à l'infini. Dans ce cas, je dirai que ce Dieu n'est pas bon ; qu'il est vindicatif, caractère qui annonce toujours de la crainte & de la foiblesse. Enfin je dirai que parmi les êtres imparfaits qui composent l'espece humaine il n'en est peut-être pas un seul qui, sans profit pour lui-même, sans crainte pour sa personne, en un mot sans folie, consentit à punir éternellement quelqu'un qui l'auroit offensé, mais qui ne seroit plus en pouvoir de lui nuire. Caligula trouvoit du moins un amusement passager dans le spectacle des tourmens qu'il faisoit éprouver aux malheureux qu'il avoit intérêt de détruire. Mais quel profit reviendra-t-il à Dieu des supplices qu'il fera éprouver aux damnés ? En sera-t-il bien amusé ? Leurs affreux châtimens pourront-ils les corriger eux-mêmes ? Les exemples de la sévérité divine seront-ils de quelque utilité pour les vivans, qui n'en seront pas les témoins ? fera-t-il le plus étonnant des miracles pour faire en sorte que les corps des damnés résistent pendant l'éternité aux affreux tourmens qu'il leur destine ?

Vous voyez donc, Madame, que les idées qu'on nous donne de l'enfer font de Dieu un être infiniment plus insensé, plus méchant & plus cruel que les plus barbares des hommes. On ajoute à tout cela que ce sera le diable & ses suppôts, c'est-à-dire, les ennemis de la divinité qui lui prêteront leur ministère pour exercer ses vengeances implacables. Ils exécuteront les arrêts que ce juge sévère prononcera contre les hommes au jugement dernier. Car vous savez, Madame, qu'un Dieu ; qui fait tout, fera pourtant rendre compte à ses créatures de leurs actions qu'il connoitra déjà ; non content d'avoir jugé chaque homme après sa mort, il fera subir à toute la race humaine avec grand appareil un jugement général, dans lequel il confirmera sa propre sentence à la face du genre-humain, assemblé pour recevoir son arrêt. Assis sur les ruines du monde, il prononcera un jugement définitif dont il n'y aura plus d'appel.

Mais en attendant ce jugement mémorable, que deviendront les ames des hommes, séparées de leurs corps qui ne seront point encore ressuscités ? Les ames des justes iront directement goûter les joies du Paradis ; quant aux ames souillées de fautes ou de crimes, les théologiens infaillibles, qui sont si bien instruits de ce qui se passe dans l'autre monde, ne sont point d'accord sur le sort qui les attend : suivant les nôtres Dieu placera les ames qui ne lui auront point entièrement déplu dans un lieu de supplices, où par des tourmens rigoureux elles acheveront d'expier les fautes dont elles se trouveront en-

core souillées à l'instant de la mort. Suivant ce beau système, si profitable à nos prêtres, Dieu trouve plus simple de construire une fournaise ardente tout exprès pour tourmenter quelques âmes qui n'auront point été suffisamment purifiées, que de les laisser encore quelques années unies avec leur corps, & de leur donner le tems nécessaire pour venir à résipiscence & mériter de jouir tout d'un coup de la suprême béatitude. C'est sur des notions si ridicules qu'est fondé le dogme du *Purgatoire* que tout bon catholique romain est obligé de croire pour le bien de ses prêtres, qui se sont réservé, comme de raison, le pouvoir d'obliger par leurs prières un Dieu juste & immuable de relâcher les âmes captives qu'il n'avoit condamnées à se purger que par ce qu'il avoit jugé cette purgation nécessaire.

A l'égard des protestans qui sont, comme chacun sait, des hérétiques & des impies, vû qu'ils ne se prétent point aux vues lucratives de nos docteurs romains, ils pensent qu'à l'instant de sa mort chaque homme est irrévocablement jugé; qu'il part ensuite directement pour la gloire, ou qu'il va sur le champ subir les châtimens éternels que la divinité lui destine. Même avant d'avoir pu rejoindre son corps, son âme, qui est un pur esprit privé d'organes & de sens, se trouve pourtant capable d'éprouver l'action du feu. Il est vrai que quelques théologiens nous disent que le feu de l'enfer est un feu spirituel très-différent par conséquent d'un feu matériel; nous ne devons pas douter que ces docteurs profonds ne sachent très-bien ce qu'ils disent, &

n'ayent des idées très-nettes d'un feu spirituel , ainsi que des joies ineffables du Paradis qui doivent être aussi spirituelles que les peines de l'enfer.

Telles sont, Madame, en peu de mots les absurdités non moins révoltantes que ridicules, que le dogme de la vie future & de l'immortalité de l'ame a fait naître dans l'esprit des hommes. Tels sont les fantômes dont on se sert pour séduire & allarmer les mortels, pour exciter leurs espérances & leurs craintes, ces mobiles si puissans sur des êtres foibles & sensibles. Mais, comme les idées lugubres ont bien plus de pouvoir sur l'imagination que les idées riantes, les prêtres ont toujours plus fortement insisté sur ce que les hommes avoient à craindre de la part d'un Dieu terrible, que sur ce qu'ils ont à espérer de la miséricorde d'un Dieu plein de bonté. Les princes les plus méchans sont infiniment mieux servis que ceux dont on connoît l'indulgence & l'humanité. Les prêtres ont eu l'art de nous jeter dans l'incertitude & la défiance par le double caractère qu'ils ont donné à la divinité. S'ils nous promettent le salut, ils nous disent de l'opérer *avec crainte & tremblement*. C'est ainsi qu'ils parviennent à jeter le trouble & l'effroi dans les âmes les plus honnêtes, en répétant sans cesse que l'on ne fait jamais *si l'on est digne d'amour ou de haine*. La terreur fut & sera toujours le moyen le plus sûr de tromper & de subjuguier les hommes.

Ils nous diront, sans doute, que les terreurs que la religion inspire sont des *terreurs salutaires*, que le dogme de l'autre vie est un frein

très-puissant pour empêcher les crimes & retenir les hommes dans le devoir. Pour se désabuser de cette maxime si souvent rebattue & si généralement adoptée sur la parole des prêtres, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Par-tout nous voyons des chrétiens très-persuadés de l'existence d'une autre vie, & qui pourtant se conduisent comme s'ils n'avoient rien à craindre de la part d'un Dieu vengeur, ou rien à espérer d'un Dieu rémunérateur. Quand il s'agit de quelque grand intérêt, toutes les fois qu'on est entraîné par quelque forte passion ou par quelque habitude, on ferme les yeux sur l'autre vie, on ne voit plus le juge irrité, on se permet le crime, & quand on l'a commis on se rassure en disant que Dieu est bon; d'ailleurs la religion nous console en se contredisant; elle nous montre ce même Dieu qu'elle nous a dit si susceptible de colere, comme rempli de miséricorde en faisant grace à tous ceux qui reconnoissent leurs fautes. En un mot, je ne vois personne qui soit retenu par les craintes de l'enfer. Ces prêtres qui font tant d'efforts pour nous en pénétrer, nous montrent souvent des penchans plus pervers, que ceux qui n'auroient jamais entendu parler de l'autre vie. Ceux qui dès l'enfance ont reçu leurs effrayantes leçons n'en sont ni moins débauchés, ni moins orgueilleux, ni moins coleres, ni moins injustes, ni moins avarés. Enfin le dogme de l'autre vie n'influe en rien sur celle-ci; il n'anéantit aucunes de nos passions, il ne sert de frein qu'à quelques âmes timides, qui, même sans lui, n'auroient pas la témérité de se livrer à de grands excès. Ce dogme n'est propre qu'à troubler le
repos

repos de quelques personnes honnêtes, timorées, bien nées, & crédules dont il échauffe l'imagination, sans jamais retenir la main des plus grands scélérats, sans en imposer à ceux que la décence & les loix ne peuvent point arrêter.

Enfin, pour tout dire, je vois une religion lugubre & redoutable faire des impressions très-vives, très-profondes & très-dangereuses sur une ame telle que la vôtre, tandis qu'elle n'en fait que de très-passagères sur des ames endurcies dans le crime ou en qui la dissipation détruit à chaque instant l'effet de ses menaces. Plus conséquente que les autres dans vos principes vous ne vous êtes occupée que trop souvent & trop sérieusement pour votre bonheur, d'objets tristes & sombre qui ont vivement alarmé votre imagination sensible, tandis que les mêmes fantômes qui vous poursuivent sont bientôt bannis de l'esprit de ceux qui n'ont ni vos vertus, ni vos lumières, ni votre sensibilité.

Un chrétien conséquent à ses principes devoit sans cesse vivre dans les alarmes; il ne peut jamais savoir avec certitude s'il est agréable ou déplaisant à son Dieu; le moindre mouvement d'orgueil ou de convoitise, le moindre desir, suffisent pour mériter sa colère & pour perdre tout d'un coup le fruit de sa dévotion. Il n'est pas surprenant qu'avec ces affreux principes, on cherche à s'isoler afin de s'occuper tristement de ses peines, d'éviter les occasions qui inviteroient à pécher, & de prendre les moyens qu'on annonce comme propres à expier les fautes dont on suppose que Dieu se vengera durant l'éternité.

Ainsi les idées noires de la vie future ne laissent en paix que ceux qui n'y songent point sérieusement ; elles sont très-désolantes pour tous ceux que leur tempérament détermine à s'en occuper. Ce sont les idées atroces que les prêtres s'étudient à nous donner de la divinité qui forcent tant de personnes honnêtes à se jeter dans les bras de l'incrédulité. Si quelques libertins , incapables de raisonner , abjurent une religion gênante pour leurs passions ou qui trouble leurs plaisirs , il est aussi beaucoup de gens qui pour l'avoir mûrement examinée s'en dégoûtent avec connoissance de cause & ne peuvent consentir ni à vivre dans les allarmes ni à mourir désespérés ; ils abjurent donc une religion qui n'est propre qu'à remplir l'esprit d'inquiétudes ; pour trouver le repos dans le sein de la raison qui les rassure.

Le tems des grands crimes est toujours le tems de l'ignorance. C'est dans ce tems où communément aussi l'on a le plus de religion ; les hommes alors suivent machinalement & sans examen les pratiques que leurs prêtres leur imposent sans jamais s'occuper du fond de leur doctrine. A mesure que les peuples s'éclairent les grands crimes deviennent plus rares , les mœurs s'adoucisent , les sciences sont cultivées , & la religion que l'on examine perd sensiblement de son crédit. C'est alors que l'on voit un grand nombre d'incrédules au sein des sociétés devenues plus paisibles aujourd'hui qu'elles ne pouvoient l'être autrefois , lorsqu'il dépendoit du caprice d'un prêtre de les remplir de troubles & d'inviter les peuples aux forfaits par l'espoir de mériter le ciel.

La religion n'est consolante que pour ceux qui n'en ont point embrassé tout l'ensemble ; les récompenses vagues qu'elle promet , sans en donner d'idées , ne sont faites que pour séduire ceux qui ne font point réflexion au caractère inquiétant , faux & cruel que cette religion donne à son Dieu. En effet comment se fier aux promesses d'un Dieu que l'on représente comme un tentateur , un séducteur , qui semble par-tout se plaisir à tendre des pièges dangereux à ses foibles créatures ? Comment compter sur les faveurs d'un Dieu plein de caprice dont on ne fait jamais si l'on mérite la tendresse ou la haine ? De quel droit attendre des récompenses d'un Dieu despotique & absolu , qui ne doit rien aux hommes , & qui ne consulte que sa fantaisie pour destiner d'avance ses créatures au bonheur ou à la perdition ? Il n'y a , sans doute , qu'un enthousiasme bien aveugle qui puisse faire placer sa confiance en un tel Dieu ; il n'y a que la folie qui puisse le faire aimer ; il n'y a que l'extravagance qui puisse faire compter sur les récompenses inconnues qu'on nous promet de sa part , en même tems qu'on nous assure qu'il est le maître de ses graces & que nous ne sommes point en droit de rien exiger de lui.

En un mot , Madame , les notions de l'autre vie , bien loin de consoler , ne sont propres qu'à empoisonner toutes les douceurs de la vie présente. D'après les idées funestes que le Christianisme , toujours en contradiction avec lui-même , nous présente de son Dieu , l'on est bien plus assuré d'encourir ses châtimens terribles que de pouvoir mériter ses récompenses

ineffables ; il ne donne ses graces qu'à qui il veut , au lieu qu'il dépend de nous - mêmes de nous damner ; & la vie la plus pure ne nous met pas en droit de présumer que nous sommes dignes de son amour. En bonne foi, l'anéantissement total de notre être n'est-il pas préférable au danger de tomber entre les mains d'un Dieu si redoutable ? Tout homme sensé ne devoit-il pas préférer l'idée de mourir tout entier à celle de durer toujours , pour être le jouet éternel des caprices d'une divinité , assez cruelle pour damner & tourmenter sans fin des êtres infortunés qu'elle n'a créés si foibles que pour les punir de leurs faiblesses nécessaires ? Si Dieu est bon , comme on l'assure , malgré les cruautés dont on le suppose capable , n'eût-il pas mieux valu qu'il eût refusé le jour à des êtres qui pouvoient risquer la damnation éternelle ? Ce Dieu n'a-t-il pas traité les bêtes plus favorablement que l'homme , puisqu'au moins il exempte ces bêtes de pécher & par là de s'exposer à mériter une éternité malheureuse ?

Le dogme de l'immortalité de l'ame ou de la vie future n'a donc rien de consolant dans la religion chrétienne ; au contraire il est fait pour remplir le cœur d'un chrétien conséquent à ses principes ; d'amertume & d'alarmes continuelles. J'en appelle à vous - même , Madame ; ces notions si sublimes vous ont-elles jusqu'ici bien consolée ? Toutes les fois que l'idée d'un avenir incertain s'est présentée à votre esprit , avez-vous pu vous défendre d'un frissonnement secret ? La conscience d'une vie très-vertueuse & très-pure a-t-elle été capable de vous rassurer contre

les craintes nécessaires que vous inspiroit un Dieu jaloux, sévère, capricieux, dont la moindre faute pouvoit attirer la disgrâce éternelle, & à qui la foiblesse la plus légère & la plus involontaire pouvoit faire oublier des années de ferveur ?

Je sçais très-bien ce qu'on vous dira pour vous retenir dans les préjugés ; les ministres de la religion possèdent le secret de tempérer les allarmes qu'eux-mêmes ont soin d'exciter ; ils tâchent d'inspirer la confiance aux âmes qu'ils voyent trop accablées par la crainte ; ils balancent ainsi une passion par une autre ; ils tiennent en suspens l'esprit de leurs esclaves, dans l'appréhension que trop de confiance ne les rendit peu souples ou que le désespoir ne les forçât de secouer le joug. Aux personnes trop effrayées ils ne parlent que d'espérances & de la bonté de Dieu ; à celles qui sont trop confiantes ils ne parlent que de terreurs & des jugemens d'un Dieu sévère. C'est à l'aide de cette politique qu'ils parviennent à faire plier ou à retenir sous le joug tous ceux qui prêtent l'oreille à leurs leçons contradictoires.

Ils vous diront encore que le sentiment de l'immortalité est inhérent à l'homme ; que les desirs immenses dont son âme est dévorée & que rien ici-bas n'est capable de satisfaire, sont des preuves indubitables que cette âme fut destinée à subsister éternellement ; en un mot, de ce que nous désirons toujours exister, ils prétendront que nous en devons conclure que nous existerons toujours. Où en serions-nous, Madame, d'après de tels raisonnemens ! nous de-

firons la continuation de notre existence lorsque cette existence est heureuse, ou lorsque nous prévoyons qu'elle pourra le devenir. Mais nous ne pouvons désirer une existence misérable ou du moins dans laquelle il est bien plus probable que nous serons malheureux que fortunés. Si, comme la religion chrétienne le répète si souvent, le nombre des élus est très-petit, le salut très-difficile, le nombre des réprouvés très-grand & la damnation très-facile, qui est-ce qui pourroit désirer d'exister toujours avec le risque si évident d'être damné éternellement ? Ne vaudroit-il pas mieux n'être point né que d'être forcé contre son gré de jouer un jeu si dangereux. Le néant lui-même ne nous présente-t-il pas une idée préférable à celle d'une existence qui peut très-aisément nous conduire à des maux éternels ? Souffrez, Madame, que j'en appelle à vous-même ; si avant de venir au monde l'on vous eût laissé le choix de naître ou de ne point naître, en vous faisant comprendre qu'une fois née vous risqueriez cent mille contre un de devenir éternellement malheureuse, vous seriez-vous déterminée pour la vie ?

Il est donc aisé de sentir la foiblesse des preuves sur lesquelles on prétend fonder le dogme de l'immortalité de l'ame & de la vie future. Le desir que nous pouvons en avoir ne peut être fondé lui-même que sur l'espérance d'y jouir d'un bonheur permanent. Mais la religion nous donne-t-elle cette assurance ? Oui, dirait-on, si l'on se soumet fidèlement aux règles qu'elle prescrit. Mais pour se conformer à ces règles ne faut-il pas des grâces du ciel ? Est-on

bien assuré de les obtenir ou de les mériter ? Ne nous répète-t-on pas sans cesse que Dieu est le maître de ses grâces & qu'il ne les accorde qu'à un petit nombre d'élus ? Ne nous dit-on pas tous les jours que contre un seul homme qui se rend digne du bonheur éternel il y en a des milliards qui marchent dans le chemin de la damnation ? Cela posé, tout chrétien qui raisonneroit seroit un fou de desirer une existence future qu'il a tant de motifs de craindre, ou de compter sur un bonheur que tout conspire à lui montrer comme incertain, comme difficile à obtenir, comme dépendant uniquement des fantaisies d'une divinité capricieuse qui se joue de ses créatures infortunées.

Sous quelque point de vue que l'on envisage le dogme de l'immortalité de l'ame, nous serons forcés de le regarder comme une chimère, inventée par des hommes qui ont réalisé leurs propres desirs ; ou qui n'ont pu justifier la providence de ses injustices passagères en ce monde. Ce dogme fut reçu avec empressement parce qu'il flattoit les desirs & sur-tout la vanité de l'homme qui s'arroe une supériorité sur tous les êtres de la nature qu'il voit passer & disparaître ; il s'est cru le favori de son Dieu, sans faire attention que ce Dieu lui faisoit à chaque instant éprouver des vicissitudes, des calamités & des peines comme à tous les êtres sentans, & lui faisoit enfin subir la mort ou la dissolution, qui est une loi invariable pour tout ce qui existe. Cette créature orgueilleuse, qui s'est crue un être privilégié, seul agréable à son auteur, ne s'est point apperçue qu'à bien des

égards son existence étoit plus incertaine & plus foible que celle des autres animaux, ou même que celle des êtres inanimés. L'homme n'a point voulu sentir qu'il ne possédoit ni la force du lion, ni la vitesse du cerf, ni la longue durée d'un chêne, ni la solidité d'un rocher & des métaux; il s'est cru l'être le plus favorisé, le plus sublime, le plus noble; il s'est cru supérieur à tous les autres, parce qu'il possédoit seul la faculté de penser, de juger, de raisonner. Mais ses pensées ne le rendent-elles pas plus malheureux que tous les autres animaux qu'il suppose privés de cette faculté, ou du moins qu'il croit ne l'avoir point au même degré que lui? La triste faculté de penser, de se ressouvenir, de prévoir ne le rend-elle pas souvent très-malheureux par l'idée du passé, du présent & de l'avenir? Ses passions ne le portent-elles pas à des excès inconnus des autres animaux? Ses jugemens sont-ils bien sains? La raison est-elle bien développée dans le plus grand nombre des hommes, à qui l'on en interdit l'usage comme dangereux? Sont-ils bien avancés de se repaître de préjugés & de chimères qui les rendent malheureux pendant tout le cours de leur vie? Enfin les bêtes ont-elles une religion qui leur inspire des terreurs continuelles en leur faisant envisager un avenir redoutable, qui empoisonne leurs plaisirs les plus doux, qui leur enjoigne de se tourmenter elles-mêmes, qui les menace de la damnation éternelle?

En vérité, Madame, si nous pesons dans une balance équitable les prétendus avantages de l'homme sur les autres animaux, nous verrons

bientôt évanouir cette supériorité fictive qu'il s'arroge sur eux. Nous trouverons que toutes les productions de la nature sont soumises aux mêmes loix ; que tous les êtres ne naissent que pour mourir , se produisent pour se détruire ; que tous les êtres sentans sont forcés d'éprouver des plaisirs & des peines, paroissent & disparaissent, sont & cessent d'être, se montrent sous une forme qu'ils quittent pour en produire une autre. Telles sont les vicissitudes continuelles auxquelles tout ce qui existe est évidemment soumis & dont l'homme n'est pas plus exempt que tout ce qui l'environne. Notre globe s'altère, les mers changent de place, les montagnes s'écroulent & s'applanissent, tout ce qui respire meurt à la fin, & l'homme seul prétendrait à une éternelle durée !

Que l'on ne me dise point que c'est dégrader l'homme que de le comparer à des êtres privés d'ame & d'intelligence ; ce n'est point l'avilir c'est le mettre à sa place, d'où sa vanité puérile l'a fait sortir mal à propos. Tous les êtres sont égaux ; sous des formes différentes ils agissent diversement ; mais, par des loix qui sont invariablement les mêmes pour tout ce qui existe, tout ce qui est composé se dissout, tout ce qui vit finit par mourir ; tous les hommes sont également forcés de subir le trépas, ils sont égaux à la mort, quoique pendant leur vie leur puissance, leurs talens, & sur-tout leurs vertus mettent entre eux une différence nécessaire, réelle, mais momentanée. Que seront-ils après leur mort ? ils seront ce qu'ils étoient dix ans avant de naître.

Ainsi, sage Eugénie, banissez à jamais de votre esprit les frayeurs qu'on vous inspire de la mort. Elle est pour les malheureux un port assuré contre les infortunes de la vie ; si elle paroît cruelle à ceux qui jouissent du bonheur, qu'ils en écartent l'idée ou qu'ils s'appriivoient avec elle ; qu'ils appellent la raison à leur secours, elle calmera les inquiétudes d'une imagination trop allarmée ; elle dissipera les nuages que la religion répand sur les esprits ; elle apprendra que cette mort si terrible n'est rien, & qu'elle ne sera suivie ni de la mémoire des plaisirs passés ni de regrets ni de peines.

Vivez donc heureuse & tranquille, aimable Eugénie ! conservez soigneusement une existence intéressante & nécessaire à tous ceux avec qui vous vivez. N'altérez point votre santé, ne troublez point votre repos par des idées mélancoliques. Sans vous occuper tristement d'un avenir qui n'a pas droit de vous inquiéter, cultivez la vertu qui est devenue si familière, si nécessaire à votre cœur & qui vous rend si chère à tous ceux qui ont le bonheur de vous approcher. Servez-vous de votre rang, de votre crédit, de vos richesses, de vos talens pour faire des heureux, pour soutenir des opprimés, pour secourir l'infortune, pour essuyer les larmes de ceux que le sort veut accabler. Servez-vous de votre esprit pour vous livrer aux occupations honnêtes qui seules ont droit de vous plaire. Servez-vous de votre raison pour dissiper les fantômes qui vous allarment & pour écarter les préjugés dont votre enfance s'est imbue. En un mot, rassurez-vous, & souvenez-vous qu'en pratiquant,

comme vous faites, la vertu, vous ne pourriez devenir un objet de haine pour un Dieu, qui s'il réservoir dans l'éternité des châtimens rigoureux aux vertus sociales, feroit le plus bizarre, le plus cruel, & le plus insensé des êtres.

Vous me demanderez peut-être, en détruisant l'idée de l'autre monde, ce que deviendront les remords, ces châtimens si utiles aux hommes & si propres à les retenir. Je réponds que les remords subsisteront toujours, quand même on cesseroit de craindre les vengeances éloignées & incertaines de la divinité. En commettant des crimes, en se laissant emporter à ses passions, en nuisant à ses semblables, en refusant de leur faire du bien, en étouffant la pitié, tout homme, dont la raison n'est point totalement troublée, sent très-bien qu'il se rend odieux aux autres, qu'il doit craindre leur inimitié, il rougit donc de s'être rendu méprisable ou détestable à leurs yeux; il connoît le besoin continuel qu'il a de leur estime & de leurs secours; l'expérience lui prouve que ses vices les plus cachés sont nuisibles à lui-même; il est dans le cas de craindre sans cesse qu'un hazard malheureux ne découvre ses vices honteux & les crimes secrets qu'il auroit pu commettre; c'est de toutes ces idées que naissent les regrets & les remords, même dans ceux qui ne croient point aux chimères d'une autre vie. A l'égard de ceux dont la raison est troublée, qui sont enivrés par leurs passions, ou fortement liés au vice par les chaînes de l'habitude, même en croyant à l'enfer, ils n'en seront ni moins vicieux ni moins méchans. Un Dieu vengeur n'en imposera jamais à un homme assez dépourvu de

raison pour mépriser l'opinion publique, pour fouler aux pieds la décence, pour braver les loix, pour s'exposer à la honte & aux châtimens humains. Toute personne sensée comprend aisément qu'en ce monde l'estime & l'affection des autres sont nécessaires à son propre bonheur, & que la vie n'est qu'un fardeau pour ceux qui par leurs vices se nuisent à eux-mêmes & se rendent méprisables aux yeux de la société.

Le vrai moyen, Madame, de vivre heureux dans ce monde est de faire des heureux; rendre ses semblables heureux, c'est avoir de la vertu; avec de la vertu on parvient paisiblement & sans remords au terme que la nature fixe également à tous les êtres: terme que votre âge ne vous permet de voir que dans le lointain; terme que vous ne devez point accélérer par vos craintes; terme enfin que les soins & les desirs de tous ceux qui vous connoissent s'empresseront d'éloigner, jusqu'à ce que rassasiée de jours & contente du rôle que vous aurez joué sur la scène du monde, vous desiriez vous-même de rentrer doucement dans le sein de la nature.

Je suis, &c.

SIXIEME LETTRE.

DES réflexions, Madame, que je vous ai jusqu'ici présentées dans mes lettres peuvent, je crois, déjà suffire pour vous détromper en grande partie des notions lugubres & affligeantes que les préjugés religieux m'ont paru vous inspirer. Cependant, pour remplir la tâche que vous m'avez imposée & pour achever de vous rassurer en détruisant les idées favorables qui pourroient vous rester d'un système rempli d'inconséquences & de contradictions, je vais continuer à examiner les mystères étranges que le christianisme fait adorer. Ils sont fondés sur des idées si bizarres & si contraires à la raison que si dès l'enfance nous n'avions été peu-à-peu apprivoisés avec elles, nous rougirions pour notre espèce d'avoir pu un instant les adopter ou les croire.

Les chrétiens, peu contents de cette foule d'énigmes & de contradictions dont les livres des Juifs sont remplis, ont encore imaginé depuis un grand nombre de mystères incompréhensibles pour lesquels ils ont la plus profonde vénération ; leur impénétrable obscurité semble être un motif pour eux de les respecter davantage ; leurs prêtres enhardis par leur crédulité que rien ne pouvoit rebuter, semblent s'être étudiés à multiplier les articles de leur foi & le nombre des objets inconcevables qu'ils leur ont dit de recevoir avec soumission & d'adorer sans les comprendre.

Le premier de ces mystères est celui de la *Trinité* ; il suppose qu'un Dieu unique & simple, qui est un pur esprit, est pourtant composé de trois divinités que l'on appelle des *personnes*. Ces trois Dieux que l'on désigne sous le nom de *Pere*, de *Fils* & de *St. Esprit* ne forment qu'un seul Dieu. Ces trois personnes sont égales en pouvoir, en sagesse, en perfections, cependant la seconde se trouve subordonnée à la première, au point d'être forcée de se revêtir de chair ou de se faire homme pour devenir la victime de la première. C'est ce que l'on appelle le mystère de l'*incarnation*. Malgré son innocence, la perfection & sa pureté, le fils de Dieu devient l'objet du courroux d'un Dieu juste, qui est la même chose que lui, mais qui ne peut consentir à s'apaiser que par la mort de son propre fils ou d'une portion de lui-même. Le fils de Dieu non content de s'être fait homme, meurt sans avoir péché pour le salut des hommes qui ont péché ; Dieu préfère des êtres imparfaits & qu'il ne pourra point corriger à son cher fils rempli de perfections divines ; la mort d'un Dieu est devenue nécessaire pour racheter le genre-humain de l'esclavage de Satan qui sans cela n'eût point lâché sa proie, & qui a été assez puissant contre le Tout-Puissant pour l'obliger à sacrifier son propre fils. C'est ce qu'on désigne sous le nom du mystère de la *rédemption*.

Il suffit assurément d'exposer de pareilles opinions pour en montrer l'absurdité ; il est évident que s'il n'existe qu'un seul Dieu, il ne peut y en avoir trois. On peut bien envisager la divinité, comme Platon avoit fait avant le Christia-

nisme, sous trois points de vue différens, c'est-à-dire comme toute-puissante, comme sage & raisonnable, enfin comme pleine de bonté, mais il n'y avoit que l'excès du délire qui pût personifier ces trois qualités divines, ou les transformer en des êtres réels. On pouvoit bien supposer que ces attributs moraux se trouvoient réunis dans un même Dieu ; mais il est insensé d'en faire trois Dieux différens, on ne remédiera jamais à ce polythéisme métaphysique en assurant que ces Dieux n'en font qu'un seul. D'ailleurs cette réverie n'étoit jamais venue dans la tête du législateur des Hébreux. L'Eternel en se révélant à Moïse ne lui avoit point appris qu'il fût triple ; il n'est point question de Trinité dans l'ancien testament ; cependant une notion si bizarre, si merveilleuse, si peu faite pour être dévinée, méritoit bien d'être formellement révélée, sur-tout devant servir de base à tout le christianisme, qui fut de toute éternité l'objet des soins de la divinité, & à l'établissement duquel il semble avoir songé même avant la création du monde.

Quoi qu'il en soit, la seconde personne, ou le second Dieu de la Trinité s'est revêtu de chair ; le fils de Dieu s'est fait homme. Mais comment le pur Esprit qui préside à l'univers peut-il engendrer un fils ? Comment ce fils, qui avant son incarnation n'étoit qu'un pur esprit, a-t-il pu se combiner avec un corps matériel & se renfermer en lui ? Comment la nature divine a-t-elle pu s'amalgamer avec la nature imparfaite de l'homme, & comment un être immense & infini comme son pere a-t-il pu se former dans

le sein d'une vierge ? De quelle maniere un pur esprit a-t-il pu féconder cette vierge favorisée ? Le fils de Dieu a-t-il joui dès le ventre de sa mere de sa raison, ou bien a-t-il eu comme les autres enfans pendant quelque tems la foiblesse d'esprit, l'imbecillité & les infirmités de l'enfance, & pendant cet intervalle que devenoit la sagesse divine & la toute-puissance ? Enfin comment un Dieu a-t-il pu souffrir & mourir ? Comment un Dieu juste a-t-il pu consentir qu'un Dieu exempt de tout péché pût éprouver des châtimens qui ne sont dûs qu'au péché ? Pourquoi ne s'est-il point appaisé sans s'immoler à lui-même une victime si précieuse & si innocente ? Trouveriez-vous du jugement dans un souverain qui pour faire cesser la colere qu'il auroit conçue contre son peuple rebelle, obligerait ce peuple de lui sacrifier un fils chéri qui n'auroit point eu de part à sa rebellion ?

On nous dira que c'est par tendresse pour le genre-humain que Dieu voulut accomplir ce sacrifice. Mais je demanderai toujours s'il n'eût pas été plus simple, plus conforme aux idées d'un Dieu de pardonner les iniquités du genre-humain ou de l'empêcher de les commettre, que de se mettre dans le cas de faire jouer de si puissans ressorts. Suivant le système entier de la religion chrétienne, il est évident que Dieu n'a créé le monde que pour que son fils eût l'occasion de se faire immoler. La chute des anges rebelles n'eut visiblement lieu que pour préparer la chute d'Adam ; Dieu ne permit le péché du premier homme que pour avoir le plaisir de montrer sa bonté en sacrifiant son fils afin de racheter

racheter les hommes de l'esclavage de Satan ; il ne laissa tant de puissance à Satan que pour avoir la satisfaction de donner le change à cet ennemi, en faisant mourir un Dieu, & par là détruire son pouvoir sur la terre.

Mais enfin Dieu a-t-il réussi dans ces projets si profonds ? Les hommes sont-ils enfin totalement délivrés de l'empire de Satan ? Ne sont-ils plus les esclaves du péché & se trouvent-ils désormais dans l'heureuse impossibilité d'allumer la colère divine ? Le sang du fils de Dieu a-t-il lavé les iniquités de la terre ? Ceux qu'il a rachetés, ceux à qui il s'est fait connoître, ceux qui croient en lui n'offensent-ils plus le ciel ? La divinité qui a dû sans doute être satisfaite d'un sacrifice si mémorable, a-t-elle remis aux hommes la peine du péché ? N'exige-t-elle plus rien d'eux, & , depuis la mort de son fils, les a-t-elle exemptés des maladies, des calamités, de la mort ? Rien de tout cela n'est arrivé ; les mesures prises de toute éternité par la sagesse prévoyante d'un Dieu dont la volonté ne peut trouver d'obstacles ont été renversées ; la mort de Dieu lui-même est devenue inutile au monde ; tous les projets divins ont échoué contre le libre arbitre de l'homme & la puissance du démon. L'homme continue à pécher & à mourir, le diable est demeuré maître du champ de bataille & c'est pour un très-petit nombre d'élus que la divinité a bien voulu mourir.

On rougit, Madame, en vérité d'être forcé de combattre sérieusement de semblables chimères ; si elles ont quelque chose de merveilleux, c'est d'avoir pu être enfantées dans le cerveau

Tome II.

H

de l'homme, & d'avoir pu se faire admettre par des êtres raisonnables. Au reste ces notions sont véritablement des mystères; rien n'est en effet plus démontré, sinon que les personnes qui nous en parlent, sont aussi incapables que nous d'y comprendre la moindre chose. Dire que l'on croit de pareilles absurdités c'est mentir évidemment; il sera toujours totalement impossible de croire ce que l'on ne peut entendre; une proposition pour être crue exige nécessairement d'être entendue. Croire ce qu'on ne comprend point, c'est adhérer sottement aux absurdités des autres: croire des choses qui ne sont point entendues par ceux-mêmes qui nous les disent, c'est le comble de la sottise; croire aveuglément les mystères de la religion chrétienne, c'est admettre des contradictions dont ceux-mêmes qui les annoncent ne peuvent être convaincus, puisqu'ils se perdent nécessairement eux-mêmes dans les absurdités qu'ils ont reçues sans examen de leur pere ou de leurs ancêtres, qui étoient visiblement ou des imposteurs ou des dupes.

Si vous me demandez comment les hommes ont pu n'être point révoltés de tant de rêveries absurdes & inintelligibles; je vais à mon tour vous expliquer ce grand *mystère*, c'est le secret de l'église, c'est le mystère de nos prêtres. Il ne faut pour cela que faire attention aux dispositions générales de l'homme, surtout quand il est ignorant & incapable de raisonner. Tout homme est curieux, sa curiosité s'irrite & son imagination travaille quand on lui montre du mystère dans les choses qu'on lui annonce com-

me importantes à son bonheur ; le vulgaire méprise ce qu'il connoît ou ce qui est à sa portée , le moyen de le gagner c'est de l'éblouir , c'est de lui annoncer des merveilles , des prodiges , des choses extraordinaires ; il n'admire & ne respecte que ce qui lui fait ouvrir de grands yeux , ce qui frappe vivement son imagination , ce qui donne de l'occupation à son esprit , qui par lui-même manque souvent d'idées. Les prêtres les plus avidement écoutés , les mieux reçus du peuple , les plus respectés , les mieux payés seront donc toujours ceux qui annonceront le plus de merveilles & de mystères.

D'ailleurs la divinité étant un être dont l'essence impénétrable est voilée aux regards des mortels , ceux-ci se sont communément imaginé que tout ce qu'ils ne pouvoient comprendre renfermoit nécessairement quelque chose de divin. *Sacré , mystérieux & divin* sont devenus des Synonymes , & ces mots imposans suffisoient pour mettre les hommes à genoux.

Les trois mystères que je viens d'examiner sont unanimement reçus par toutes les sectes chrétiennes ; mais il en est encore d'autres sur lesquels les théologiens ne sont nullement d'accord. En effet nous voyons des hommes qui après avoir admis sans répugnance un certain nombre d'absurdités s'arrêtent tout d'un coup en chemin & refusent d'en admettre davantage. Les chrétiens protestans sont dans ce cas ; ils rejettent avec dédain des mystères pour lesquels l'église romaine montre le plus profond respect. Cependant en fait de mystères il paroît difficile de marquer le terme où l'esprit doit s'arrêter.

Quant à nos docteurs, bien plus avisés, sans doute, que ceux des protestans, ils ont adroitement multiplié nos mystères; ils feroient au désespoir qu'il y eût rien dans la religion qui fût clair, intelligible, naturel. Plus mystérieux que les prêtres d'Egypte même, ils ont trouvé le moyen de changer tout en mystère; des mouvemens du corps, des usages indifférens, des cérémonies frivoles se sont entre leurs mains puissantes convertis en mystères sublimes & divins. Dans la religion romaine tout est magie, tout est prodige, tout est surnaturel; dans les décisions de nos théologiens le parti qu'ils adoptent est presque toujours celui qui est le plus déraisonnable, le plus propre à confondre & à renverser les idées du bon sens. En conséquence nos prêtres sont restés les plus riches, les puissans & les plus considérés. Le besoin continuel que nous avons d'eux pour obtenir du ciel les grâces qu'il ne nous accorde que par leur ministère, nous met dans une dépendance continuelle de ces hommes merveilleux qui se sont faits les entremetteurs & les courtiers entre le ciel & nous.

Tous nos Sacremens renferment de grands mystères. Ce sont des cérémonies auxquelles la divinité attache, dit-on, quelque vertu secrète par des voies inconnues dont on n'a point d'idées. Dans le *Baptême*, sans lequel nul homme ne peut être sauvé, de l'eau versée sur la tête d'un enfant qui vient de naître, lave son ame spirituelle & la dégage de souillures qui sont les suites du péché qu'il a commis dans la personne d'Adam qui a péché pour lui. Par la vertu

mystérieuse de cette eau & de quelques paroles également inintelligibles , cet enfant se trouve réconcilié avec son Dieu , que son premier Pere lui avoit fait offenser à son insçu. En tout cela , Madame , vous ne pouvez vous empêcher de connoître une complication des mysteres qu'aucun chrétien ne peut se dispenser de croire ; quoiqu'assurément il n'y a pas un seul chrétien qui puisse concevoir en quoi consiste la vertu de cette eau merveilleuse , que l'on assure être propre à régénérer , ni sentir comment le monarque équitable de l'univers peut imputer des fautes à ceux qui ne les ont point commises ; ni comprendre qu'un Dieu sage puisse attacher sa faveur à une cérémonie futile qui sans changer le penchant au péché que l'on apporte en naissant , peut , sur-tout en hyver , devenir dangereuse pour la santé de l'enfant.

Dans la *Confirmation* , sacrement ou cérémonie qui , pour avoir quelque valeur , doit être administrée par un évêque , un soufflet appliqué sur la joue d'un enfant fait descendre le Saint Esprit sur sa tête , & lui procure la grace de ne point chanceler dans sa foi. Vous voyez , Madame , que l'efficacité de ce sacrement s'est malheureusement démentie dans ma personne ; quoique dans ma jeunesse j'aie été bien & dûment confirmé , je n'ose me vanter de ne point rougir de la foi , ni d'être inébranlable dans la croyance de mes peres.

Dans le sacrement de *Pénitence* , cérémonie qui consiste à mettre un prêtre dans la confiance de ses fautes , nous voyons pareillement des merveilles & des mysteres. En faveur de

cette soumission , à la quelle tout bon Catholique se croit nécessairement obligé , un prêtre , pécheur lui-même , chargé des pleins-pouvoirs de la divinité , pardonne & remet en son nom les péchés dont elle étoit irritée ; Dieu se réconcilie avec tout homme qui s'humilie devant son ministre , & sur les ordres de celui-ci il rouvre le ciel au malheureux qui s'en étoit fait exclure. Si ce sacrement ne procure pas toujours des grâces bien marquées à ceux qui en font usage , il a du moins l'avantage de les rendre parfaitement souples au clergé , qui par là se trouve à portée d'exercer son empire sur les esprits , au point de pouvoir quelquefois troubler la société & plus souvent encore le repos des familles & celui des consciences.

Il est pour les catholiques un autre sacrement qui renferme assurément les plus étranges mystères , c'est celui de l'*Eucharistie*. Nos docteurs , sous peine d'être damnés , nous enjoignent de croire que le Fils de Dieu est forcé par un prêtre de quitter le séjour de la gloire , pour venir se masquer sous les apparences du pain ; ce pain devient un Dieu ; ce Dieu se multiplie autant de fois qu'il y a de prêtres qui le lui commandent en différens lieux de la terre ; cependant on ne voit par-tout qu'un seul & même Dieu ; il reçoit les hommages & les adorations de bien des gens , qu'il trouve très-ridicule que des Egyptiens aient pu jadis adorer des oignons. Les catholiques peu contents de rendre un culte à du pain qu'ils supposent divinisé , le mangent ensuite & se persuadent qu'ils sont nourris de la substance de Dieu lui-même ;

les protestans refusent de croire un mystere si étrange , & regardent ceux qui l'admettent comme de vrais idolâtres. Quoi qu'il en soit , ce dogme merveilleux est , sans doute , d'une très-grande utilité pour nos prêtres ; aux yeux de ceux qui l'admettent ils deviennent des hommes très-importans , vû qu'ils sont assez puissans pour disposer de la Divinité , qu'ils font à volonté descendre dans leurs mains ; un prêtre catholique est le créateur de son Dieu.

Quant à l'*Extrême-Onction* , sacrement qui consiste à frotter d'huile les malades prêts à faire le voyage de l'autre monde , l'on assure qu'il contribue au soulagement corporel & spirituel des malades. S'il produit ces bons effets c'est d'une façon invisible & mystérieuse , les graces que nous en voyons visiblement résulter se réduisent à effrayer des cerveaux affoiblis & souvent à accélérer le moment de la mort. Mais nos prêtres sont si remplis de charité & s'intéressent si fort au salut des ames qu'ils aiment mieux risquer de faire périr les gens que de les laisser partir sans leur avoir administré leur onguent salutaire.

L'*Ordre* est une cérémonie mystérieuse , par laquelle la divinité , répand secrettement des graces invisibles sur ceux qu'elle a choisis pour remplir les fonctions du ministère sacré. Suivant la religion catholique Dieu accorde à ses prêtres le pouvoir de faire Dieu lui-même , privilège que sans doute nous ne pouvons assez admirer. A l'égard des effets sensibles de ce sacrement & des graces visibles qu'il confere , ils se bornent à changer à l'aide de quelques paroles &

de quelques cérémonies un profane en un homme sacré, c'est-à-dire, qui n'est plus profane ; par cette métamorphose spirituelle, cet homme devient capable de posséder des revenus considérables sans être obligé de rien faire d'utile à la société ; au contraire le ciel lui-même lui confère le droit de tromper, de troubler & piller ses profanes concitoyens qui travaillent pour lui.

Enfin le *Mariage* est pour nous un sacrement, vù qu'il nous confère des graces invisibles & mystérieuses dont nous n'avons point à la vérité des idées bien précises. Les protestans & les infidèles qui ne regardent le mariage que comme un contract civil & non comme un sacrement, n'en reçoivent ni plus ni moins de graces sensibles que les bons catholiques : l'on ne voit pas que ceux-ci par la vertu secrète de ce sacrement deviennent ni plus unis ni plus constans ni plus fideles, nous connoissons, Madame, vous & moi, bien des gens à qui il n'a conféré que la grace de se détester cordialement.

Je ne vous parle point ici d'une infinité d'autres cérémonies magiques, admises par quelques sectes chrétiennes & rejetées par quelques autres, auxquelles les dévots attachent la plus haute idée, dans la ferme persuasion que Dieu s'en sert pour répandre invisiblement ses graces. Toutes ces cérémonies renferment assurément de grands mysteres & leur façon d'agir est elle-même très-mystérieuse. C'est ainsi que l'eau sur laquelle un prêtre a prononcé quelques mots contenus dans son grimoire, acquiert la vertu invisible de chasser invisiblement les esprits malins qui sont

invisibles de leur nature. C'est ainsi que de l'huile , sur laquelle un évêque a marmoté quelques formules , devient propre à communiquer aux hommes & même aux êtres inanimés , tels que le bois , la pierre , les métaux & les murs , des vertus invisibles qu'ils n'avoient point auparavant. Enfin dans toutes les cérémonies de l'église , on nous montre des mystères , & le vulgaire , qui n'y peut rien comprendre , n'en est que plus disposé à les admirer , à s'en repaître les yeux , à les respecter ; il cesseroit d'avoir pour elles la même vénération s'il y comprenoit quelque chose.

Les prêtres de toutes les nations ont commencé par être des charlatans , des faiseurs de tours , des devins , des forciés. Nous voyons des hommes de cette espèce dans les nations les plus grossières & les plus sauvages , où ils vivent de l'ignorance & de la crédulité des autres. On les regarde comme des hommes supérieurs , ornés des dons surnaturels , favorisés par les Dieux mêmes , parce qu'on leur voit faire des choses que l'on prend pour des merveilles , vû que les ignorans sont toujours émerveillés de tout. Dans les nations les plus policées le peuple est toujours le même , les personnes les plus sensées n'ont que trop souvent les mêmes idées que lui en matière de religion ; & les prêtres autorisés par la sottise publique continuent leur ancien métier avec l'applaudissement général.

Ne soyez donc point surprise , Madame , de voir encore nos pontifes & nos prêtres exercer la magie ou faire des tours aux yeux des

peuples prévenus en faveur de leurs anciens usages , & qui s'attachent à ces usages à mesure qu'ils sont moins en état d'en comprendre les motifs. Tout ce qui est mystérieux a des charmes pour les ignorans ; le merveilleux séduit les hommes ; les personnes les plus éclairées ont de la peine à s'en défendre. Aussi voyons-nous que les prêtres furent toujours opiniâtrément attachés aux rites & aux cérémonies de leur culte ; ce ne fut jamais sans des révolutions que l'on parvint à les diminuer ou à les abroger ; la moindre cérémonie a souvent coûté des flots de sang ; les peuples se sont crus perdus toutes les fois qu'on voulut innover en matière de religion ; ils crurent qu'on vouloit les priver des avantages inconnus & des graces invisibles qu'ils supposoient attachés par la divinité même à quelques mouvemens du corps. Les prêtres le plus adroits ont eu l'attention de surcharger la religion de cérémonies , de pratiques & de mystères ; ils sentoient que c'étoient autant de liens pour s'attacher les peuples , pour allumer leur enthousiasme , pour se rendre nécessaire , & pour s'attirer de l'argent & du respect.

Vous n'êtes point faite , Madame , pour être plus long-tems la dupe de ces jongleurs sacrés ; qu'ils en imposent au vulgaire par leurs tours merveilleux , vous êtes maintenant convaincue que ce qu'ils nomment des mystères ne sont que des absurdités dont ils ne peuvent rendre aucun compte raisonnable ni à eux-mêmes ni aux autres ; vous savez que des mouvemens du corps ou des cérémonies doivent être des choses parfaitement

indifférentes à l'être sage que l'on nous montre comme le moteur de tous les autres. Vous sentez qu'un Dieu raisonnable ne peut être flatté par des cérémonies puériles , & que le souverain tout-puissant de la nature , exempt de besoins , d'orgueil & de vanité , ne peut comme les princes de la terre exiger une étiquette , ni attacher ses faveurs à un vain cérémonial dépourvu de raison. Vous en conclurrez que tous ces rites merveilleux dans lesquels nos prêtres nous annoncent tant de mystères , & dans lesquels le peuple fait consister toute sa religion , ne sont que des puérilités auxquelles les gens sensés ne doivent se soumettre que pour ne point choquer l'usage , & pour ne point allarmer les esprits trop prévenus de leurs foibles concitoyens.

Je suis, &c.

SEPTIEME LETTRE.

VOUS sçavez, Madame, maintenant à quoi vous en tenir sur les mysteres & les cérémonies que la religion vous propose de méditer & d'adorer en silence. Je vais actuellement vous entretenir des pratiques auxquelles nos docteurs nous assurent que la divinité attache sa complaisance & ses faveurs. En conséquence des idées fausses, sinistres, contradictoires, incompatibles que toutes les religions révélées font prendre de la divinité, les prêtres ont inventé pour les peuples une foule d'usages déraisonnables, mais qui étoient conformes aux notions erronées qu'ils s'étoient faites de cet être. Dieu fut toujours regardé comme un homme rempli de passions, sensible aux présens, à la flatterie & aux marques de soumission, ou plutôt comme un souverain fantasque, pointilleux, qui se fâchoit très-sérieusement lorsqu'on manquoit à lui rendre les respects & les soins que sa vanité pouvoit exiger de ses sujets.

C'est d'après ces notions si peu convenables à un Dieu, que l'on a imaginé une foule de pratiques & d'inventions bizarres, ridicules, incommodes & souvent cruelles par lesquelles on crut mériter les bonnes grâces, ou désarmer la colère du souverain du monde. De-là toutes les prières, les offrandes, les sacrifices que l'on se crut obligé de lui faire. On oublia qu'un Dieu, bon, qui sçait tout, n'a pas besoin d'être sollicité, qu'un Dieu qui est l'auteur de tout n'a pas besoin qu'on lui présente ses propres ouvrages;

qu'un Dieu qui connoît son pouvoir , n'a besoin ni de flatteries ni de soumissions qui lui rappellent sa grandeur , sa puissance & ses droits ; qu'un Dieu qui est le maître de tout ne peut exiger qu'on lui offre ce qui lui appartient déjà ; qu'un Dieu qui n'a besoin de rien ne peut être gagné par des présens , ni envier à ses créatures les biens qu'elles ont reçus de sa bonté divine.

Faute de faire des réflexions si simples , toutes les religions du monde se sont remplies d'une infinité de pratiques frivoles , par lesquelles les hommes à l'envi ont fait des efforts pour se rendre la divinité favorable. Les prêtres , qui se sont toujours donnés pour les courtisans , les ministres , les favoris , les interpretes de Dieu , ont senti qu'il leur seroit aisé de profiter des erreurs des hommes , & des présens qu'ils offriroient à leurs Dieux ; ils se virent donc intéressés à les entretenir dans leurs fausses idées , & même à redoubler les ténèbres de leurs esprits , à leur inventer des moyens de plaire aux puissances inconnues qui dispoient de leur sort , à exciter leur dévotion & leur zèle pour les êtres invisibles dont eux-mêmes s'étoient rendus les représentans visibles. Ces prêtres s'aperçurent bientôt qu'en travaillant pour les Dieux ils travailloient pour eux-mêmes , & qu'ils pouvoient tirer parti des présens , des sacrifices & des offrandes que l'on faisoit à des êtres qui ne se montreroient jamais pour réclamer ce qui leur étoit destiné.

Voilà , Madame , comment les prêtres sont parvenus à faire cause commune avec la divinité. Leur politique les obligea donc de favoriser

& d'augmenter les erreurs du genre-humain. Ils parlèrent de cet être ineffable comme d'un monarque intéressé, jaloux, rempli de vanité, qui ne donnoit que pour qu'on lui rendit ; qui exigeoit des signes continuels de soumission & de respect ; qui vouloit que sans cesse on réitérât les marques de la déférence que l'on avoit pour lui ; qui vouloit être sollicité, qui n'accordoit ses graces qu'à l'importunité afin de les faire mieux valoir ; & sur-tout qui se laissoit appaiser & gagner par des présens, dont ses ministres étoient à portée de profiter.

Il est évident que c'est sur ces idées empruntées des cours d'ici-bas que sont fondées toutes les pratiques, les cérémonies, les rites que nous voyons établis dans toutes les religions de la terre. Chacune à l'envi s'est efforcée de faire de son Dieu le monarque le plus grand, le plus redoutable, le plus despotique, le plus intéressé. Les peuples remplis de ces opinions humaines & avilissantes ont adopté sans examen les inventions que les ministres de la divinité leur montroient comme les plus propres à obtenir ses faveurs ou à détourner son courroux. Les Prêtres adapterent toujours les pratiques qu'ils inventerent à leur propre système religieux & à leurs propres intérêts ; le vulgaire ignorant se laissa conduire en aveugle. L'habitude le familiarisa avec des choses sur lesquelles il ne raisonna jamais, il se fit un devoir de la routine qui se transmet, d'âges en âges, des peres aux enfans.

A peine l'enfant est-il né qu'on lui fait joindre machinalement ses petites mains pour lui apprendre à prier. On force sa langue à bégayer

des formules qu'il ne comprend point, adressées à un Dieu que son esprit ne concevra jamais. Sur les bras de sa nourrice il est porté dans un temple, où ses yeux s'habituent à contempler des spectacles, des cérémonies, de prétendus mystères auxquels même dans l'âge mûr il ne lui sera pas permis de rien entendre. Si pour lors que qu'un lui demande raison de sa conduite ou veut sçavoir de lui pourquoi il s'est fait de cette conduite un devoir important & sacré, il ne pourra rien dire, sinon que dès l'enfance on lui a dit d'observer avec respect des usages qui doivent être sacrés, vû qu'ils sont inintelligibles pour lui. Si l'on tente de le détromper de ces futilités habituelles, ou il n'écouterà point, ou il s'irritera contre celui qui contredira des notions enracinées dans son cerveau; tout homme qui voudra le ramener au bon sens & raisonner contre les habitudes qu'il a contractées, lui paraîtra ridicule & insensé, ou bien il le repoussera comme un impie & un blasphémateur, car c'est ainsi qu'on lui a dit qu'il falloit appeler tout homme qui ne suit pas la même routine que lui, ou qui n'attache pas les mêmes idées aux choses qu'il n'a point examinées.

Quelle horreur n'inspireroit-on pas à tout Chrétien dévot, si on lui disoit que la prière est inutile! quelle seroit sa surprise si on lui prouvoit que, même dans les principes de sa religion, les prières, que dans son enfance on lui a représentées comme les plus agréables à son Dieu, sont injurieuses à ce Dieu! En effet si Dieu sçait tout, qu'a-t-il besoin d'être averti des besoins de ses créatures qu'il aime? Si Dieu est un pere

rempli de tendresse & de bonté, est-il donc nécessaire de lui demander *son pain de chaque jour* ? Si ce Dieu si bon prévoyoit d'avance les besoins de ses enfans & les connoît beaucoup mieux qu'ils ne peuvent les connoître eux-mêmes, comment peut-il exiger d'être importuné pour les leur accorder ? Si ce Dieu est immuable & sage, comment la créature pourroit-elle lui faire changer ses résolutions divines ? Si ce Dieu est juste & bon, comment peut-on l'injurier au point de le prier de ne point *nous induire en tentation* ?

Vous voyez par-là, Madame, qu'il est très-peu de chrétiens qui se soient rendu compte de ce qu'ils disent en récitant tous les jours la prière qu'on assure avoir été dictée par Dieu même. Vous voyez que l'*Oraison Dominicale* renferme une foule d'absurdités & d'idées totalement contraires à celles que tout chrétien doit avoir de son Dieu. Si on lui demandoit pourquoi il répète sans cesse une vaine formule sur laquelle il n'a point réfléchi, il ne pourroit rien dire sinon que dès l'enfance ses parens lui ont dit qu'il falloit joindre les mains & répéter des paroles auxquelles il n'a jamais rien compris ; il ajoutera que pendant tout le cours de sa vie ses prêtres l'ont assuré que cette formule de requête étoit la plus sacrée, la plus propre à mériter les graces de son pere céleste.

Nous devons, sans doute, porter le même jugement de cette foule de prières que nos docteurs recommandent sans cesse. A les en croire, l'homme, pour plaire à Dieu, devrait passer tout son tems à le fatiguer de requêtes afin d'arracher ses graces à force d'importunités. Si Dieu est

est bon , s'il chérit ses créatures , s'il connoît leurs besoins il est inutile de le prier ; si Dieu ne change point , l'on ne peut se promettre de lui faire altérer ses décrets , si Dieu est sage il sçait mieux que les hommes ce qui leur est nécessaire ; si Dieu s'offense , il doit rejeter des prières qui blessent sa bonté , sa justice & sa sagesse infinies.

Quels motifs ont donc nos prêtres pour inculquer sans cesse la nécessité de prier ? C'est que par-là ils entretiennent les esprits dans des opinions avantageuses pour eux-mêmes. Ils nous montrent Dieu sous les traits d'un monarque d'un difficile accès , qui ne se rend point aisément , dont ils sont les ministres , les courtisans , les favoris ; ils deviennent les entremetteurs entre ce souverain invisible & ses sujets d'ici-bas ; ils vendent à ceux-ci leur intercession puissante ; ils prient pour les peuples , & à l'aide de cette fonction , peu fatigante , ils se font honorer , récompenser & payer , comme s'ils procuroient des avantages réels à la société. C'est sur la nécessité de la prière qu'est fondée toute l'existence de nos prêtres , de nos moines , de nos religieuses , dont le principal emploi est de lever au ciel leurs mains oisives & d'implorer pour les peuples la clémence d'un Dieu , qui sans cela n'accorderoit rien à ses créatures chéries , ou ne leur enverroit que des châtimens & des calamités. Les prières des prêtres sont regardées comme le remède universel de tous nos maux. Tous les malheurs des nations les ramènent aux pieds de leurs guides spirituels ; ceux-ci trouvent communément leur compte aux in-

Tome II.

I

fortunes publiques ; c'est alors qu'ils sont payés de l'assistance qu'ils prêtent auprès du Tout-Puissant. Faute de connoître le cours de la nature & ses loix invariables , les hommes regardent tout ce qui les afflige comme des effets visibles de la colere céleste ; les maux auxquels ils ne trouvent point de remèdes leur paroissent surtout des marques d'un pouvoir surnaturel ou divin qui s'acharne contre eux ; le Dieu qu'ils appellent si bon leur paroît quelquefois obstiné à leur nuire ; leur pere si tendre leur semble déranger l'ordre de la nature pour montrer sa fureur ; le Dieu si juste les punit quelquefois sans qu'ils puissent deviner ce qui peut leur avoir attiré sa vengeance. Alors dans leur détresse ils recourent aux prêtres , qui ne manquent jamais de trouver des motifs à la colere céleste ; ils leur disent que Dieu a été offensé , qu'il a été négligé , qu'il exige des prieres , des offrandes , des sacrifices ; qu'il prétend pour s'apaiser que ses ministres soient plus considérés , plus écoutés , plus enrichis. Sans cela on annonce au vulgaire que ses vignes seront gelées , que ses champs seront inondés , que la peste , la famine , la guerre & la contagion vont ravager la terre ; & quand ces malheurs sont arrivés , on lui dit que pour les écarter il faut faire des prieres.

Si la crainte & la terreur permettoient de raisonner , on verroit que tous les maux sont , ainsi que tous les biens , des suites nécessaires de la nature des choses ; on sentiroit qu'un Dieu sage & immuable ne peut agir que suivant les loix dont on le regarde comme l'auteur. On reconnoitroit que les calamités , les stérilités , les ma-

ladies, les contagions & la mort sont des effets aussi nécessaires que le bien, que l'abondance, que la santé, que la vie. On trouveroit que les guerres, les stérilités, les famines sont souvent des effets de l'imprudence des hommes ; on se soumettroit aux accidens que l'on ne peut empêcher, on prévien droit ceux qu'il nous est permis de prévenir ; on remédieroit par des voies simples & naturelles à ceux contre lesquels on auroit des ressources, & l'on se détromperoit de ces moyens surnaturels & de ces prières inutiles dont l'expérience de tant de siècles devoit avoir désabusé les hommes, s'ils étoient capables de revenir de leurs préjugés religieux.

Ce ne seroit point-là le compte de nos prêtres ; ils deviendroient inutiles si l'on s'apercevoit de l'inefficacité de leurs prières, de la futilité de leurs pratiques, du peu de fondement de ces exercices de piété qui mettent le genre-humain à leurs genoux. Ils s'efforceront toujours de décrier ceux qui décréditeront leur boutique ; ils effrayeront les âmes foibles par les idées affligeantes & terribles qu'ils leur donneront de la Divinité ; ils leur défendront de raisonner, & en étourdissant leur raison ils les rendront souples à leurs ordonnances les plus bizarres, les plus déraisonnables, les plus contradictoires à leurs propres principes ; ils changeront ces pratiques arbitraires, indifférentes ou même inutiles & nuisibles, en des devoirs importans, qu'ils feront envisager comme bien plus essentiels que les devoirs les plus sacrés de la morale. Ils savent que l'homme ne raisonne plus dès qu'il souffre ou dès qu'il est malheureux ; ainsi s'il éprouve

des malheurs véritables , les prêtres seront sûrs de lui ; s'il n'est point malheureux , ils le menaceront , ils lui donneront des craintes & des malheurs imaginaires.

En effet , Madame , quand vous voudrez examiner avec des yeux non prévenus les prétendus devoirs que la religion impose , vous serez forcée de convenir qu'utiles aux prêtres seuls , ils sont également inutiles à Dieu & à la société , à qui même souvent ils sont évidemment pernicieux. De quelle utilité peut être dans sa famille une mere bien dévote , qui passe tout son temps en prières , en jeûnes , en méditations , en retraites , & qui peu contente de négliger ses vrais devoirs pour ces occupations futiles , ne sort de ses exercices de piété que pour apporter dans la société l'aigreur qu'elle a puisée dans ses conversations mystiques avec un directeur ? Son mari , ses enfans , les gens auront-ils à s'applaudir de voir leur sort dépendre d'une femme qui perd son tems en oraisons & que ses méditations & ses pratiques gênantes ne servent qu'à rendre acariâtre , incommode & chagrine ? Ne vaudroit-il pas mieux qu'un pere ou une mere de famille s'occupassent du soin de leur ménage , ou de leurs affaires domestiques si souvent négligées , surtout dans les grandes maisons , que de passer leur tems à entendre des messes , à écouter des sermons , à méditer des mystères & des dogmes inintelligibles , à faire des retraites , à vaquer à des exercices de piété qui ne conduisent à rien ? Dans le pays que vous habitez , Madame , on trouve un grand nombre de dévots & de dévotes qui sont noyés de dettes & dont la

fortune est délabrée, faute de songer à mettre ordre à leurs affaires. Contens de mettre ordre à leur conscience, ils ne s'occupent ni de l'éducation de leurs enfans, ni de l'arrangement de leur fortune, ni du soin de payer leurs dettes. Tel homme qui seroit au désespoir d'avoir manqué la messe, consent à laisser languir dans son anti-chambre pendant des années de malheureux créanciers que sa négligence ruine autant que sa mauvaise volonté. En vérité, Madame, tout bien considéré, la dévotion ne sera jamais bonne à rien.

Que dirons-nous de ces fêtes si multipliées parmi nous ? Ne sont-elles pas visiblement pernicieuses à la société ? Les jours ne sont-ils pas les mêmes aux yeux l'Eternel ? Existe-t-il des jours de *Gala* pour la cour céleste ? Dieu peut-il être honoré par le désœuvrement d'un artisan ou d'un marchand qui, au lieu de gagner du pain & de faire subsister sa famille, va perdre son tems à l'église, pour aller ensuite dépenser son argent au cabaret ? Il faut, dira-t-on, que l'homme se repose. Mais il se reposera suffisamment quand il se sentira fatigué ; il vaudroit mieux qu'il travaillât que d'aller dans un temple chanter du latin, ou écouter des sermons auxquels il ne peut rien comprendre. Tel homme qui se fait un scrupule de travailler le dimanche ne se reproche nullement de s'enivrer le dimanche, & de consommer en un jour tout le gain de la semaine. Mais il est de l'intérêt du clergé que toutes les boutiques soient fermées quand il ouvre la sienne ; voilà, sans doute pourquoi les fêtes sont nécessaires.

Est-il rien de plus contraire à toutes les no-

tions que l'on peut se former de la bonté & de la sagesse infinies de la divinité , que ces abstinences , ces privations , dont la religion fait parmi nous des devoirs ; ou que ces macérations , ces pénitences , ces austérités qu'elle prétend transformer en vertus ? Que diroit-on d'un pere qui feroit asseoir ses enfans à une table bien servie , à condition néanmoins de ne toucher à aucuns des mets qu'ils pourroient desirer ? Peut-on supposer qu'un Dieu bon puisse envier à ses créatures la jouissance des plaisirs innocens qui peuvent leur rendre la vie plus agréable , ou que ce Dieu n'ait créé les objets desirables que pour tenter les hommes & leur en interdire l'usage ? La religion chrétienne semble nous condamner au supplice de Tantale. La plupart des superstitions du monde ont fait de Dieu un souverain capricieux & jaloux qui s'amusoit à tenter , à irriter les desirs de ses esclaves , & qui leur envioit tous les plaisirs dont il les mettoit à portée de jouir. Nous voyons presque partout un Dieu chagrin , ennemi de la joye , s'offensant du bien-être de ses créatures. Nous voyons en tout pays des hommes assez fous pour se faire un mérite de combattre la nature de lui refuser ses besoins , de se tourmenter eux-mêmes dans l'idée de se rendre agréables à Dieu. Par-tout on a cru désarmer sa colere & prévenir ses châtimens en se châtiant , en s'immolant soi-même à la fureur d'un Dieu à qui toujours il fallut des victimes.

Nous trouvons surtout ces idées atroces , fanatiques , insensées dans la religion chrétienne , qui suppose son Dieu assez cruel pour avoir exigé les souffrances & la mort de son fils innocent. Si

un Dieu exempt de tout péché s'est lui-même soumis à souffrir, il n'est point surprenant de voir que des hommes pécheurs se soient fait un devoir de lui ressembler, & se soient crus obligés d'inventer des moyens de se rendre misérables. Ces notions lugubres ont jadis peuplé les déserts d'une foule de fanatiques, qui renonçant aux plaisirs de la vie, s'enterroient tout vivans & croyoient mériter le Ciel en se traitant eux-mêmes avec la dernière cruauté, ou en se rendant inutiles à la patrie. Ce sont ces fausses idées, par lesquelles la divinité est transformée en un tyran aussi barbare qu'insensé, qui sont cause que l'on voit encore parmi nous des hommes & des femmes se vouer pour toujours à l'ennui, à la pénitence, à la douleur & aux larmes, & faire consister la perfection dans l'art ingénieux de se tourmenter soi-même. Mais l'orgueil sacerdotal trouve son compte au sein même des austérités; les moines les plus rigides se font gloire des barbaries que leur règle les oblige d'exercer sur eux-mêmes; ils savent que ces tours de force leur attireront les respects des peuples crédules, qui s'imaginent que les hommes qui se tourmentent, sont des hommes tout divins. Les moines qui suivent des règles austères sont des fanatiques qui se sacrifient à l'orgueil du clergé qui vit dans le luxe & dans l'abondance, tandis que quelques imbécilles se font un point d'honneur de mourir de faim.

Combien de fois, Madame, ne vous ai-je point vue attendrie en vous rappelant le souvenir de ces pauvres religieuses que vous aviez vu se condamner volontairement pour la vie aux rigueurs d'une prison! séduites une fois par l'enthousiasme de la jeunesse, ou forcées par les ordres de

parens inhumains , elles s'obligent à porter jusqu'au tombeau les chaînes de la plus dure captivité. Soumises sans appel aux caprices d'une supérieure chagrine , qui ne se console de son propre esclavage qu'en faisant sentir son empire plus durement à d'autres , vous avez vu des filles infortunées , obligées de renoncer pour toujours à leur propre volonté , & de gémir à chaque instant sous un despotisme rigoureux auquel des vœux indiscrets les avoient asservies. Tous nos monastères ne nous présentent que l'odieux tableau de fanatiques qui se sont séparés de la société pour s'occuper du triste soin de se rendre malheureux ; qui ne se sont associés que pour se rendre mutuellement la vie insupportable , qui dans la vue de mériter le ciel ont imaginé de subir les tourmens de l'enfer en ce monde.

Si la religion n'appelle pas tous les chrétiens à ces perfections sublimes , elle enjoint pourtant à tout le monde de souffrir & de se mortifier ; l'église prescrit à tous ses enfans des privations , des abstinences , des jeûnes ; elle leur en fait parmi nous des devoirs ; & les dévots s'imaginent être bien agréables à la divinité quand ils ont scrupuleusement rempli les pratiques importunes , minutieuses & puériles par lesquelles on diroit que nos prêtres ne se proposent que d'éprouver la patience & l'obéissance de ceux qui leur sont soumis. Quelle idée ridicule doivent , par exemple , se faire de la divinité des personnes qui croient de bonne foi qu'elle s'intéresse aux différentes nourritures qui entrent dans nos estomacs , & qui se persuadent qu'elle est de mauvaise humeur quand nous mangeons du bœuf ou du mouton tan-

dis

dis qu'elle est égayée lorsqu'elle nous voit manger des sèves ou du poisson ? En vérité, Madame, nos prêtres qui nous donnent quelquefois des idées si grandes de Dieu, se plaisent bien souvent à l'avilir étrangement !

La vie d'un bon chrétien ou d'un dévot est remplie d'une infinité de pratiques incommodes, qui seroient au moins pardonnables si elles procuroient quelques avantages réels à la société. Mais ce n'est pas-là ce dont nos prêtres s'embarassent, ils ne veulent que des esclaves bien soumis, assez aveugles pour respecter tous leurs caprices comme des ordres d'un Dieu sage, assez stupides pour regarder toutes leurs pratiques comme des mystères divins, & ceux qui les observent scrupuleusement comme des favoris du tout-puissant. Quel bien résulte-t-il pour les nations de l'abstinence des viandes enjointe à tant de chrétiens, tandis que d'autres jugent avec plus de raison cette loi très-ridicule ? Il est aisé de s'appercevoir parmi nous que cette ordonnance, violée ouvertement par les riches, est onéreuse aux pauvres, qui sont obligés de payer chèrement une nourriture mal saine & peu propre à réparer les forces épuisées par le travail. D'ailleurs les prêtres ne vendent-ils pas eux-mêmes aux riches la permission de transgresser leurs propres ordonnances ? Ils ne semblent avoir multiplié nos pratiques, nos devoirs & nos gênes que pour avoir l'avantage de multiplier nos fautes, afin de tirer un bon parti de nos délits prétendus.

Plus nous examinerons la religion & plus nous aurons lieu de nous convaincre que c'est uniquement l'avantage des prêtres qu'elle a voulu se

proposer. Tout semble conspirer à les rendre nécessaires à nous soumettre à leurs fantaisies, à nous forcer de travailler à leur grandeur, & de contribuer à leurs richesses. Ils nous ordonnent des choses incommodes, ils nous disent de tendre à des perfections impossibles pour nous obliger à transgresser ; ils font naître par-là dans les âmes pieuses des scrupules & des peines d'esprit qu'ils ont le plaisir d'appaiser moyennant de l'argent. Un dévot est obligé de s'observer sans cesse ; il se fait des reproches continuels ; il a perpétuellement besoin de son prêtre pour expier les prétendues fautes que son imagination s'exagère, & par malheur les fautes qu'il se reproche le plus & les devoirs qu'il regarde comme les plus importants de la vie, sont rarement ceux qui intéressent la société. Par une suite des préjugés religieux dont les prêtres infectent les esprits faibles des dévôts, ceux-ci se croient infiniment plus coupables quand ils ont omis une pratique inutile que pour avoir commis une injustice criante, une calomnie atroce, ou pour avoir péché contre l'humanité ; communément il suffit aux dévôts d'être bien avec Dieu, ils s'embarassent ensuite très-peu d'être bien avec les hommes ou d'être utiles à leurs semblables.

En effet quels fruits réels la société peut-elle retirer de ces oraisons multipliées, de ces abstinences, de ces privations, de ces retraites, de ces méditations, de ces austérités auxquelles la religion attache un si haut prix. Toutes ces pratiques mystérieuses produisent-elles quelques biens réels ? Sont-elles capables de calmer les passions, de corriger les vices, de donner des vertus à ceux qui les observent le plus scrupuleusement ?

Ne voyons-nous pas tous les jours des personnes qui se croiroient damnées si elles manquoient une messe, si elle mangeoient un poulet le vendredi, si elles négligeoient une confession, se permettre d'ailleurs une infinité de fautes, ou même tenir une conduite très-injuste & très-dure envers tous ceux qui ont le malheur de les approcher ? Ces pratiques, dont la plupart des hommes se font des devoirs essentiels, absorbent communément les vrais devoirs de la morale ; si les dévots sont religieux, il est très-rare de les trouver vertueux : contens d'avoir satisfait à ce que la religion exige, ils s'occupent très-peu du reste, ils se croient chéris de Dieu & ne se soucient guere d'être détestés des hommes, ou de rien faire pour mériter leur amour. Toute la vie d'un dévot se passe à remplir avec exactitude des devoirs indifférens à Dieu, incommodes à lui-même & inutiles aux autres ; il s'imagine avoir de la vertu quand il a fidèlement satisfait aux pratiques que sa religion lui prescrit ; quand il a médité des mystères auxquels il ne peut rien comprendre ; quand il a tué tristement son tems à faire des choses dont un homme de sens ne peut sentir l'avantage ; enfin quand il a tâché de pratiquer autant qu'il est en lui des vertus évangéliques ou chrétiennes dans lesquelles on lui apprend à faire consister toute sa morale.

Je compte examiner ces vertus dans ma première lettre, & vous prouver qu'elles sont pour la plupart contraires aux idées que nous avons de Dieu, inutiles à nous-mêmes & souvent dangereuses pour les autres, En attendant,

Je suis, &c.

T A B L E

Des matieres contenues dans ce volume.

- | | | |
|------|---|---------|
| I. | <i>Des sources de la Crédulité. Motifs pour examiner sa Religion.</i> | Pag. 1. |
| II. | <i>Des idées que la Religion nous donne de la Divinité.</i> | 27. |
| III. | <i>Examen des Ecritures-Saintes, de l'économie de la Religion Chrétienne, & des preuves sur lesquelles le christianisme se fonde.</i> | 43. |
| IV. | <i>Des Dogmes fondamentaux de la Religion Chrétienne.</i> | 69. |
| V. | <i>De l'Immortalité de l'ame, & du dogme de l'autre vie.</i> | 85. |
| VI. | <i>Des mysteres du christianisme, des Sacremens, des Cérémonies Religieuses.</i> | 109. |
| VII. | <i>Des pratiques ou exercices de piété, des Prières, des austérités.</i> | 125. |

A01 1453n85

